

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

1880

L'ALBUM DES FAMILLES

REVUE MENSUELLE.

Littérature, Histoire, Archeologie, Biographie, Voyages et Legendes

5e Année.

Ottawa, 1er Septembre 1880.

Numero 9.

SOMMAIRE.

	PAGES.		PAGES.
Bulletin Religieux.		Archeologie.	
Les Jésuites—Protestation des Catholiques de Montréal contre les proscriptions des Ordres Religieux du sol de la France.....	425	Marbre tumulaire à la mémoire de l'hon. A. N. Morin, à Sainte-Adèle.....	406
Union Universelle pour le tribut quotidien du Souverain Pontife.....	425	Monument du R. P. Massé, Jésuite, à Sillery	406
Association de Bienfaisance en faveur de l'Evêché de Montréal.....	427	Marbre commémoratif de la naissance du Lieut.-Col. de Sallaberry, à Beauport..	407
Littérature.		Monument de Jacques-Cartier, à Montréal,	407
L'Enfant Mystérieux (Roman Canadien), par V. Eug. Dick, (Suite).....	390	Monument à Jeanne D'Arc, à Domrémy, en France.....	407
François le Balaféré, par Chs. Buet, (Suite)..	393	Simple question à propos du Monument de Champlain.....	408
Poesies.		Varietes.	
Si j'étais Fleur, par Jean Loyseau.....	397	Gethsémanie, par le Capitaine Nemo.....	414
Réponse à un Sonnet, par L. H. Fréchette	415	Au Coin du Feu, par le Capitaine Nemo... ..	416
Histoire.		Dieu et le Monde, par A. G.....	417
Simple coup-d'œil sur la Communauté des Sœurs-Grises d'Ottawa, par Stanislas Drapeau.....	398	Le Clocher Paroissial, par E. de Jacob de la Cottière.....	418
Education.		Melanges.	
La Famille et l'Enfant, par la Comtesse Drohojowska.....	419	Les Noces d'Or de Mgr. J. D. Déziel, de N. D. de Lévis.....	428
Bibliographie.		Une page d'histoire sur Manitoba, par Mgr. Laflèche.....	430
Un Compliment au Canada.....	402	Maximes et pensees.	
Le Livre des Mères, par le Dr. Elzéar Paquin.....	402	L'Enfant.....	401
Petit Vocabulaire, par l'abbé N. Caron, du Séminaire des Trois-Rivières.....	402	Prévoyance.....	406
Le Drame de la Passion avec Commentaires par Cara Limpia.....	402	Une Réponse vraiment française.....	408
Etymologies de quelques noms de lieux du Canada, par le R. P. Chas. Arnaud, O.M.I.....	403	A méditer.....	408
Chronique.		Pensées sur l'oisiveté.....	409
Revue des Intérêts Catholiques, par Cara Limpia.....	408	Une Singulière Prophétie.....	413
Biographies.		Informations speciales.	
Le Dr. E. B. O'Callaghan, M. D., de New-York.....	410	Changements importants dans la publication de l'Album des Familles.....	385
La Rév. Sœur Thibodeau, d'Ottawa.....	401	Prime Spéciale pour 1881.....	386
		Deuxième édition de la Prime de 1880.....	389
		Avis aux nouveaux Abonnés.....	389
		Avis concernant l'Album Illustré de la fête St. Jean-Baptiste de Québec.....	431
		Une explication.....	431
		Entendons-nous.....	431
		Memorial Necrologique.	
		F. M. Derome, de Rimouski.....	432
		L'Abbé Oscar Sauvé, d'Ottawa.....	432

Agents de "l'Album des Familles."

Les personnes dont les noms suivent sont autorisées à recevoir le prix de l'abonnement à cette Publication dans leurs lieux respectifs.

PROVINCE DE QUÉBEC

VILLES.

Québec	Etienne Lègare, 378 rue St. Joseph
Montréal	Ignace St. Amour, 314 rue Amherst
Trois-Rivières	P. J. Hubert, Notaire
Notre-Dame de Lévis	Elzéar Bédard
Rimouski	Alph. Couillard
Sherbrooke	F. X. Desève
Sorel	J. O. Weilbrenner, jr.
Saint-Jean Dorchester	Jean Bourguignon
Saint-Hyacinthe	Louis H. Taché, Jr.
Chicoutimi	Alf. Godin

CAMPAGNES.

<i>Paroisses.</i>	<i>Comtés.</i>	<i>Agents.</i>
Arthabaskaville	Arthabaska	Aimé Dion
Kamouraska	Kamouraska	P. C. Dupuy
Joliette	Joliette	Albert Gervais
La Patrie	Compton	Régis Dumoulin
Longueil	Chambly	F. X. Valade
Lotbinière	Lotbinière	Maxime Lemay
Maskinongé	Maskinongé	Joseph Déziel
Rivière du Loup	Témiscouata	Victor Chamberland
Rivière du Loup	Maskinongé	L. T. Rivard
Sault-au-Récollet	Hochelaga	J. B. Beauchamp
Sainte-Anne Lapocatière	Kamouraska	Geo. L'Évêque
Saint-Charles	Bellechasse	P. P. Dalairé
Saint-Eustache	Deux-Montag.	Daniel Ethier
Saint-Henri	Lévis	G. Roy
Saint-Hughes	Bagot	E. Lafontaine
Saint-Joseph	Lévis	} Paulet et Lemieux de N. D. de Lévis.
Village de Bienville	Lévis	
St. David de l'Auberivière	Lévis	
Saint-Nicholas	Lévis	Louis Fréchette, jr.
Saint-Romuald	Lévis	Joseph Fortin
Sainte-Rose	Laval	A. E. Léonard
Saint-Tite	Champlain	J. N. Buist
Wotton	Wolfe	J. H. C. Lajoie

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shippagan	Gloucester	Henri A. Sormany
-----------	------------	------------------

MANITOBA.

Saint-Boniface	}	A. A. Larivière
Winnipeg		

ETATS-UNIS.

<i>Localités.</i>	<i>Etats.</i>	<i>Agents.</i>
Albany	New-York	Gilb. J. Léveilly 15 North Lansing Str.
Biddeford	Massachusetts	L. N. Chartier
Burlington	Vermont	Israël Couture
Central Falls	Rhode Island	Zoël Choquette
Chicago	Illinois	Louis Vézina No. 309—13th Place.
Chicopee	Massachusetts	Geo. P. Benoit
Chicopee Falls	Massachusetts	Wilfrid St. Amour
Cohoes	New-York	Joseph Desrosiers
Danielsonville	Connecticut	J. T. Bréault
Détroit	Michigan	Ed. Racicot
Fall River	Massachusetts	F. H. Benoit
Hebron	Massachusetts	N. Blais
Holyoke	Massachusetts	Anthime Bourdon
Jeffersonville	} Massachusetts	Louis Demers
et Holden		
Hudson	Massachusetts	T. Lacroix, Boulanger
Keene	N. H.	Gilbert Perry

ETATS-UNIS, (Suite.)

<i>Localités.</i>	<i>Etats.</i>	<i>Agents.</i>
Lawrence	Massachusetts	Dr. Joseph Desmarais 126, Lowell Str.
Lowell	Massachusetts	J. L. Lapierre
Malone	New York	Joseph Ménard
Manteno	Illinois	L. A. Towner
Manchester	N. H.	Michel E. Lussier 841, Elm Street
New-York	New York	Arthur Lamontagne Courrier des Etats-Unis
North Adams	Massachusetts	A. N. Gelineau, Agent d'Assurance
North Grosvenordale	Connecticut	L. P. Lamoureux
Northampton	Massachusetts	A. Ménard, 146, Chêne Street
Spencer	Massachusetts	George Fontaine, fils.
Rochester	New-York	Gustave Thibodeau, No. 9, Marshall St.
Salem	Massachusetts	Jules Bouchard, 5, Prince Street
Putnam	Connecticut	Hector Duvert
St. Albans	Vermont	Dr. G. Thibault
Troy	New-York	M. I. Lauzon
Webster	Massachusetts	Christopher Dubé
West Rutland	Vermont	Napoléon Léonard
Willimantic	Connecticut	Rév. F. DeBruycker
Winooski	Vermont	Dlle. Sophie Dolbec
Worcester	Massachusetts	P. J. Martin
Woonsocket	} Rhode Island	C. Thériault
et Manville		

PARIS, [FRANCE.]

A la Librairie Religieuse de M. A. Sauton, 41, rue du Bac.

DECISION JUDICIAIRE

Concernant les Journaux.

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Abonnement

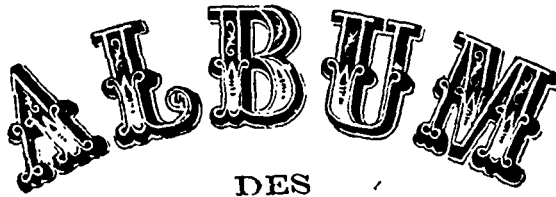
Cette Revue paraît le 1er de chaque mois par cahier de 48 pages, double colonne. Le prix de l'abonnement est fixé comme suit :

CANADA.....\$2 00
ETATS-UNIS\$2 00
EUROPE.....\$3 00

Payable d'avance

ou dans les trente jours qui suivent la demande ou le renouvellement.

DIEU-PATRIE



DES

FAMILLES

Administration

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc., etc., doit être adressé franc de port à M. l'Administrateur de l'Album des Familles, à Ottawa.

Les lettres d'argent devront être enregistrées.

Littérature, Histoire, Archeologie, Biographies, Voyages et Legendes

Informations Spéciales.

CHANGEMENTS IMPORTANTS!

L'ALBUM des FAMILLES

PUBLIÉ AVEC DES ILLUSTRATIONS

A COMMENCER DU 1er JANVIER 1881

AU PUBLIC.



DÉSIRANT faire de l'Album des Familles une œuvre forte et puissante pour la diffusion plus générale de la bonne lecture au sein des familles, nous avons résolu d'apporter des changements assez considérables dans le mode de la publication de cette REVUE, à commencer du 1er janvier prochain.

Depuis longtemps nous constatons qu'il se produit dans les idées, parmi les jeunes gens et les jeunes filles—bon nombre de familles s'en plaignent amèrement—un courant désastreux causé par la lecture des mauvais romans ou feuilletons impies, quoique paraissant écrit sous les dehors de la vertu et de l'esprit de famille.

Le moyen de combattre ce fléau, croyons-nous, c'est d'offrir à la jeunesse une littérature attrayante, amusante même, mais catholique, avec de belles ILLUSTRATIONS qui en doubleront l'intérêt. On connaît déjà les travaux de propagande religieuse et morale produit en France, pour la bonne société, par des écrivains catholiques tels que l'abbé GRANGE, Paul FÉVAL, Raoul de NAVARY,

A. LAMOTHE, Chas. BUET, Chas. DESLYS, Madame BOURDON, Mlles. FLEURIOT et Marie MARECHAL, auteurs bien connus des lecteurs canadiens, et qui sont pour nos familles une garantie. En les reproduisant, l'Album continuera leur œuvre.

Il faut le reconnaître, et le dire bien haut, afin de préserver la jeunesse et le cercle de la famille; la mauvaise presse est une école publique à laquelle tout le monde demande des leçons. Le peuple lit plus qu'il n'a jamais fait en aucun temps. Autrefois, quand les romans s'imprimaient dans ce qu'on appelait le "format du cabinet de lecture," les ouvriers, les jeunes filles ne lisaient guère. Cette nourriture malsaine de l'esprit était trop chère pour eux. Mais aujourd'hui que le scandale se débite à un sou, que des gravures à effet reproduisent pour la foule la scène capitale d'un chapitre, tout le monde achète. La jeune fille sent s'élever ses bons sentiments, tandis qu'elle s'initie aux roueries d'un monde de contrebande. L'enfant perd le sentiment du respect de la famille; l'ouvrier, le goût du travail pour suivre, comme en France, la politique des agitateurs et des faiseurs de barricades. La désagrégation se met dans la société, et s'y insinue au moyen des livres dangereux et des journaux révolutionnaires. Si ce mal n'éclate pas toujours violemment dans les familles, il s'y glisse; semblable à cet insecte microscopique qui, apporté sur les flancs d'un navire, se multiplie tellement qu'il finit par en endommager la forte carène et le fait couler.

I.

Comme l'indique son titre, l'Album s'adresse à la famille, et nous voulons qu'il convienne à l'âge mûr aussi bien qu'à la jeunesse, aux mères et à leurs filles; qu'il soit le délassement des longues soirées de l'hiver; que chacun y trouve ce qui lui plaît: l'un, un roman honnête, moral dans son développement, son but et son action; l'autre, un récit de voyage, une légende, un

souvenir; celui-ci une critique littéraire; celui-là une étude historique. Une revue des intérêts catholiques paraît dans chaque livraison. Écrit par un prêtre qui signe *Cara Limpia*, cette REVUE fait connaître les événements religieux et autres qui intéressent les enfants dévoués de l'Eglise catholique. Puisés aux meilleures sources, les renseignements donnés par *Cara Limpia* sont exacts, ses appréciations sont inspirées par l'amour de l'Eglise et le désir du bien.

C'est aussi pour nous rendre aux vœux d'un grand nombre de nos abonnés, tant de la campagne que des villes, que nous venons opérer les changements en question. Ainsi, à commencer du premier janvier prochain, l'*Album des Familles* sera publié en un cahier de 32 pages, triple colonne, avec de RICHES ILLUSTRATIONS dans le texte et qui ne laisseront rien à désirer.

Pour faire place aux GRAVURES, nous ne publierons plus de musique, et la quantité de lecture sera la même qu'aujourd'hui, ainsi que le prix de l'abonnement, malgré le surcroît de dépenses à rencontrer pour les Illustrations.

Au nombre des œuvres que l'*Album des Familles* publiera avec GRAVURES,—travaux tous remplis d'aventures et d'épisodes émouvants, où la science viendra prêter un intérêt sérieux au charme de la fiction,—se trouvent la *Fille du Juif Errant*, par PAUL FÉVAL; —le *Chevalier de la Croix Blanche*, par Chs. BUET; —le *Château des Aymes*, par Raoul de NAVARY; —les *Fiancés*, par MANZONI; —la *Fête de l'Aïeul*, par Louis ENAULT; —*Petit Jacques*, par Chas DESLYS; —le *Chevalier Ténébre*, par Paul FÉVAL, ainsi que les *Couteaux d'Or* et les *Ouvriers de Londres*, du même auteur.

II.

Sachant que le clergé est le gardien né des intérêts de la famille, nous croyons devoir solliciter son précieux concours, pour que cette Publication se répande partout, au sein des familles, dans l'intérêt de la bonne lecture.

De hauts encouragements, depuis cinq ans, nous ont prouvé que notre REVUE a toujours demeuré fidèle aux vues et aux sentiments tels qu'exprimés dans son Prospectus de 1876, et nous pouvons ajouter que la plupart de NN. SS. les Evêques du Canada ont béni notre entreprise, en la recommandant au Clergé dans leurs Circulaires particulières. Nous espérons pouvoir toujours mériter cette même confiance.

Nous faisons donc appel aux chefs de famille de la province de Québec, à leur patriotisme, ainsi qu'à nos compatriotes des Etats-Unis, pour faire connaître notre nouvelle publication à ceux qui l'ignorent, et nous

les invitons, dans l'intérêt des bonnes mœurs, à nous seconder dans cette mission religieuse et morale.

Il est évident que si l'*Album des Familles* pouvait pénétrer dans tous les foyers où les moyens le permettent, il en résulterait pour cette publication un essor incalculable; or il dépend de nos amis que cet heureux événement se produise; car si nous sommes par nous-mêmes impuissants à découvrir les adresses des personnes capables de s'abonner à l'*Album des Familles*, il n'en est pas de même de nos abonnés. Sans beaucoup de démarches, ils pourraient engager autour d'eux les personnes connues par leurs sympathies à toutes les bonnes causes à souscrire à cette œuvre de propagande, et par suite nous transmettre le nom d'un voisin, d'un parent ou d'un ami comme abonné.

Nous espérons donc que cet appel sera entendu, et que la sympathie qui environne cette entreprise s'étendra de plus en plus; que nos efforts croîtront avec succès, et qu'enfin l'*Album des Familles*, sur lequel sont fondées de si grandes espérances, se maintiendra toujours à la hauteur de sa mission.

III.

UNE PRIME SPECIALE,

et de la plus haute importance pour les familles pieuses, viendra enrichir le domicile de nos abonnés, tant anciens que nouveaux. Cette PRIME consiste en une gravure chromo-lythographique de 18 pouces sur 26, comprenant une vue ancienne de Jérusalem, et les QUATORZE STATIONS du

CHEMIN DE LA CROIX,

que chaque famille sera heureuse de posséder dans sa demeure, pour stimuler ou soutenir l'esprit de piété de chacun de ses membres en particulier. Cette gravure sera accompagnée d'un petit livret de seize pages renfermant les *Exercices du Chemin de la Croix*, spécialement imprimé pour nos abonnés actuels, ainsi que pour tous ceux qui s'abonneront à l'*Album des Familles* d'ici au 1er Janvier prochain, et payeront à l'avance le prix de l'abonnement annuel (\$2).

Nous invitons donc nos dévoués abonnés, ainsi que toutes personnes désireuses de nous aider dans cette circonstance, à bien vouloir nous faire connaître au plus tôt qu'il leur sera possible les noms de ceux qui désirent s'abonner à l'*Album*, à commencer du 1er janvier prochain, afin de connaître le nombre d'exemplaires de la PRIME qu'il nous faudra faire imprimer.

Cette PRIME sera prête à être livrée aux abonnés le 1er novembre prochain.

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,
Administrateur de l'*Album des Familles*,
Ottawa, Ont.

NOTE.—Nous expédions l'*Album des Familles*, à titre d'essai, à tous ceux qui en font la demande, sachant qu'une fois reçu dans la famille, on s'y abonne généralement.

L'abonnement est pour un an et ne se fractionne pas. Il est payable d'avance ou dans les trente jours qui suivent la demande ou la réception de la première livraison.

APPRECIATIONS.

Voici comment les bibliophiles, en France, s'expriment sur les divers ouvrages que nous nous proposons de publier, et tels que mentionnés dans le Prospectus ci-dessus. Cette simple lecture suffira, croyons-nous, pour convaincre le lecteur de l'importance que l'*Album des Familles* va prendre, en publiant de telles œuvres littéraires.

LA FILLE DU JUIF ERRANT, par PAUL FÉVAL, avec de très belles Illustrations de Yan d'Argent.

C'est un drame saisissant, auquel la tradition et la légende ajoutent encore un intérêt étrange, palpitant, terrible, sans en exclure le comique. Le rire et les pleurs alternent à chaque page, plein de situations mystérieuses et poignantes, tout-à-fait en harmonie avec le cadre pittoresque et original, dont le célèbre romancier catholique a entouré cet émouvant récit.

À une œuvre de cette puissance il fallait un dessinateur de premier ordre, dont le crayon hardi et créateur pût donner une forme tangible aux conceptions idéales de l'écrivain. Cette tâche difficile revenait de droit au peintre Yan d'Argent, dont les magistrales compositions font l'admiration des connaisseurs et des artistes.

Parmi les splendides illustrations que renferment l'œuvre de Paul Féval, il faut citer à l'avance : le *Chemin Creux* et les *Arbres fantastiques* ; le *Bastion du Vicomte Paul*, le *Juif Errant* à Lamballe, le *Supplice du Juif Errant* ; la *Maison des Juifs* ; le *Feu grison*, etc., etc., toutes scènes superbes et grandioses dans le roman, et que les dessins traduisent aux yeux avec une énergie et un éclat extraordinaire.

LE CHEVALIER DE LA CROIX BLANCHE, par CHAS. BUET, avec Illustrations par M. Gerlier.

Ce roman a été spécialement écrit pour l'*Ouvrier*, de Paris, auquel nous l'empruntons, et qui a conquis rapidement une place brillante parmi les travaux de ce genre. M. Buet est un des premiers romanciers catholiques. Il a l'éclat du style, le charme du langage, la finesse du dialogue, la science très approfondie des mœurs et coutumes du

moyen-âge ; il est un observateur sagace, un très sérieux analyste, et chacune de ses œuvres laisse une impression profitable et durable.

LE CHATEAU DES ABYMES, par RAOUL DE NAVARY, avec illustrations.

L'heureux privilège que celui des hommes d'imagination, tels que les musiciens, les peintres, les poètes et les romanciers ! Chez eux, une découverte en amène une autre, et, plus ils avancent dans la carrière, loin de la voir se borner en s'appauvrissant, plus ils la trouvent étendue et d'une richesse inépuisable.

Ainsi, pour ne citer que l'exemple de Raoul de Navary, à l'heure qu'il est le fécond romancier a écrit presque la valeur d'une bibliothèque, où la qualité surpasse peut-être la quantité, (ce n'est pas peu dire), et cependant il semble que cet écrivain ne fait que de commencer le cours de ses récits, tant, à chaque nouvelle production, sa manière et son *faire* prennent un essor puissant qui emporte avec lui, dans les plus hautes régions, l'esprit si rebelle qu'il puisse être aux séductions du roman.

C'est que les œuvres de Raoul de Navary sont des peintures vraies, vivantes, du monde et du cœur, et que cette mine exploitée par un esprit sagace et avec le flambeau de la foi, fournit d'inépuisables richesses à l'écrivain qui se voue à l'explorer. Le monde finira avant que le roman chrétien ait dit son dernier mot sur cette énigme qui s'appelle le cœur humain.

Le *Château des Abymes* est une œuvre d'une haute valeur autant que d'un irrésistible intérêt, au double point de vue de la morale et de la conception ; fonds et forme, pensée et style, tout y révèle un esprit qui s'élève chaque jour d'un puissant coup d'aile vers les régions sereines de l'idéal, où habite le beau par excellence,—le beau, cette splendeur incomparable du vrai.

PETIT JACQUES, par CHAS. DESLYS, avec illustrations.

Ce roman est destiné à un grand succès, et il renferme des pages magnifiques, écrites d'une façon rapide et poignante qui élèvent l'âme vers Dieu, font aimer ses divins enseignements, et forment le cœur et l'esprit pour le bien : sentiments qui grandissent à mesure que l'écrivain élargit l'ampleur de ses conceptions, et où son talent s'accroît d'avantage.

Le héros de ce roman est un brave garçon qui sait trouver le bonheur dans le devoir, prie devant l'autel et ferait le sacrifice de sa

vie pour son pays. Industriel, actif, charitable, il abandonne volontiers une part de ses minces recettes pour accomplir une bonne action.

LE CHEVALIER TÉNÉBRE, par PAUL FÉVAL, avec illustrations de LIX.

Paul Féval est un maître dans l'art d'émuouvoir ; mais, dans ses récits les plus dramatiques, au milieu des mystérieuses intrigues et des sombres aventures, sa spirituelle fantaisie éclate en joyeuses fusées.

Tantôt poétique et mélancolique comme une légende bretonne, tantôt émouvante jusqu'aux larmes, ou passionnante comme une énigme terrible, ou alerte et gaie comme un chant de jeunesse, son œuvre a toujours un cadre pittoresque et un caractère original.

L'illustre romancier chrétien, véritable artiste littéraire, s'prend des types qu'il crée et leur donne une ardente vitalité.

Quelques-uns de ces types inoubliables vont surgir, avec une physionomie étrangement attrayante, du mystérieux récit du *Chevalier Ténébre*.

Jamais l'écrivain populaire ne s'est révélé avec plus de puissance de création que dans cet ingénieux roman, qu'il a écrit dans un style animé du feu sacré de l'enthousiasme : c'est une étude vivante, d'un coloris brillant et vigoureux qui aura, nous le croyons, un succès retentissant.

LA FÊTE DE L'AIEUL, par LOUIS ENAULT, avec illustrations de Sauvageot.

Un ancien l'a dit, avec une haute raison : "A celui qui veut connaître le monde, l'étude d'une seule famille suffit," et cette pensée a été l'épigraphe d'un des chefs-d'œuvre du romancier anglais, Richardson.

Aujourd'hui, avec un talent d'observation plus condensé, plus pratique encore et surtout éminemment chrétien, un des écrivains d'élite de la France, M. Louis Enault, peint avec des sentiments pathétiques et vrais ce que l'on peut appeler *l'histoire d'une famille heureuse*.

Essayer l'analyse d'un tel roman est chose impossible ; on ne dissèque pas l'analyse. Il faut lire cette œuvre qui est la mise en scène de la vie de famille, quand surtout la religion anime toutes les volontés.

LES FIANCÉS, par ALEX. MANZONI, traduction par MAX. DESNOYERS, avec illustrations.

Le célèbre et charmant roman de Manzoni, les *Fiancés*, se recommande aux lecteurs par

les mêmes titres que les romans de Walter Scott. Les aventures des héros se déroulent au milieu des événements politiques qui marquèrent la domination espagnole sur le Milanais au commencement du 17^e siècle.

Les mœurs des gentilshommes, de la bourgeoisie, du clergé séculier et régulier sont saisies sur le vif. Le lecteur assiste aux scènes terribles de la seconde peste de Milan, où le cardinal Frédéric Borromée déploya la charité héroïque qui avait illustré son cousin saint Charles-Borromée.

Nous ne doutons pas que ce roman, tel que le présente M. Max Desnoyers, n'obtienne un succès aussi vif que les célèbres romans de Walter Scott.

Ajoutons que ce chef-d'œuvre de grâce, de finesse et d'observation, traduit dans toutes les langues, est réputé comme un des plus beaux de la littérature italienne.

LES COUTEAUX D'OR, par PAUL FÉVAL, avec illustrations de Gustave Doré.

Les *Couteaux d'Or* ajouteront un succès de plus à la collection superbe des œuvres incomparables du grand romancier catholique qui, après une glorieuse carrière littéraire, redouble d'ardeur et reste fièrement sur la brèche, élevant sa voix puissante pour la défense des saintes causes que nous vénérons tous.

Ce roman est appelé au plus grand et au plus légitime retentissement. C'est l'œuvre la plus forte, la plus émouvante, la plus originale qu'ait encore produite Paul Féval.

LES OUVRIERS DE LONDRES, par PAUL FÉVAL, avec illustrations.

La donnée de ce livre repose sur une question grave : le travail dans l'atelier, et qui intéresse la société toute entière. Cet important sujet d'économie politique à fourni à l'auteur des tableaux d'une vérité frappante. A côté de l'honnête ouvrier, qui accomplit ses devoirs, surgit le travailleur débauché, le buveur d'absinthe, qui flâne toute sa vie, bat sa femme, et laisse ses enfants mourir de faim.

Cette œuvre n'est pas un roman proprement dit, qui d'ordinaire repose sur de pures fictions, mais plutôt une histoire vraie, racontée avec le charme et l'émotion d'un témoin sur la vie des classes ouvrières, en Angleterre.

L'intérêt qui s'attache à un livre de cette sorte, saura en inspirer la lecture, dont les récits, si attachants par la vérité des données et par le charme des détails, ne laissent rien au hasard. L'habileté de l'auteur, d'ailleurs, a su combiner ses plans de façon à donner

une juste mesure à chaque portée de son œuvre.

FEDORA LA NIHILISTE, par A. DE LAMOTHE, avec de très belles illustrations dessinées par Bourboin et gravées par Trémelet.

Après les malheurs de la Pologne, après les drames sanglants de la guerre de 1870 et de la Commune, après les convulsions de l'Espagne, voici que M. de Lamothe, toujours avide d'actualité, vient nous montrer la Russie aux prises avec les sombres complots du Nihilisme.

L'illustre écrivain a habité la Russie pendant de longues années; occupant un poste officiel, il a été mieux que tout autre à même d'étudier les différentes classes de la société russe. Aussi que de révélations dans son nouveau roman, que de points jusqu'ici restés dans l'ombre tout-à-coup mis en pleine lumière par cet esprit si fin, si observateur.

M. de Lamothe va nous faire pénétrer au cœur même des sociétés: il nous montrera leur sombre organisation, leurs multiples ramifications, leurs sataniques complots. Il clouera au pilori de l'histoire cette secte haineuse, impie, avide d'or et de sang.

L'auteur a mis dans son ouvrage tout son talent, tout son cœur, toute sa foi; ce n'est donc pas sans raison que nous prédisons le plus retentissant succès à cet œuvre de bien, qui s'appelle *Fedora la Nihiliste*.

LES DEMOISELLES DE RONSAY, par ALDERIC SECOND, avec très belles illustrations.

La publication du beau et émouvant récit de M. Second sera une bonne fortune pour nos lecteurs. Voici comment M. Paul Féval apprécie cet incomparable ouvrage:

"Vous me demandez mon avis sur ce livre?... Je ne crois pas avoir jamais lu rien qui m'ait plus intéressé, ni mieux touché. C'est la vie intérieure d'une famille douée de toutes les vertus, accablée de tous les malheurs....."

Ce livre est plein de parfums, parce qu'il est plein de fleurs. Il y a parmi les souffrances héroïquement supportées de ces âmes chrétiennes un souffle d'admirable consolation. C'est une œuvre charmante, plus attachante que n'importe quel drame de violence et d'intrigue.

"Quand j'arrivai à la dernière ligne de cette douce et poignante histoire, j'eus un regret, je ne dis pas non, mais ce fut le regret de n'en être pas l'auteur."

ANNONCES.

CHEMIN DE LA CROIX,

A L'USAGE DES

FAMILLES.

Vers le 1er novembre prochain, on pourra se procurer au bureau de l'*Album des Familles*, les 14 STATIONS DU CHEMIN DE LA CROIX, — spécialement préparé comme PRIME aux abonnés de l'*Album* pour l'année 1881, — lesquelles gravures pourront être encadrées en un seul grand cadre, ou en 14 petits cadres de 4 pouces sur 6 pouces. Un petit livret de 16 pages, renfermant les *Exercices du Chemin de la Croix*, accompagnera la gravure chromo-lytographique.

PRIX \$1.00.

N. B.—Une réduction considérable sera accordée aux marchands qui feront une commande particulière, de bonne heure, afin d'éviter des retards. Le paiement, par eux, se fera après la réception des objets sus-mentionnés.

S'adresser à M. l'Administrateur de
l'*Album des Familles*,
Ottawa.

La 2e Edition de la Prime de 1880.

Nous avons reçu la 2e édition de la Prime de 1880, telle qu'annoncée dans notre dernière livraison, que nous avons de suite expédiée aux abonnés qui y avaient droit. S'ils s'en trouvent quelques-uns qui n'auraient pas reçu cette Prime en bon ordre, ils sont priés de nous en informer au plus tôt.

Comme il nous reste encore quelques exemplaires de cette Prime à disposer, nous invitons ceux qui veulent en profiter à nous adresser de suite le prix de l'abonnement dû pour la présente année, et une Prime leur sera expédiée par le retour de la malle.

AVIS.

Les nouveaux abonnés de l'*Album des Familles* pourront se procurer toutes les livraisons du *Foyer Domestique* pour les années 1876-1877-1878 et 1879, au prix de \$2 pour chaque année. Cette dernière publication, qui a cessé de paraître au mois de décembre dernier, a été remplacée par l'*Album des Familles*, dont la première livraison a paru le 1er janvier 1880. S'adresser à M. l'Administrateur de cette dernière publication, à Ottawa.

Littérature.

[Pour l'Album des Familles.]

ROMAN CANADIEN.

L'Enfant Mystérieux

PAR

V. EUGENE DICK.

DEUXIEME PARTIE.

(Suite.)

CHAPITRE X.

Ou la mere Demone passe un vilain quart-d'heure.



Quand l'expédition conduite par Ambroise arriva à St. François, après l'inutile battue que l'on sait, il faisait nuit noire.

La petite flottille, composée d'une dizaine d'embarcations, se dispersa en vue du rivage, et chacun rentra chez soi, bien persuadé que la fille de Pierre Bouet était irrévocablement perdue.

Campagna seul, entêté comme un normand, gardait encore une lueur d'espoir, bien faible il est vrai, mais suffisante néanmoins pour stimuler l'énergie chez un homme de sa trempe. Il se rappelait l'étrange conduite de la Démone, la nuit précédente, et ne pouvait s'expliquer ses paroles énigmatiques autrement que par une complicité mystérieuse dans la disparition d'Anna, ou du moins par une connaissance plus grande qu'elle ne le voulait laisser paraître des faits arrivés.

— Faudra voir ! faudra voir ! avait-il murmuré souvent dans le cours de la journée, résument ainsi une pensée sans cesse présente à son esprit.

De son côté, Antoine n'était pas sans avoir deviné le projet d'Ambroise. Certaines paroles échappées à ce dernier depuis la veille,

ses allures déterminées et la conduite qu'il avait prise des nouvelles recherches ne laissaient pas le moindre doute sur son intention de pousser les choses aussi loin que possible... jusqu'à même forcer la tireuse de cartes à dire la vérité.

Or la vérité, pour Antoine, ce n'était ni plus ni moins que l'anéantissement complet d'espérances longuement caressées, avec la ruine, le déshonneur et peut-être une condamnation sévère pour conséquences. Il fallait donc empêcher, coûte que coûte, la Démone de parler, et c'était cette nécessité impérieuse qui faisait, depuis le matin, le sujet des préoccupations du beau parleur.

Lui aussi, à l'instar d'Ambroise, se répétait souvent à lui-même : " Faudra voir ! faudra voir !... Je ne me suis pas avancé si loin pour reculer au moment d'atteindre le but ! "

Comme on le voit, cette excellente mère Démone n'était pas précisément sur un lit de roses. Le châtiment arrivait pour elle, et de quelque côté qu'il vint, il allait être terrible. Sa réputation de sorcière et la puissance occulte qui lui avait servi d'épide jusqu'alors ne pourraient rien contre la ferme détermination d'Ambroise Campagna, ni contre les justes alarmes de son complice.

Mais n'anticipons pas et laissons les événements se dérouler d'eux-mêmes sous nos yeux.

A peine le beau parleur eut-il pris congé de ses compagnons, dont quelques-uns—Ambroise et autres—étaient restés attroupés sur la grève, qu'il gagna le pied des côtes et disparut au milieu des arbres. En face de lui serpentait un sentier de pied, qui, après avoir atteint la cime, conduisait directement à sa maison.

Un sentier pareil, mais plus large et mieux entretenu, existait à deux arpents vers la gauche, aboutissant chez Pierre Bouet, non loin de ce gros noyer où la pauvre Anna avait si souvent passé de douces heures.

C'est par ce dernier chemin qu'Ambroise et les cinq ou six hommes restés auprès de lui devait escalader la côte.

Antoine, au lieu de continuer sa marche en avant, fit un brusque crochet à gauche et, rampant comme un Indien sous le feuillage assombri, alla s'embusquer derrière une talle d'aulnes, sur le parcours de ce chemin.

Il n'était pas installé là depuis une minute, qu'un bruit de voix lui annonça l'approche de ses camarades de tout à l'heure. Le bruit s'accrut, les paroles devinrent distinctes, et le complice de la Démone put bientôt entendre le bout de conversation suivant :

— Ainsi, tu crois, Ambroise, que cette femme en sait long sur le compte de la petite ?

— J'en suis sûr, mes amis, et si vous voulez m'en croire, nous la ferons parler malgré elle.

—Comment s'y prendre ?

—J'ai mon plan. Consentez seulement à m'accompagner dans une couple d'heures d'ici, quand tout le monde sera couché, et je vous promets que la vieille nous révélera des choses surprenantes.

—Tu penses donc véritablement que la vieille n'est pas étrangère à la disparition d'Anna ?

—Je le jurerais.

—Ça ne serait pas étonnant : une sorcière est capable de tout !

—Sorcière ?... hem ! Je la crois plutôt une méchante femme.... Enfin, n'importe ! sorcière ou non, je n'en ai pas peur ; je me moque de ses maléfices.

—Ambroise !

—C'est comme ça, mes amis ! Si vous avez peur, vous autres ; si vous avez assez peu de cœur pour laisser un homme comme Pierre Bouet dans le pétrin, sans vouloir tout simplement essayer un peu de frayer pour le tirer de là, eh bien ! j'irai tout seul, foi de Campagna !

—Cré tonnerre ! il ne sera pas dit qu'une vieille femme n'aura fait reculer : je te suis !

—Moi aussi !

—Moi aussi !

Toutes les voix répétèrent cet engagement et la petite troupe disparut à un coude du sentier.

Antoine se releva d'un bond et prit sa course vers la petite route qui menait chez lui. Cinq minutes lui suffirent pour gravir la côte, et il tomba comme une bombe dans la cuisine de sa maison, où dame Eulalie, qui sommeillait sur une chaise, éprouva presque une attaque de nerfs à la vue d'une semblable irruption.

—En voilà une arrivée ! glapit-elle... me réveiller de la sorte, moi qui ai les nerfs sensibles !

—Silence ! commanda Antoine. Il s'agit bien de vos nerfs, madame, quand nous sommes sur le point d'être pendus !

—Pendus ?

—Ou pour le moins exilés... si vous ne préférez toutefois passer votre vie en pénitencier, ma chère épouse !

—L'exil ! le pénitencier !... Que me chantes-tu là, Antoine ?

—La vérité, pas autre chose que la vérité.

Eulalie regarda son seigneur et son maître avec des yeux grands comme des écus ; puis élevant ses bras vers le plafond :

—Il est fou... ou saoul ! gémit-elle.

—Ni fou, ni saoul, madame, et vous l'allez voir de suite, répondit Antoine.

—A la bonne heure ! Parle donc, alors.

—Eh bien ! ouvre tes oreilles bien grandes, car je ne te cache pas que le cas est grave. Ambroise Campagna, Johnny Fiset, Cyprien Thivierge et d'autres encore se rendent cette nuit chez la Démonne dans l'intention de la faire jaser.

—Quoi ! ils se douteraient ?...

—C'est ce gueux d'Ambroise, à qui le diable tord le cou, qui s'est fourré dans la tête que la vieille peut dire où se trouve notre filleule.

—Mais elle ne dira rien, la sorcière ! pas si bête !

—La Démonne parlera.

—Hein ! tu dis ?...

—Je dis que la mère Démonne, ayant à choisir entre sa peau et sa chemise, optera pour sa peau.

—Ce qui signifie ?...

—Qu'ils ont l'intention de la forcer, par des menaces et même par la torture, à avouer tout ce qu'elle sait relativement à cette affaire de disparition.

—Ah ! mon Dieu !... Mais, alors, nous sommes perdus, mon pauvre Antoine ! La vieille folle va se couvrir avec toi... Elle va tout dire.

—Je n'en suis que trop certain.

—Il faut l'en empêcher ; il faut la faire disparaître ; il faut la.....

Ici, l'estimable Eulalie eut un moment d'hésitation, nous devons l'avouer. Elle ne prononça même pas le mot terrible qui lui vint aux lèvres, il nous faut encore en convenir. Mais son regard s'aiguïsa d'une façon implacable et rencontra le regard non moins féroce de son mari.

Les deux époux se comprirent et le mot devint inutile. Antoine se contenta de répondre :

—Pas moyen de faire autrement !..... Je le regrette ; mais, après tout, elle n'est plus d'âge à espérer une longue vie ; et, d'ailleurs, elle commençait à devenir gênante, qu'en dis-tu ?

—C'est la pure vérité.

Antoine n'ajouta pas un mot et se dirigea vers la porte. Au moment d'en franchir le seuil pour se rendre où l'appelait son affreuse mission, il jeta un dernier regard à sa femme.

Celle-ci se rapprocha de quelques pas et, ouvrant les doigts de ses deux mains, elle les rapprocha avec un mouvement d'une signification horrible...

—Serre comme il faut, dit-elle, et longtemps... Les vieilles ont parfois la vie dure !

Le beau parleur ne répondit pas et sortit précipitamment.

Après une course d'une demi-heure dans les terres labourées et à travers bois, Antoine se trouva en vue de la mesure de la mère Démonne. Le ciel était noir comme de l'encre. Pas une étoile n'y brillait. Un simple fragment de lune, en forme de croissant, apparaissait de temps à autre par les déchirures des nuages... L'atmosphère d'une pesanteur chaude annonçait l'orage...

Une belle nuit pour commettre un crime !

Le beau parleur se faufila à travers les buissons épineux du jardin et heurta la porte basse que nous connaissons. Une mi-

nute s'écoula, puis cette porte s'ouvrit en faisant grincer ses gonds rouillés.

Antoine s'y engouffra aussitôt.

— Hé ! hé ! c'est encore toi, mon fils ? ricana la vieille. Viens-tu me reprocher de t'avoir mis dehors la nuit dernière ?

Et, comme son complice ne répondait pas :

— Tu ne dis rien ? Je me trompe, alors.

Tu viens plutôt me complimenter sur la manière dont j'ai joué mon rôle ?... C'est bien cela. Hé ! hé ! la mère Démone n'est pas manchote : vous l'a-t-elle roulé un peu, ce curieux d'Ambroise ! Ça lui apprendra à fourrer son nez dans les affaires de mes amis.

Antoine, debout en face de la tireuse de cartes, ne desserra pas encore les dents ; mais ses yeux, dont une expression étrange agrandissait les prunelles, ne quittaient pas la vieille une seule seconde.

La Démone s'aperçut enfin de cette insistance. Elle eut peur et fit un pas en arrière.

— Ah ! ça ! dit-elle, es-tu devenu fou depuis ta dernière visite ? Qu'as-tu à regarder ainsi ?

— J'ai... que tout va être découvert cette nuit et qu'il vous faut déguerpir ! répondit sourdement le misérable.

— Déguerpir !... et pour aller où ?

— Dans l'autre monde.

— Dans l'autre monde !... Tu veux donc me tuer ?

— Je suis venu pour cela.

La Démone se prit à trembler.

— Tu veux plaisanter, Antoine, je le sais, répliqua-t-elle ; mais, par les cornes du diable ! tu as une manière de faire les choses capable de donner le frisson à une personne qui ne te connaîtrait pas comme je te connais.

— Je vous jure, la mère, que je suis très sérieux.

— Allons donc, mon petit Antoine ! ne pousse pas plus loin une mystification qui me déplaît. Je suis trop âgée pour servir de jouet aux jeunes gens.

— Mais, vieille bourrique, puisque je te dis que tu vas mourir !... Ne me croiras-tu que lorsque j'aurai ton vilain cou entre mes dix doigts ?

La tireuse de cartes vit, cette fois, que sa vie était en grave péril et que son complice ne plaisantait par le moins du monde. Une terreur épouvantable fit perler des sueurs froides sur son front, et cette femme presque centenaire se cramponna à l'existence avec l'énergie du désespoir.

— Antoine, mon petit Antoine, supplia-t-elle en tombant sur ses genoux de squelette, ne fais pas cela ! laisse-moi mourir de ma belle mort !... J'ai si peu de temps à jouir de la vie !

— Je ne peux pas ! répondit Antoine d'une voix sombre. Il faut qu'un de nous deux périsse, et ce sera toi.

— Je m'élbignerai de la paroisse ! je laisserai même le pays, si ta sûreté l'exige !

— Il est trop tard !... Les voilà qui arri-

vent, peut-être !... Allons, fais vite ton acte de contrition.

— Accorde-moi jusqu'à demain !

— Impossible.

— Donne-moi une heure pour me reconnaître !

— Non.

— Une demi-heure !

— Pas une minute !

En prononçant ces derniers mots, Antoine fit un pas en avant pour saisir sa victime ; mais la sorcière s'était relevé vivement et avait sauté en arrière avec une prestesse de chat. En un clin-d'œil, elle ouvrit la porte qui faisait communiquer les deux pièces et s'élança dans la chambre qui avait vue sur le chemin.

D'un mouvement plus rapide que la pensée, elle mit la main sur le loquet de la porte de sortie et allait l'ouvrir, lorsque les doigts osseux d'Antoine lui étreignirent le cou.

Le misérable l'avait rattrapé en deux bonds.

Alors, il se passa une scène terrible, quoique silencieuse. L'assassin, maintenant la vieille suspendue à ses deux mains enserées autour du cou, l'étrangla froidement. Puis, quand les spasmes d'agonie cessèrent, que les jambes ne s'agitèrent plus dans le vide, il laissa retomber le corps sur le plancher.

Cela fait, il tira du lit de la victime une méchante paillasse, en dispersa le contenu le long des cloisons et y mit le feu.

Cinq minutes plus tard, tout flambait.

Ambroise Campagna, qui venait d'arriver, poussa un juron formidable et dit à ses compagnons :

— On nous a devancés..... Il est trop tard ! Cette fois, la petite Anna est bien décidément perdue !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

(A continuer.)

Maximes et Pensées.

Il est difficile de railler les absents sans en médire et les présents sans les offenser.

* * *

La complaisance est une monnaie avec laquelle les moins riches peuvent payer leur écot.

*

Il n'y a de bonne recette pour trouver le bonheur que de prendre le temps comme il vient, les gens comme ils sont et d'être bien avec soi-même.

* * *

L'amour-propre est ce qu'il y a de plus inflexible.

[Par Permission Spéciale.]

FRANÇOIS LE BALAFRE.

(1562-1563.)

PREMIÈRE PARTIE.

LES AVENTURES DE COQUELUCHON,

X.

COMME QUOI COQUELUCHON N'AYANT PU
TAILLER DES CROUPIÈRES AU SIRE DE
MÉRÉ, ALLONGEA UNE ESTAFILADE AU
CAPITAINE GUZRAZAC.

(Suite.)



ARBE de bouc ! demanda Coqueluchon à Sidoine, à qui en a-t-on ? M'est avis, compaing, que tu devrais vitement rentrer à l'hôtel de Guise. Moi, je cours chez maître Enguerrand.

—J'y vais aussi, répondit le page avec vivacité, peut-être maître Enguerrand n'est-il pas au logis, et que deviendraient Agnès et Monique, seules, au milieu du tumulte qui se prépare ?
—Diavol ! tout le monde s'en mêle ! Voistu, là-bas, l'apothicaire Hocheponce, le haubergeon sur le dos, et brandissant un pilon d'airain ?

—Et notre aubergiste du roi *Pépin*, avec un arsenal de brèches et de lardoires ?

—Et les bateliers du port au toin, la hache sur l'épaule !...

—Bon ! Voici les gardes-suisse, et plus loin les Ecosseis... Ici les archers... Là-bas les argousins du lieutenant criminel. L'échauffourée commence.

—N'est-ce pas dom Thierry, ce moine que l'on hisse sur une borne, au coin de la rue de l'Astruce et qui prêche si véhémentement ?

—Eh ! non : ce n'est pas un cordelier, c'est un génovéfin.

La multitude se faisait de plus en plus compacte, sans cesse grossie par de nouveaux affluents comme un fleuve qui déborde. On criait :

—Sus ! sus ! aux parpaillots !...

—Bon ! dit Coqueluchon, c'est aux mangeurs de vaches à Colas qu'on en veut...

—On assiège Paris !

2

—Le pince de Condé nous corne avec une armée allemande.

—Monsieur l'amiral a juré de faire pendre le prévôt des marchands.

—La reine est allée prendre le roi à Vincennes.

On se renvoyait de l'un à l'autre ces nouvelles, et les cris reprenaient ensuite de plus belle.

—A la rivière les huguenots !

—A Montfaucon, l'amiral !

—Pille ! Pille !... Vive la messe !

Déjà les cloches des églises tintaient lugubrement, dominant le bruit de la mer humaine de leurs bourdonnements sonores. Des rixes s'engageaient. On se battait rue Saint-Antoine. Les soldats avaient grand peine à maintenir l'ordre aux alentours du Louvre, dont les guichets étaient fermés et gardés par des sentinelles, arquebuse au poing, mèche allumée.

Les habitants des faubourgs arrivaient. Les écoliers, ivres de la joie d'une bagarre, descendaient de la montagne Sainte-Genève. Les tanneurs des bords de la Bièvre, les carriers, les charpentiers se massaient en bataillons compactes. Déjà on assiégeait l'hôtel de ville pour arracher des ordres au prévôt et aux échevins.

Tout à coup il y eut une grande clameur :

—Noël ! Noël ! vive le roi !

Les torches portées par une compagnie de gardes illuminèrent d'une grande clarté les rues, où s'agitait, bondissait, grondait cet océan d'hommes.

Alors on vit apparaître, derrière les gardes, les pages aux hoqustons fleurdelysée, chevauchant le poing sur la hanche ; puis un nombreux cortège de gentilshommes, l'épée nue à la main ; enfin, dans un espace libre, une vaste litère, traînée par huit mules et suivie d'une imposante escorte. Aux portières ouvertes marchaient à pied M. de Gondi, gouverneur du roi, et le grand prévôt, M. de Montrésor, dont les chevaux étaient tenus en main par deux anspezzades.

Le visage austère et calme de Catherine de Médicis apparaissait en pleine lumière, pâle sous ses coiffes de veuve. Auprès d'elle restait assis un enfant de treize à quatorze ans, blond, à l'œil bleu, à la lèvre dédaigneuse, enveloppé d'une longue cape de velours violet fourrée d'hermine et bordée d'un cordon de pierreries. C'était le roi Charles IX.

—Bonnes gens, dit la reine-mère, nous venons, le roi, mon fils et moi, nous mettre sous la sauvegarde de votre fidélité...

Mais le petit roi ne permit pas à sa mère d'achever. Il leva sa main fluette, l'interrompant du geste :

—Nous venons, dit-il, d'une voix mordante et brève, prendre le commandement de cette bonne ville pour tenir tête à des rebelles auxquels, je le veux, il ne sera pas fait quartier !

Et, frémissant, il se rassit sur les coussins de soie, tandis que la foule, émerveillée de retrouver un maître dans ce si jeune enfant, criait de plus belle :

— Noël ! vive le roi !

— Compaign, dit Coqueluchon à Sidoine, lorsque la litière eut disparu sous l'arcade sombre du guichet royal, voici la guerre déclarée pour de bon ! ce garçonnet m'a l'air bien avisé, sais-tu ? et madame la reine-mère a eu ses sensibleries renforcées dans la gorge !...

Un nouveau cortège apparut, venant du côté du Temple. C'était le duc de Guise qui se rendait au Louvre en pompoux appareil, suivi de son fils, de ses frères et d'une foule de seigneurs.

— Vive Guise ! se mit-on à crier. Lorraine ! Lorraine ! Montjoie, Saint-Denis !

— Bon, dit le mulâtre en entraînant son compagnon dans l'ombre, en attendant que nous nous battions, allons nous amuser un peu !

XI

COMMENT COQUELUCHON SE PERMIT, A SON GRAND DAM, DE PRENDRE DES LIBERTÉS AVEC DES BOURGEOIS.

L'intrépide aventurier et le petit page, bras dessus, bras dessous, se jetèrent tête baissée dans la mêlée, mais il n'était point facile de fendre les rangs serrés de la foule.

Pour s'y frayer un chemin, il fallait pousser à droite et à gauche à grands coups de coude, et mettre à propos le fourreau de son épée entre les jambes d'un bourgeois, ce qui l'obligeait à choir incontinent ; alors pendant que le bourgeois se relevait, en poussant des cris d'aigle, et que les bourgeois, ses voisins, riaient de sa mine ridicule tout en criant plus fort que lui, on passait, à grand renfort de bourrades et de horions.

Cette manœuvre, habilement pratiquée, réussit plusieurs fois à Coqueluchon. Mais le hasard voulut qu'aux environs de la place Baudoyer, où la cohue grossissait, il tombât sur un homme peu endurant, lequel criblait de boulettes de terre cuite, au moyen d'une longue sarbacane les grilles de l'étal d'un boucher.

Ce que voyant le boucher, il détacha le matin charger de veiller à ses viandes et le lança sur l'homme à la sarbacane, que Coqueluchon venait de pousser un peu brutalement, et en qui il reconnut M. Perdriel de Bobigny. La sarbacane tomba sur le dos du mulâtre, qui s'escrimait désespérément du fourreau de sa rapière, au moment où l'énorme chien se mit de la partie.

En un clin d'œil les habits du jeune mulet furent dépecés, et les accrocs de l'étoffe laissèrent voir librement quelques déchirures de la peau. Bobigny éperdu, se défendait de son mieux contre le molosse, en glapissant avec agouisse :

— A l'aide ! on assassine un bon gentilhomme.

— Toi ? un gentilhomme ? dit en ricanant un bazochien qui flânait par là. Tes parchemins sont encore humides, et ton papa le greffier râcle les plaideurs pour payer tes habits avec leurs rognures !..

Coqueluchon tira son épée, jurant de percer d'outre en outre le chien, le boucher et la femme d'icelui, si on ne retenait pas cette bête enragée. Après quoi il emmena Bobigny, fort déconfit, geignant, et dont la sarbacane resta sur le champ de bataille.

Sidoine était resté le spectateur impassible de cette lutte. Mais il fronçait le sourcil.

— Ohé ! murmura-t-il à l'oreille de son compagnon, vas-tu ramasser tous les hobereaux qui se font écharper dans les rues ?

— Tout doux ! Sidoine, mon métier n'est-il pas de prêter assistance aux chrétiens livrés aux crocs des animaux féroces ? Tiens ! vois le digne apothicaire Hocephine : son morion l'étouffe, il tient son espton, comme il tiendrait, sauf respect, le plus utile instrument de son état...

— Laisse donc !

— Tout doux ! vous dis-je, monsieur le page. Hocephine, l'autre soir, sentait la valériane ; je veux subodorer le parfum qu'il émane ce soir... Vieux cuir et fer rouillé, barbe de bouc ?

Il alla rouler entre les bras de l'apothicaire qui, le repoussant, le jeta sur la poitrine d'un mitron, demi nu sous un sayon ensariné ; le mitron renvoya l'infortuné mulâtre à un peaussier, qui le fit sauter à quatre pas sur le dos cuirassé d'un milicien.

De pirouette en pirouette Coqueluchon alla s'étendre dans le ruisseau, où ses grègues, son pourpoint et sa fraise gauderonnée reçurent de graves atteintes.

Les bourgeois, s'amusant de sa mine ahurie, le voulurent berner. On s'attroupa. Tout le monde vociférait :

— A l'eau ! le Sarrazin, à l'eau !

— Vive le capitaine *Brule-Bancs* ! cria-t-on en voyant passer huit ou dix laquais à la livrée de Montmorency.

Les cabarets projetaient au dehors d'éclatantes lueurs. Le vin y coulait à flots : rien ne dessèche la gorge comme l'émeute ; et d'ailleurs les affidés des Guise parcouraient le quartier, ouvrant large crédit à tous les ivrognes pour que le tapage durât plus longtemps.

Les Parisiens parlaient déjà de prendre les armes, de sortir de la ville, d'attendre les troupes de Condé sous les remparts et de les tailler en pièces. On ne connaissait pas encore l'ennemi qu'il s'agissait de combattre quo déjà l'on chantait victoire. Au coin de la rue des Barres on pendait en effigie l'amiral de Coligny ; autour d'un bûcher où brûlait un mannequin de paille et de chiffons, on dansait la farandole en hurlant :

— Au feu ! Au feu ! Calvin de Noyon !

Bobigny courut de ce côté, lâchant Sidoine qui, rabattant son toquet sur ses yeux, se glissa le long des murailles, sans plus soucier de Coqueluchon qu'il abandonnait à la risée de la multitude.

Il arpenta d'un pas rapide la Tixérauderie et gagna tout d'une traite le logis d'Enguerrand l'Hermitte. La forge et la boutique étaient fermées; derrière les vitres d'une croisée, à l'étage supérieur, une tête se profilait en noir sur le fond vivement éclairé.

— Maître Enguerrand ! appela Villegomblain, Monique !

La fenêtre s'ouvrit et la voix mâle de la vieille servante riposta :

— Qui est là ? passez votre chemin, ribauds ! la maison est pleine d'espingoles et le beau premier qui fera un pas en avant recevra sur le chef un chaudron d'eau bouillante !

Ces menaces n'intimidèrent nullement le jeune homme, qui eut peine à contenir son envie de rire.

— Hé ! Monique, dit-il doucement, c'est moi, Villegomblain.

Il entendit un cri de joie, et devint pâle de plaisir, car une forme svelte, au visage gracieux venait d'apparaître à la fenêtre, d'où Monique se retirait en grémelant :

— Je vais ouvrir à monsieur de Villegomblain. Peut-être est-il blessé, le pauvre ! et c'est grand pitié de ne pas offrir un verre de vin à un honnête gentilhomme qui revient de la tuerie.

— Blessé ? demanda une voix plaintive qui fit palpiter le cœur de Sidoine.

Il se hâta de répondre :

— Non, non, demoiselle !

Les clefs grinçèrent dans la serrure. Le page s'élança, et bientôt Monique, le remorquant à sa suite, l'introduisit dans la salle où Agnès, émue et souriante, l'attendait.

— Par ainsi donc, commença Monique, vous avez embroché l'oison qui médissait de mon maître ?

— Dieu soit béni ! murmura Agnès en joignant les mains.

Et tout à coup, baissant les yeux, anxieuse :

— Avez-vous tué ce malheureux, Sidoine ?

— Eh ! quand même, reprit Monique. N'avait-il pas cherché noisette ?... Que boirez-vous, monsieur de Villegomblain, de l'hypocras ? du brandevin ? un doigt de malvoisie ?

— Où donc avez-vous laissé Améric ? interrogea la fillette, rassurée par le sourire épanoui sur les lèvres du page.

— Que dit-on ? les huguenots ont voulu enlever le roi de Vincennes ?... Et la reine-mère ?... Croiriez-vous que la dame aux gants rouges, qui vint ici le jour d'avant, c'était madame la reine Catherine en personne ?...

— Tais-toi, Monique, interrompit la jeune fille effrayée. Ne t'avises pas de répéter de telles paroles, et saches respecter les secrets de mon père.

Sidoine, à chaque question, ouvrait la bouche pour y répondre. Mais Agnès et Monique ne

lui laissaient pas le loisir de proférer un mot, si bien que pris entre ces interrogations qui se croisaient sans une seconde d'intervalle, il ne savait plus à laquelle entendre.

Enfin il fit un signe de la main, et tout en buvant à petites gorgées le contenu d'un gobélet qu'Agnès venait d'emplir d'excellent hypocras, il put enfin s'exprimer en ces termes :

— Procédons par ordre : je n'ai pas une égratignure. Je n'ai tué personne. Je préfère l'hypocras à toute autre liqueur : merci, demoiselle Agnès... Amérique est quelque part ; il rosse les bourgeois, ou il en est rossé, je ne sais pas au juste... Il a convenablement balafé certain cadet de Gascogne, capitaine de contrebande, plus bavard qu'un avocat... Les huguenots sont à trente lieues d'ici... Le roi vient de rentrer au Louvre... Et si madame la reine-mère a des gants rouges, elle a tort, car la mode exige des gants blancs cousus de soie. Et maintenant dame Monique, laissez-moi respirer un tantinet...

Au dehors, retentissaient les sourds tintements des cloches et les cris de la foule, qui se confondaient en une clameur immense, prolongée, continue.

— Je suis inquiète, dit Agnès après un moment de silence, mon père n'est pas rentré souper. Qu'est-ce qu'ils ont donc à mener si grand tapage ? A-t-on découvert un complot ? Est-ce une révolte ?

— Non, demoiselle ; seulement, les Parisiens ont appris aujourd'hui que le prince de Condé marche sur Paris avec ses huguenots, qu'il veut prendre la ville et s'emparer du pouvoir. Monsieur de Guise est de retour ; il a promis de battre le bossu. Pour se divertir, en attendant la bataille, les Parisiens célèbrent la victoire qu'ils n'ont pas encore gagnée.

— Alors la guerre n'est pas terminée ? Mon Dieu ! quel triste temps que celui-ci, où chaque jour le sang coule à torrents !...

— Oui, Agnès ! et ce qu'il y a de pis, c'est que le sang français est versé par des Français !... On s'égorge... la moitié de la nation se soulève contre l'autre moitié, parce qu'il a plu au fils d'un tonnelier de Noyon, jaloux de la gloire de Luther, d'aller régner à Genève sur des marchands avides et des bourgeois belliqueux...

— Ne parlez pas à la légère de Jean Calvin, interrompit Monique d'un ton grave, où vibrait une haine ardente. Cet homme a fait arquebuser mon défunt mari, qui portait la croix blanche de Savoie au siège d'Yverdun, sous monsieur de la Sarraz, chef de la confrérie de la Cuiller. Cet apostat est un tigre ! On n'en rit pas !

— Eh bien ! Monique, reprit le jeune homme, quand nous aurons défait les bandes de monsieur de Condé, nous irons prendre Genève et nous pendrons Monsieur Calvin à la plus haute des potences qu'il y a fait ériger...

—Si je savais cela ! reprit Monique avec énergie, si je savais qu'on dût supplicier l'abominable meurtrier de tant de braves gens, de mes vieilles mains ridées je filerais le chanvre pour faire la corde !

—Silence ! Monique, dit Agnès d'un accent impérieux qui dénotait une âme forte. Vous priez chaque matin le Seigneur de vous pardonner vos offenses, comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés !

Deux larmes chaudes jaillirent sous les paupières flétries de la Bressane.

—Il m'a tué mon mari ! balbutia-t-elle..... Mais vous avez raison, demoiselle Agnès. Quand je pense à mon malheur, j'oublie que je suis chrétienne.

—Je vais partir aussi, dit Sidoine en soupirant.

—Partir ? s'écria la jeune fille qui tressaillit.

—Sans doute, Monseigneur de Guise commande l'armée du roi, et je l'ai supplié, cette fois, de me permettre de l'accompagner. J'ai dix-huit ans, demoiselle Agnès. A cet âge, un gentilhomme doit avoir fait ses preuves de courage..... Quand on a l'honneur d'être noble, on a le devoir de servir sa patrie. Le peuple donne son argent, nous donnons notre sang, nous autres, et chacun paie l'impôt sans compter. Nos aïeux ont conquis la noblesse en tirant l'épée sur tous les champs de bataille au service du roi et de la France : mais un noble qui ne les imite pas, déroge, et tout noble qui déroge, déchoit.

—C'est bien parlé ! dit Monique avec une ferme dignité.

—Mon Dieu ! vous le protégerez, s'écria la jeune fille, en levant les yeux au ciel.

—Oui, priez pour moi, demoiselle, reprit Sidoine d'un ton de douce mélancolie. La prière des enfants purs s'élève vers le ciel, plus suave que l'encens et la myrrhe !..... Les chevaliers besognent, mais c'est Dieu qui donne la victoire. J'accomplirai ma tâche vaillamment et ne m'y épargnerai point. Priez ! vos oraisons seront ma sauvegarde.

—Oh ! vous reviendrez.....

—S'il plaît à Dieu ! Et quand la paix sera faite, Agnès, quand j'aurai gagné mes épées..... si vous ne m'avez pas oublié.....

—Est-ce qu'on oublie ? interrompit vivement la jeune fille.

—Je vous demanderai, poursuivit Sidoine en prenant un anneau d'or dans un médaillon suspendu à son cou, si vous voulez me rendre cet anneau ou le garder. Ma mère l'eut à son doigt vingt années durant.

—Agnès, confuse, rougit :

—Monsieur de Villegomblain, vous eussiez dû attendre que mon maître fût présent pour tenir ce langage, déclara Monique d'un ton qu'elle essayait vainement de rendre sévère. Agnès, mon enfant.....

—Voici mon père, dit Agnès en courant vers la porte.

En effet l'escalier gémissait sous des pas

lourds, et bientôt Enguerrand l'Hermitte et dom Thierry entrèrent dans la salle, tous les deux fort affairés.

—Monsieur de Villegomblain ! s'écria l'armurier en jetant un regard étonné sur le jeune homme.

Il ajouta d'une voix courroucée :

—Qu'est-ce à dire, Monique ? Agnès, rentrez chez vous, tandis qu'on va m'expliquer.....

Sidoine arrêtant du geste Agnès qui se retirait, prête à éclater en sanglots, et la servante qui déjà mettait le poing sur la hanche pour mieux affermir sa riposte, Sidoine salua maître l'Hermitte avec cérémonie et lui dit nettement :

—Pardonnez-moi, monsieur, je venais ici dans l'espoir de vous y rencontrer.

—Parlez donc !

—Oui, parles, mon fils, je t'écoute, intercala dom Thierry qui s'établit commodément dans le fauteuil à dossier où s'était assise la reine-mère.

—Monsieur, vous me connaissez, je crois, pour un honnête gentilhomme ?

—Certes ! le duc de Guise vous a en grande estime et vous êtes de bonne maison.

—J'ai de plus quelque bien, monsieur. Je vais partir avec l'armée qui battra les huguenots ; j'espère m'y conduire avec honneur. Je serai enseigne ou cornette aux gardes, à mon retour. Cela étant, m'accorderez-vous alors la main d'Agnès, votre fille ?

—Oh ! oh ! fit le moine en se soulevant sur son siège, voilà qui est parler franc et net.

Enguerrand l'Hermitte regarda Agnès. Il vit la teinte rose répandre sur ses traits, sa confusion charmante, la flamme qui lui sautait dans ses yeux.

—Vous me prenez de court, monsieur, répondit-il après quelques minutes de réflexion, mais sans paraître autrement surpris. Je me doutais néanmoins de tout ceci, Mme la duchesse de Guise m'ayant fait vos confidences, continua-t-il en souriant.

—Et que répondites-vous à madame la duchesse, se hasarda à demander Sidoine tout tremblant.

—Vous le saurez plus tard. Vous épouseriez donc une pauvre fille sans dot, et dont le père n'est qu'un artisan, vous, monsieur de Villegomblain, qui pouvez choisir parmi les plus nobles demoiselles, parmi les plus riches ?

—Monsieur, j'aime Agnès.

—Peut-être..... mais votre mère ?

—Ma mère m'a envoyé cet anneau pour l'offrir à ma fiancée.

—Vos parents ?.. vos amis ?..

—Celle que j'ai choisie sera respectée.

—Une mésalliance ?..

—On ne se mésallie pas quand on épouse une femme digne par ses vertus du rang où elle est appelée. Et d'ailleurs, qu'importe !

—Vous avez raison, monsieur de Ville.

gomblain, répartit Enguerrand l'Hermite. Votre confiance mérite la mienne, et comme le moment est venu de soulever tous les voiles, sachez donc qu'Agnès n'est pas ma fille...

— Mon père ! s'écria l'enfant, pâle d'émotion.

— Je suis votre père adoptif, mais néanmoins, le même sang coule dans nos veines... Votre mère était ma sœur.

— Quoi ! s'écria dom Thierry en fronçant le sourcil, allez-vous révéler vos secrets ?...

— Oui, mon révérend. Puisqu'il s'agit d'accordailles, il faut que la vérité soit connue et d'Agnès, et de monsieur de Villegomblain, qui sera libre, ensuite, de retirer sa parole ou de la maintenir. Ecoutez donc l'histoire que je vais vous narrer, mon ami. Vous êtes les seuls à l'ignorer, vous et ma nièce. Ecoutez.

.....
Parmi les vertus de Coqueluchon la plus enracinée n'était pas la vertu de patience. Se voyant empêtré au milieu de ces bourgeois qui se gaussaient de lui et le serraient de trop près, il commença par jurer *barbe de bouc* ! ce qui excita le rire moqueur d'une demi-douzaine de jeunes drôles pendus à ses chausses et le harcelant.

Ensuite il mit la main au pommeau de sa dague, et cela d'un air si menaçant que bourgeois et manants firent la moue. Puis il se redressa avec fierté, défit l'agraffe de son collet souillé de boue, et marchant d'un pas délibéré, s'ouvrit un passage, à l'instant même où plusieurs porteurs de torches, au détour de la rue, s'avançaient en criant :

— Place ! place à monsieur le duc de Guise.

En effet, derrière ces gens qui éclairaient sa route, chevauchait, à la tête d'une troupe de seigneurs, François le Balafre superbement vêtu de drap d'or et de velours, et qui répondait par des saluts gracieux aux acclamations de la foule.

Il aperçut Coqueluchon, vexé de se montrer en si piteux équipage, les vêtements déchirés et salis.

— Par la messe ! garçon, lui dit le duc en arrêtant net son genêt d'Espagne d'une blancheur immaculée, où diable es-tu allé, te fourrer ? Prends le cheval d'un de mes pages et suis-moi.

Le mulâtre, flatté d'être ainsi interpellé devant ceux qui avaient failli le berner, répondit d'un ton de bonne humeur, avec cette familiarité qu'il savait rendre respectueuse :

— Barbe de bouc ! si vous avez vos affaires, monseigneur, j'ai les miennes... Vous plaît-il de m'accorder une heure ou deux pour les faire.

— Fais tes affaires, garçon ! répliqua le duc en souriant d'un air bonhomme. Mais rentres à l'hôtel avant le couvre-feu. J'ai besoin de causer avec toi.

Il piqua d'un éperon et reprit sa marche. Coqueluchon, plus fier qu'Artaban, traversa la rue. On s'écartait devant lui avec déférence, ainsi qu'il convient d'en agir vis-à-vis d'un personnage honoré de la faveur des princes.

CHARLES BUET.

(A continuer.)

SI J'ÉTAIS FLEUR.

STANCES A MARIE.

I

Si j'étais fleur des champs, ô mon auguste mère !
Je voudrais être un lys ;
Symbole doux et pur du plus chaste mystère,
Une vierge et son fils.
Je voudrais à vos pieds reposer, ô Marie !
Loin des regards mortels,
Et du dernier parfum de ma tige fleurie,
Embaumer vos autels.

II

Si j'étais un oiseau, dans la nuit étoilée,
Par les chants les plus doux,
Je voudrais éveiller les fleurs de la vallée,
En leur parlant de vous.
Je voudrais que ma voix vous dit, quand vient
L'excès de mon amour, [l'aurore,
Et que l'écho des bois le répète encore
Quand pâlerait le jour.

III

Sous le bleu firmament, si j'étais blanc nuage,
Flottant silencieux,
Je voudrais refléter votre riante image,
Jour et nuit dans les cieux.
Je voudrais vos rayons, du matin pure étoile,
Pour guider mon essor,
Et, dans mes plis molleux, les cacher comme un
Un voile aux franges d'or. [voile,

IV

Oh ! puisse-je être fleur et n'avoir point d'épines,
Pour blesser votre main.
Oiseau sans fiel, chantant les louanges divines,
Sans songer à demain.
Et comme ce nuage, emblème de ma vie,
Puisent mes derniers pleurs,
Transformés en rosée, entre vos mains, Marie !
Rafraîchir quelques fleurs.

JEAN LOYSEAU.

Histoire.

SIMPLE COUP-D'ŒIL

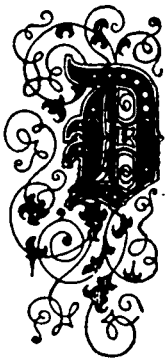
SUR

LA COMMUNAUTÉ

DES

SŒURS DE LA CHARITÉ

D'OTTAWA.



DEPUIS longtemps la petite ville de Bytown, comme on l'appelait alors, sentait le besoin de posséder une Institution de Charité pour recueillir les malades et les orphelins dénués de tout secours, et par là même exposés à bien des dangers et pour le corps et pour l'âme.

Le 20 février 1845 fut un beau jour pour cette petite ville qui voyait arriver quatre Religieuses de la Communauté de l'Hôpital-Général de Montréal, communément appelées Sœurs Grises, pour fonder une maison de leur Ordre en ce lieu, à la demande de Mgr. Phelan, évêque de Carraha et coadjuteur de l'Evêque de Kingston.

Les quatre Religieuses fondatrices furent :

La Mère BRUYÈRE, et les Sœurs THIBODEAU, HOWARD et CHARLEBOIS.

Ces fondatrices furent accompagnées dans le voyage, depuis Montréal, par le Rév. Père Telmon, qui fut le chapelain de la nouvelle Communauté durant trois années, et qui s'en montra le Père jusqu'à son départ pour la France ; aussi son nom et celui de ses bienfaits envers ce monastère s'est toujours perpétué dans cette congrégation religieuse.

A la nouvelle de l'arrivée des Religieuses, un grand nombre de personnes s'étaient rendues au-devant d'elles, comme le firent deux siècles auparavant les citoyens de Québec lors de l'arrivée des premiers Religieuses en Canada, afin de saluer celles qui venaient déposer dans les jeunes intelligences les premiers germes de vertu et leur donner les premières notions de science ; faire entendre aux affligés des paroles de consolation ; soulager les pauvres et les aider dans leur misère. Dès les premiers jours, les Religieuses commencèrent les œuvres qu'elles n'ont cessé d'exercer depuis cette époque, savoir : l'enseignement, la direction d'un hôpital, comme

la visite des pauvres et des malades à domicile.

Les écoles s'ouvrirent le 24 février, juste quatre jours après l'arrivée des Sœurs, dans une vieille bâtisse qui avait été réparée et rendue aussi convenable que possible pour la fin à laquelle elle était destinée ; on y avait fait deux étages pour contenir les 150 élèves qui s'y rendaient tous les jours.

L'hôpital ne fut ouvert que quelques mois plus tard, et 16 malades seulement furent admis durant cette première année ; personne ne fut refusé.

Quant à la visite des pauvres et des malades à leurs demeures, les Sœurs étaient heureuses d'y employer leurs heures de loisir, et même y sacrifiaient avec joie le temps de la récréation.

Les Pères Oblats logèrent gratuitement les fondatrices pendant trois années ; dès la première année le Père Telmon avait fait bâtir une assez vaste maison en bois, mais elle ne tarda pas à être trop petite pour répondre à tous les besoins, et, d'après le désir de Mgr Guigues, qui venait de prendre possession du nouveau siège épiscopal d'Ottawa, il fut créé un Pensionnat dont la nécessité se faisait grandement sentir. Les élèves y furent admises en 1849.

Les pensionnats sont, avec les écoles, la principale ressource de la Communauté pour le soutien des pauvres.

I

Les commencements de la fondation furent bien pénibles ; l'accomplissement des œuvres avec des moyens insuffisants fut le principal obstacle que rencontrèrent les dévouées Religieuses ; mais il dût céder à leur zèle et à leur dévouement ; toutes travaillaient avec ardeur, et la divine Providence bénit les sacrifices nombreux qu'elles s'imposèrent en faisant croître et grandir le grain de sénévé qu'elles avaient confié à une terre inculte.

Cette sainte milice se recruta d'année en année, et toutes répondaient à la belle et grande vocation qui distinguent si hautement les Hospitalières. Comme celles de la maison-mère, d'où elles sortaient, les Religieuses d'Ottawa se vouèrent au prochain avec un empressement et un zèle étonnant, s'offrant comme de saintes victimes, par excès d'amour pour lui, afin de le sauver des dangers même de la mort, parfois. Les registres de 1847, ces lugubres annales du typhus, sont là pour témoigner la justesse de cette assertion, lesquelles constatent l'entrée de 664 malades dans l'hôpital dont 183 moururent.

Il ne reste plus à l'heure qu'il est, dans cette Communauté, qu'une seule Religieuse fondatrice, la Révérende Sœur THIBODEAU, dont nous célébrions, le mois dernier, le cinquantième anniversaire de sa profession religieuse. Trente-cinq années de sa vie

se sont écoulées au milieu de nous, dirigeant ou aidant à diriger avec toute l'ardeur possible, et n'ayant d'autre ambition que celle de dépenser son énergie, sa santé, et même sa vie, s'il le faut, pour assurer l'affermissement des œuvres héroïques que la Communauté exerce avec tant de zèle depuis près d'un tiers de siècle.

II

La Communauté d'Ottawa,—ce rameau reverdi du grand arbre de Montréal fondé par l'héroïque Madam d'YOUVILLE, aussi illustre par ses vertus que par sa charité chrétienne, et canadienne de naissance,—a aujourd'hui une sphère d'action bien agréable à constater, et, à son tour, sème çà et là des tiges qui prennent de vigoureuses racines. Plusieurs succursales importantes sont attachées à la maison d'Ottawa, telles qu'à Buffalo, à Plattsburg, à Ogdensburg, à Témiscamingue, Aylmer, Montebello, Pembroke, Buckingham, N.-D. du Désert, Hudson et autres lieux. (Voir ci-après le tableau de ces divers fondations.)

Plus de deux cents Religieuses se partagent aujourd'hui les œuvres à accomplir, et les aspirations de nombreuses novices et postulantes réclament ardemment le même bonheur d'exercer les mêmes travaux de dévouements, afin de mêler leurs sueurs à celles de leurs devancières employées dans ce vaste champ de la charité chrétienne.

L'impulsion qu'a su donner à cette Communauté durant plus d'un quart de siècle la Révérende Sœur Brayère, que la mort à ravi à la Communauté il y a quelques années, brille à tous les yeux. Ses soins affectueux, ses lumières, et les admirables exemples d'humilité et de sagesse administrative qu'elle a fait éclater partout, exaltent ces brillantes qualités, qui portaient dans les âmes virginales de ses auxiliatrices une douce et tendre sympathie de bonheur et de charité qui rayonne encore sous la direction actuelle, et qui pénètre jusqu'au cœur de celui qu'elles ont choisi pour leur seul et unique Epoux !

L'éducation est une œuvre à laquelle s'attache particulièrement la sollicitude des Religieuses, parce que c'est elle qui préside à toutes les actions utiles de la vie. Quand on étudie la marche de l'éducation et les moyens offerts par les institutions religieuses, on y découvre partout la même pensée de foi et d'amour qui régit l'action civilisatrice de ces dévouées institutrices, qui laissent partout la trace de leurs héroïques dévouements. Orner l'esprit et le cœur ; fortifier la piété, la foi, l'amour du prochain ; faire germer dans l'âme les plus généreux sentiments de charité chrétienne ; enfin inculquer chez tous le dévouement, l'abnégation et l'héroïsme, tels sont les illustres services que ces communautés enseignantes rendent à la religion et au pays.

III

La fondation d'un Hôpital est toujours une œuvre considérable. Que de sommes importantes qu'elle exige ! que d'obstacles à surmonter ! que de difficultés à vaincre ! La Providence qui les avait guidées n'abandonna pas ces Sœurs de la Charité. La ville, quoique peu riche et peu populeuse, leur fut éminemment généreuse ! Chacun s'empressa à fournir quelque chose. Peu à peu le modeste ameublement se completa ; la lingerie fut garnie pour pourvoir aux premiers besoins ; les aumônes permirent de remplir les engagements contractés, et bientôt les malades de la ville trouvèrent là un asile pour y recevoir les soins que réclamait leur état.

Aujourd'hui cet asile de la souffrance est une précieuse ressource pour notre état social. Plusieurs centaines de malades, hommes et femmes, y trouvent leur entrée, soignés par des médecins habiles, et sous les soins dévoués des bonnes Sœurs.

La visite des pauvres et des malades à domicile est une œuvre qui réclame beaucoup de temps. Environ 2,500 visites se font chaque année, et plusieurs cents pauvres trouvent des secours dans la Communauté, soit dans le dispensaire, soit dans les repas qu'ils y prennent ou dans les vêtements qui leur sont fournis, avec les quêtes que les Religieuses font à cet effet, assistées par des associations de dames qui travaillent à la confection de vêtements, chaque jeudi, dans la Communauté.

Entièrement dévouées au service des pauvres, ces bonnes Sœurs de la Charité sont donc constamment les témoins des misères et des souffrances qui atteignent tant de pauvres familles, lesquelles, sans détourner les yeux d'aucun malheureux, s'empressent de leur porter secours, en les consolant, les encourageant, et portant la paix dans leur âme.

Combien de fois leur cœur sensible et généreux n'est-il pas attristé à la vue de tant de misères ! Elles arrivent en face d'une chétive demeure, dont la porte ne ferme qu'à demie ; de tous côtés de larges fentes laissent passer la neige ou la pluie ; le poêle est froid ; il n'y a pas toujours du pain sur la table ; aucun adoucissement à la maladie ; les enfants souffrent ; et la mère concentre dans son cœur les douleurs de tous. Mettez, quelquefois, à la tête de cette famille un père débauché ou ivrogne, et vous aurez toutes les parties de la scène réelle ! Je n'exagère rien, et cela se voit aussi bien à Ottawa que partout ailleurs. Traversez l'Océan, et à Paris même, vous y lirez de semblables rapports.

Alors, ne nous étonnons pas quand les Sœurs, spectatrices de tant de douleurs qu'elles ne racontent pas, réclament de nous la charité pour aider à soulager ces infortunés ; ah ! c'est que la chose est pressante !

Que faisons-nous, quelquefois, lorsqu'on nous demande quelque chose pour apaiser ces souffrances ? Quelques-uns donnent ; d'autres murmurent ! Ah ! prenons garde que ces haillons du pauvre viennent un jour condamner nos beaux habits et les dépenses inutiles, et que leurs privations et leurs larmes amères n'accusent les folles-joies auxquelles nous nous livrons ! Il n'y aura pas d'*Errata*, alors, et il faudra, bon gré mal gré, supporter chacun sa part de responsabilité pour les œuvres méconnues ou négligées. On aura refusé, parfois, une obole pour le pauvre, mais on n'aura pas craint de contribuer à la recette des dix mille piastres que le dernier cirque a enlevé des citoyens de cette ville !

IV

L'orphélinat St. Joseph est une précieuse relique de la courageuse Sœur Thibodeau, dont le nom béni a fait la consolation de plusieurs milliers d'orphelins, depuis qu'elle a arboré l'étendard de la charité au milieu de la population de cette ville.

Cette Religieuse a traversé des épreuves bien difficiles, autrefois, pour maintenir son œuvre de prédilection ; mais aujourd'hui, grâce au zèle déployé par la Sœur Ste. Cécile et autres Religieuses, dignes auxiliaires de la Sœur Thibodeau, le dévouement public a grandi avec la fortune, et grâce à plusieurs autres circonstances heureuses, l'œuvre est assurée !

Les registres constatent l'entrée de 75 à 100 enfants chaque année, qui sont placés bientôt après dans des familles respectable qui les adoptent comme leurs enfants. En ce moment l'Asile renferme 71 orphelins : 29 garçons et 42 filles.

Témoins des courageux efforts des énergiques Religieuses de cet Orphélinat, plusieurs dames d'initiative et de courage, connues pour l'intérêt qu'elles portent aux fondations charitables, s'associèrent ensemble pour venir en aide à cet orphélinat, et à sa pieuse fondatrice et directrice, lesquelles apportent à l'institution un appui qui lui est très nécessaire.

Quelques années plus tard, celui qui écrit ces lignes eut le bonheur d'intéresser les citoyens en faveur de cet Orphélinat, et une semblable association de zélés se joignit à l'association des dames de la ville, et depuis ce temps les œuvres de charité de l'institution se poursuivent avec le concours des deux associations laïques, sous la direction des Religieuses préposées à cet effet.

Mgr. Duhamel, deuxième évêque d'Ottawa, que nous voyons à la tête de toutes les œuvres de son diocèse, et surtout celles de sa ville épiscopale, — et qui a l'éclatant mérite d'avoir donné à cette ville l'hospice de la Miséricorde, dont le but est d'assister généralement les jeunes personnes qui ont eu le malheur de tomber dans de déplorables éga-

rements, de même qu'un Asile pour y recevoir les enfants trouvés, — prend un soin touchant pour les œuvres de bienfaisance qu'accomplissent les Sœurs de la Charité, et suivant que lui inspire son bon cœur d'Évêque.

Un autre Asile d'orphelins est également ouvert pour la classe irlandaise de la ville, auquel on donne le nom d'Orphélinat Saint-Patrice. Le choix de ce nom, si illustre et si vénéré par nos confrères irlandais, témoigne leur foi vive pour l'Irlande et son Patron.

C'est la Sœur Fitzmaurice, de la Communauté des Sœurs Grises d'Ottawa, qui en a été la première directrice. Étant devenue malade, il y a environ un an, elle abandonna la direction de cet Orphélinat, et décéda à l'Hôpital Général le 9 août dernier.

C'est la Sœur Marthe qui dirige aujourd'hui l'Institution, laquelle est puissamment secondée par le Rév. Messire O'Connor, chapelain de l'Asile, et par un Comité laïque qui se dévoue généreusement au soutien de l'œuvre.

Les affaires financières de cette fondation sont dans un état prospère, et dénotent une surveillance active. La générosité proverbiale de la population irlandaise suffit pour nous convaincre sur l'étendue des développements que cet Asile est appelé à réaliser.

Cet orphélinat, d'abord ouvert dans la rue de l'Église, est aujourd'hui situé à la haute-ville, près l'Église St. Patrice, présentant un vaste édifice à quatre étages, en pierre de rang et taillée.

V

Communauté des Sœurs Grises s'occupe également de l'œuvre des vieillards et infirmes, qu'elle recueillent avec un dévouement, un zèle infatigable. Un Hospice est ouvert dans la rue Water, à quelques arpents de la Communauté, sous la direction de la Sœur Sauvé.

S'il est vrai de dire que le tableau des misères est profondément vaste et touchant, il faut reconnaître que la Sœur de Charité est là prête à faire face à tous les besoins, et qu'à toutes les grandes douleurs qui exigent une action prompte, elle s'y dévoue courageusement et avec toute l'ardeur que la charité lui inspire.

Il appert donc, par le bref tableau que nous venons de faire des œuvres dirigées et soutenues par les Sœurs Grises d'Ottawa, que la ville d'Ottawa possède les établissements nécessaires pour satisfaire aux besoins les plus pressants.

N'est-ce pas là un sublime spectacle, au sein de nos sociétés modernes, si affolées de grandeur, de toilettes et de plaisir, que de voir ces Vierges de nos Communautés fouler aux pieds l'âge, la beauté et les attraits que le monde chérit avec tant d'empressement, pour se vouer ainsi aux choses que personne n'ose faire pour le prochain !

Ah ! s'il se trouvent des personnes parmi

celles qui liront ces lignes rapides qui doutent de l'exactitude de ce rapport, ou qui méconnaîtraient le vrai mérite de la vie Religieuse, je leur dirais,—empruntant le langage du savant abbé de l'Hermitte:—"Allez étudier de près ce que vous ne comprenez pas et que vous calomniez avec dédain! Ecoutez les suaves harmonies de ces sanctuaires où s'abritent la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité*, vous finirez peut-être par soupçonner quelque chose des fruits de vertus et de sainteté que Dieu fait mûrir par delà ces chastes barrières, volontairement acceptées par l'amour!"

STANISLAS DRAPEAU.

REV. SŒUR THIBODEAU.

On a transmis à la presse quelques notes brièves, mais fort intéressantes, sur cette vénérable Religieuse, dont on vient de célébrer les Noces d'Or.

"Sœur Thibodeau est née à la Pointe-Claire, le 16 novembre 1812. Entrée chez les révérendes Sœurs-Grises de l'Hôpital-Général de Montréal, à l'âge de seize ans, elle fit profession le 29 juillet 1830, et demeura dans cette Communauté jusqu'à son départ pour la maison de Bytown, 18 février 1845.

Sœur Thibodeau occupa dans la Communauté de Montréal l'office de pharmacienne; elle a été une des premières Sœurs-Grises qui aient commencé, dans la ville de Montréal, la visite des pauvres et des malades, au commencement de l'année 1844.

A la fondation de la Communauté de Bytown, elle fut nommée assistante de la très-révérende et regrettée Mère Bruyère, fondatrice, position qu'elle occupa jusqu'en l'année 1856.

Sœur Thibodeau eut le bonheur de connaître quelques anciennes Sœurs qui avaient puisé, elles-mêmes, auprès des premières fondatrices de l'Institut fondé par Mme d'Youville, le véritable esprit de la communauté; esprit de charité, d'humilité, de simplicité et de dévouement à toutes les œuvres de miséricorde, spirituelles et corporelles.

En 1865, la sœur Thibodeau a voulu exorcer son zèle et sa charité d'une autre manière. Elle a fondé l'Orphélinat Saint-Joseph, pour y recevoir les orphelins et les enfants abandonnés de leurs parents. Cette institution fait aujourd'hui un bien immense.

Il y a eu, depuis la fondation de l'Orphélinat Saint-Joseph, 1,185 enfants d'admis; on en compte actuellement 71 qui reçoivent les soins assidus de la bonne sœur Thibodeau.

La sœur Thibodeau est aujourd'hui la seule qui a survécu aux quatre sœurs fondatrices de la maison d'Ottawa; elle eut la consolation, avec la regrettée Mère Bruyère, de voir grandir les nombreuses œuvres de cette communauté."

1845.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES FONDATIONS FAITES PAR LA COMMUNAUTÉ DES SŒURS GRISES D'OTTAWA.

(Hôpital-Général.)

Années.

- 1845—Couvent et Noviciat d'Ottawa. (1)
 1849—Pensionnat des Elèves.
 1857—Maison des SS. Anges—Buffalo (Etats-Unis.)
 1860—Maison d'Youville—Plattsburg (Etats-Unis.)
 1863—Maison de N.-D. des Victoires—Ogdensburg (Etats-Unis.)
 1865—Orphélinat Saint-Joseph—Ottawa.
 1865—Académie Sto Marie—Ottawa.
 1865—Orphélinat St. Patrice—Ottawa.
 1866—Mission de Témiscamingue (P. Q.)
 1867—Couvent Notre-Dame—Aylmer (P. Q.)
 1867—N.-D. de Bonsecours—Montebello, (P. Q.)
 1868—Couvent de Pembroke (Ont.)
 1869— " de Buckingham (P. Q.)
 1869—Pensionnat de N.-D. du Sacré-Cœur, Ottawa.
 1869—Couvent de Hull (P. Q.)
 1870—N.-D. du Désert (Mission.)
 1871—Hospice St. Charles—Ottawa.
 1872—Maison de la Gatineau (P. Q.)
 1872—Mission de Medina (Etats-Unis.)
 1872—Maison de Rochesterville—Ottawa.
 1873—Mission de la Ste. Famille—Chaudières (Ottawa.)
 1873—Mission d'Egansville (Ont.)
 1875—Maison de St. François du Lac (P. Q.)
 1878—Maison de Mattawan (P. Q.)
 1878—Maison de la Pointe du Lac (P. Q.)

L'Enfant.

On peut quelquefois par de faibles détails deviner l'homme dans l'enfant.

Observez cet enfant à table; on vient de lui servir des petits gâteaux bien appétissants, bien séduisants.

S'il range soigneusement les meilleurs sur son assiette et les garde pour la fin, il sera économe.

S'il les met dans sa poche, il sera avare; s'il les engloutit du premier coup, il sera prodigue.

(1) La Communauté des Sœurs Grises de Montréal, fondée en 1747, par Madame d'YOUVILLE, religieuse canadienne née à Varennes, a été le berceau des trois autres Maisons-Mères des Sœurs Grises du Canada, ces Filles, savoir: L'Hotel-Dieu de Saint-Hyacinthe, l'Hôpital-Général d'Ottawa et l'Hospice de Charité de Québec.

Bibliographie.

UN COMPLIMENT AU CANADA.



UNE séance du congrès bibliographique international tenue à Paris, du 1er au 4 juillet 1878, sous les auspices de la société bibliographique, on lit dans le compte-rendu des travaux, à l'article : *Les Progrès de la Statistique*, les lignes suivantes :

“ En Amérique nous devons signaler comme des œuvres très remarquables le Censur du Dominion du Canada de 1871, dû à la direction de M. Taché, qui est bien supérieur comme procédés et méthodes à la plupart des recensements européens, ainsi que les statistiques spéciales sur faits relatifs au régime du travail, que publie depuis 1869, dans des rapports annuels, M. Carroll Wright, chef du Bureau of Statistics of Labor du Massachusetts.”

Le Livre des Mères.—Instructions pratiques sur les principes fondamentaux de la propagation de la race humaine, par le Dr. Elzéar Paquin, de Montréal.

M. le Docteur Elzéar Paquin vient de publier un livre qui doit avoir sa place dans toutes les familles, mais plus particulièrement dans les jeunes ménages. Cet ouvrage abonde en connaissances utiles et ne peut manquer d'être d'un grand secours aux jeunes mères de familles, pour lesquelles il a été spécialement écrit. On peut se procurer cet ouvrage chez tous les libraires.

Petit Vocabulaire à l'usage des Canadiens-Français, par l'abbé N. Caron, du Séminaire des Trois-Rivières.

M. l'abbé Caron vient de publier une intéressante brochure. Ne l'ayant point encore reçue, nous ne pouvons en parler que par ce qu'en disent les journaux, qui font un bon accueil à cette publication. Ce petit opuscule contient une grande quantité de mots qui devraient être connus et employés quotidiennement dans la conversation, mais qui sont d'ordinaire remplacés par des barbarismes ou des expressions anglaises.

Ceux qui tiennent à parler correctement leur langue devront donc se procurer ce petit manuel et l'étudier, et ils en retireront un grand profit.

Le Drame de la Passion, actuellement joué en Allemagne, à Ober Ammergan.

Les journaux d'Europe nous apportaient, ces jours-ci, le compte-rendu d'une première représentation théâtrale d'un nouveau genre : le *Drame de la Passion*, joué sur un théâtre d'Allemagne.

Toute l'Europe a les yeux sur ce drame qui sort des règles ordinaires du théâtre. Il est intitulé les MYSTÈRES :

Il renferme dix-sept tableaux, savoir :

I.—L'entrée de Jésus à Jérusalem ! Jésus chasse les vendeurs du temple.

II.—Le Grand Conseil des grands-prêtres et des Pharisiens sous la présidence d'Annas et de Kaïphas.

III.—Jésus prend congé à Béthanie de la Vierge Marie et retourne à Jérusalem.

IV.—Jésus avec ses disciples retourne à Jérusalem. Judas reste en arrière, les vendeurs et les Pharisiens le rejoignent pour fixer avec Judas le prix de la trahison.

V.—Le retour à Jérusalem. Le Christ fête avec ses disciples le repas juif du Passah ! Discussion entre les disciples sur le rang qu'ils doivent occuper à table. L'humiliation de Jésus, devant les pieds de Judas, qui, acheté par les vendeurs et les Pharisiens, médite sa trahison.

VI.—Le Conseil est réuni. Il doit ratifier les conventions conclues entre les vendeurs et Judas. On lui compte son salaire ; il promet de livrer Jésus le jour même. Seuls Joseph d'Arimathia et Nicodème protestent et quittent le conseil. Tous les autres crient : “ A mort ! à mort ! ”

VII.—Jésus au Mont Olivier. Les mercenaires, conduits par Judas, s'emparent de sa personne.

VIII.—Jésus est conduit devant Annas et interrogé par le grand-prêtre : un garde, indigné des réponses de Jésus, le frappe au visage.

IX.—Jésus devant Kaïphas. Le procès se déroule en toute forme ; on entend des témoins pour et contre. Condamnation à mort.

X.—Le remords de Judas. Suicide du traître.

XI.—Jésus devant Pilate, qui, convaincu de la fausseté des crimes imputés au Christ, voudrait le sauver. Mais la foule demande sa mort ; Pilate, ne voulant pas condamner Jésus et ne pouvant l'absoudre, le renvoie à Hérode, le prince légitime du pays de Galilée dont Jésus est le sujet.

XII.—Le Christ devant Hérode. Jésus travesti en roi par une fantaisie du satrape qui le renvoie à Pilate ; la foule accompagne le martyr en criant : A mort !

XIII.—La flagellation du Christ. Pilate, pour donner une satisfaction à la foule, fait

flageller Jésus par ses valots ; il pense ainsi le préserver de la peine capitale. On enfonce sur la tête de Jésus une couronne d'épines ; son sang coule.

XIV.—Jésus est condamné à être crucifié. Pilate se lave les mains de ce crime que lui impose la raison d'Etat contrairement à ses convictions.

XV.—Le Calvaire. Jésus succombe sous le poids de la croix ; les deux larrons portant également leurs croix figurent dans le nombreux cortège, escortés par des cavaliers.

XVI.—Le Christ en croix. Le crucifiement de Jésus mis en scène dans tous ses détails, suivi de la descente de croix.

XVII.—La résurrection du Christ.

XVIII.—Apothéose.

Chaque tableau du drame est précédé par un tableau vivant, reproduisant une scène de l'Ancien Testament qui corrobore la vie de Jésus. Pour ne citer qu'un exemple, nous dirons que le Calvaire a pour prologue un tableau vivant représentant Isaac, portant le bois du bucher sur le mont Maria.

La première représentation a été donnée le 7 mai. On continuera ces représentations tous les dimanches jusqu'au 26 septembre courant. La séance commence chaque fois à 8 heures du matin et finit à 5 heures du soir. Il y a une interruption d'une heure, vers midi, pour le dîner.

Le village d'Ober Ammergan est au fond d'une vallée solitaire de la Bavière, à six ou sept heures de Munich.

Cette représentation est le dernier vestige qui nous reste des fameux mystères qui intéressaient tant les peuples du moyen-âge.

Il n'est pas sans intérêt de connaître les circonstances qui ont donné lieu à la représentation de ce drame extraordinaire dans la petite ville bavaroise. En 1633, la peste enlevait un quart de la population. Effrayés par la terrible calamité, ceux qui lui survécurent s'engagèrent par vœu à donner la représentation de la Passion de Notre-Seigneur, tous les ans, et à perpétuité, si Dieu, dans sa miséricorde, mettait fin au fléau.

La tradition qui nous rapporte ainsi l'origine de cette institution ajoute que le fléau cessa après le vœu des habitants.

Tous les dix ans donc les habitants d'Ober-Ammergan, représentent le drame de la Passion. Il fut condamné deux fois à l'extinction : la première, en 1772, lorsque l'évêque de Salzbourg publia un manifeste pour supprimer les représentations religieuses ; la seconde fois, en 1810, lors des guerres de Napoléon Ier. A travers toutes ces vicissitudes, le vœu des habitants d'Ober-Ammergan a fini par être toujours respecté.

On commença à donner le drame de la Passion en 1870, mais la guerre franco-prussienne vint mettre fin à la solennité après cinq représentations.

C'est une véritable solennité, on effet, que cette représentation unique et les mille habitants du village ont à donner l'hospitalité à 5,000 pèlerins, de toutes nations et de toutes croyances.

Le théâtre est construit en plein air dans une vaste prairie sur les confins du village. Les habitants du village, ouvriers et artisans, remplissent les rôles et produisent sur les spectateurs une impression profonde et édifiante.

Le correspondant du *Times* dit : " Je n'ai jamais vu un spectacle aussi impressionnant."

Le *Graphic* assure que " l'effet produit était solennel et extraordinaire."

On attribue à saint Grégoire de Nazianze (364) la composition d'un drame sur la Passion de Jésus-Christ, et qui était représenté pour contrebalancer les mauvais effets du théâtre payen. Le drame d'Ober-Ammergan est du même genre.

CARA LIMPIA.

Etymologies de quelques noms Canadiens, par le Rev. P. Charles Arnaud, O.M.I.



Jusqu'à présent il y a eu assez de controverses sur l'origine de certains noms de lieux et villes du pays ; mais que vont dire les savants à la lecture du travail du Père Arnaud, que nous publions ci-dessous. Qu'on en dise ce qu'on voudra, pour nous, nous nous inclinons devant la compétence du Père Arnaud et nous le remercions de ses informations bien intéressantes.

Écoutez les explications du Père Arnaud publiées en P. S. au bas d'une lettre que nous trouvons dans nos *Annales de la Propagation de la Foi* :

" **Tadoussac-Tatoushak-Tatoussak**, — à l'endroit où la glace est brisée. A cet endroit on ne voit jamais de glace stable. Voilà le port d'hiver de la province désigné par les Sauvages. Il est bon de vous faire remarquer que les Sauvages donnent toujours un nom qui marque la qualité de l'objet ou qui dépeint les lieux, ou ce qui attire le plus leur attention.

Saguenay, francisé de *Shagaknen-hi*, — la glace est percée, trouée. Les eaux du Saguenay étaient autrefois peuplées de loup-marins ; dans le courant de l'hiver ces animaux y entretenaient des ouvertures pour y respirer. Après avoir pris leurs ébats dans l'eau, ils en sortaient pour se réchauffer au soleil. C'est sur la glace qu'ils déposaient

leurs petits, dans les mois de mars et d'avril. Ces soupiraux cachés étaient toujours dangereux aux voyageurs qui s'aventuraient sur la glace, en remontant ou en descendant le fleuve. Les premières années que j'exerçais le saint ministère, nous faillîmes, mes compagnons et moi, tomber dans ces pièges d'un nouveau genre. Un de mes compagnons, moins heureux que les autres, fut bien près d'y rester, nous ne pûmes l'en retirer qu'avec peine.

Escoumains-Escoumin-Eskomin—il y a encore des graines. Les environs des Escoumains ont toujours été renommés pour la grande quantité de graines sauvages, surtout les bleuets et graines rouges appelées par les montagnais *uishatshimin*, graines sûres, qui passent l'hiver sous la neige et se conservent vermeilles jusqu'au printemps. C'est sans doute cette circonstance qui a fait donner le nom à la place et que les Canadiens auront francisé, en écrivant : Escoumains, comme ils ont francisé Tadoussac, Saguenay, etc., etc.

Stadacona, statakostnen, tatagushtnen, Statakona—endroit où l'on passe sur des morceaux de bois comme sur un pont.

Probablement avant l'arrivée des français, les Sauvages qui faisaient le trajet de Sillery à l'embouchure de la rivière St. Charles, soit pour la chasse soit pour la pêche, pour passer le cap blanc au pied duquel les eaux du fleuve venaient battre, étaient obligés de le passer sur un ramassis de bois de marée que les courants tenaient collés contre le cap ; de là, Stadacona.

Hoachelaga, oshelaka, oshinaka, oshinakan—l'endroit où l'on surprend quelqu'un dans une embuscade, et où l'on s'en moque ; il est tourné en dérision. Ceux qui sont familiers avec l'histoire des Sauvages peuvent nous dire si le lieu qu'ils appellent Hoachelaga a été le théâtre de quelque cruauté ou ambûche de la part des Sauvages.

Ottawa, ottaouai, ottaouets—selon l'ancien montagnais que parlent encore certains de nos naskapis et dont la prononciation est presque celle d'ottaouais, veut dire : (au locatif), l'endroit où l'eau est en ébullition comme dans une chaudière et s'élève en gonflant.

Les sauvages qui remontaient ou descendaient le fleuve, disaient : Je l'ai vu..., j'ai campé..., nous nous sommes rencontrés à Ottaouets (au locatif), que les voyageurs plus tard ont francisé en disant : Ottaouais par corruption. Ottawa, ottaoua—jettes-le dans l'eau chaude, fais-le bouillir ; ce nom ne semble guère propre à désigner la capitale du Dominion.

Le mot assik ou assuk, chaudière, chaudron, etc., n'a été ajouté, je pense, que pour faire comprendre que c'est à cet endroit seul que l'eau est ainsi en ébullition comme dans une marmite, et non en flots comme dans les rapides et cascades.

D'ailleurs les personnes qui sont sur les

lieux peuvent aisément vérifier la chose si cela leur plaît ; par la suite on a appelé Ottaouais les sauvages des environs ou ceux qui en sont partis pour aller s'établir ailleurs, par rapport aux autres nations c'étaient des ottaouais, ottaouets.

Canada, Kanata, Kanatak, Kanatats—(la lettre D manque en sauvage, elle est remplacée par t, tantôt doux ou fort). Ce mot veut dire celui qui va voir, visite, explore ; on se sert encore de cette expression pour désigner un parti qui va à la chasse, celui qui doit approcher le premier l'ours, le caribou, etc. Kanatak. Pour les sauvages Cartier et Champlain étaient des *Kanatats*.

Les Sauvages, autrefois, toujours en guerre et toujours sur le qui-vive, poussaient le cri d'alarme en apercevant l'ennemi : *Kanatats*, les voilà qui s'approchent. Ce mot devenait pour eux un cri de joie et de bonheur lorsqu'ils reconnaissaient des amis. Ainsi, supposez qu'ils assistent à la réunion qui a eu lieu le 24 juin, ils diraient pour désigner tous ceux qui s'y rendent : *Kanatats*. C'est ainsi que Jacques-Cartier a pu être salué du nom de Kanata ; comme aussi en demandant par interprètes ou signes : qui sont tous ceux-là ; on lui répond : *Kanatats*.

De là le nom de Canada donné à Québec.

Uapistikaian—*uapistikoiats* (au locatif), à Québec, traduit littéralement, signifie cap blanc, promontoire blanc, mont blanc.

La montagne sur laquelle est bâtie Québec c'est Uapistikoiats. Statakona serait le lieu où ils passaient l'eau sur des troncs d'arbres, probablement, le cul-de-sac, où se trouve présentement le marché Champlain.

De là Kanata, Statakona, noms donnés par Jacques-Cartier pour désigner Québec.

Manikugan—lieu où les Sauvages enlèvent l'écorce pour les canots ; il est à remarquer que cette écorce ne se trouve qu'en certains endroits.

Mataouan, Matawan—endroit où deux rivières se réunissent pour n'en former plus qu'une.

Metapetshuoan (au lac St. Jean)—où le courant de la rivière rencontre les eaux du Lac.

Betshuoan (près Mingan) *Petshuoan*—endroit où le courant de la mer rencontre celui de la rivière.

Mingan, Minkan, Maikin—où il y a des lours.

Uiatshuoan, Uiatshuoanish, francisé en Ouitshoian-nis—(ces deux rivières sont au Lac St. Jean), flots, cascades, rapides à bouillottes blanches.

Betshiamu (au locatif), *Betshiamits*—l'endroit où il y a des lamproies ; c'est une sorte d'anguille de mer qui remonte la rivière.

Papinachoix, Papinashuts—les sauvages rieurs.

Cacauna, Kakona—où il y a des porcs-épics.

Chicago, Shikako—où il y a des bêtes puantes.

Il faut remarquer que bien des places ont pu être transformées, ce qui les rend à présent méconnaissables, quoique les noms soient toujours les mêmes.

Paikuagamiu (Lac St. Jean)—les abords en sont plats.

Shekotimiu, Chicoutimi—les eaux sont profondes, comparées aux autres rivières.

Kinokomiu, Konokomi—lac long, et les eaux profondes.

Quelques personnes font dériver le nom de Québec d'un verbe mic-mac, qui signifie *bouché, fermé, rétréci*. Je pense que c'est à tort. Il est à remarquer que lorsque les français arrivèrent dans le pays, ils ne trouvèrent pas la nation des mic-macs établie à Québec, mais celle des montagnais qui occupaient tout le parcours de côte depuis Betsabits et jusqu'au-delà des Trois-Rivières. Les mic-macs n'avaient peut-être jamais été à Québec, et d'ailleurs, l'eussent-ils vu, qu'il ne leur serait jamais venu à la pensée d'appeler : *bouché, rétréci*, un fleuve d'un mille et demi de large.

Jacques-Cartier avait appelé Stadacona, Canada, le lieu où il mit pied à terre ; deux mots qu'il a dû entendre répéter souvent sans les comprendre. Je les ai déjà expliqués.

Après de longues années, il me semble voir Champlain arrivant en face du Cap, au pied duquel se trouve Stadacona, Statakotna. Tous les sauvages, à la vue de la petite flotille, avaient poussé le cri de Kanata, Kanata, les voici ! ils arrivent ! pour eux ce sont des amis. Ils sont réunis sur le bord de l'eau dans la surprise et l'admiration de voir venir ceux dont ils avaient entendu parler...

Champlain, peut-être hésitant à la vue de cette foule, ne débarquait pas assez vite au gré de leurs désirs, c'est alors qu'ils crient : *Kæpek ! Kœpek ! Kanatats, Kanatats* (au pluriel). Débarquez, débarquez ! amis ! amis !

Rien de surprenant que quelques sauvages eussent été à bord du bâtiment de Champlain et qu'en désignant Statakotna comme l'endroit propice au débarquement, ils eussent répété : *Kæpek* ou *Kepek*.

Le verbe montagnais *Kapan* ou *Kopan*, veut dire : débarquer, aller à terre, etc. 2 pers. impératif *Kæpek* ou *Kepek*.

Kæpek ou *Kepek* montagnais, comme Québec français, n'est point bouché, ni fermé, ni rétréci ; mais il est ouvert et tend les bras à tous ses amis et aux voyageurs étrangers qui le visitent.

Le 24 juin 1880, c'est-à-dire 272 ans après sa fondation, la bonne cité de Champlain pourra redire avec un noble orgueil : *Canadiens ! Canadiens ! soyez les bienvenus !* Je suis encore Stadacona l'hospitalière... Je vous reçois encore sur mes ponts flottants comme je reçus vos pères en 1608 au cri de : *Kanata ! Kanata ! Kœpek ! Kœpek !*

Canada ! Canada ! Québec ! Québec !
Étrangers ! visiteurs ! amis ! amis !
Débarquez, débarquez, venez à terre.

Voici encore deux noms d'origine montagnaise.

Batiscan, pathiskan ou *patiscan, patshikan*—vapeur, uée légère. C'est aux gens de la place à savoir si aux environs il s'élèverait quelque vapeur ou brume, plus fréquente qu'en d'autres lieux. Comme je ne connais pas la place, je ne sais si la vapeur ou brume se trouve sur l'eau ou à terre forme.

2e explication.—Le même mot signifie aussi *vivande sèche, pulvérisée, os broyés*, qu'on fait bouillir ensuite pour en retirer la graisse dont on compose le pemikan montagnais. Dans ce cas ce serait en cet endroit que les sauvages se réunissaient à leur retour de la chasse pour faire leur festin avant de se séparer.

Oataraqui, Katarakue. (Imp. dubitatif)—ils y sont probablement cachés, en parlant d'un parti ennemi.

L'endroit où l'on se cache—dans ces lieux on doit trouver quelques retranchements ou redoutes, soient naturels ou faits de mains d'hommes.

Il est bon de remarquer que dans la langue montagnaise, *a. e.* se prennent souvent l'un pour l'autre ainsi que *o. u.*

B. P. ont la même prononciation, ainsi que *D. T.*

c. g. k. q. ont la même consonnance, il n'y a à proprement parler que *k.* Les lettres *c. g. q.* ont été employées pour adoucir la prononciation dans certains mots.

s. j. se confondent, il en est de même des lettres *l. r. n.* qu'on emploie indistinctement les unes pour les autres, ainsi on peut très bien dire :

Maskualo } pour désigner le même mot—
Maskuaro } la queue de l'ours.
Maskuanó }

Kanata, Canada.

Kæpek, Kœpek, kœbec.

Iroquois, Hurons, Algonquins—Champlain qui a entendu ces noms pour la première fois de la bouche des montagnais, ses alliés, comme il les appela, et avec lesquels il voyageait dans ses découvertes, les a appliqués aux nations dont on lui parlait et a françaisé ces noms :

Iroquois, *irnokué* en montagnais, homme redoutable, homme à craindre. Je vous ai déjà fait observer que les lettres *l r n* se confondent et qu'on peut très bien dire *irokue* : pour homme terrible, redoutable. Cette nation était redoutable en effet à toutes les autres.

Algonquins ou *Algoumekuins* comme les appelle Champlain dans son premier voyage.

Algoumekuins—les montagnais disent : *Alkoumekuots*, ceux qui se vermillonnent, se peignent en rouge.

Hurons, urons—du verbe *uroin* ou *uruin*,

qui signifie mugir, crier, vociférer, etc.

Niagara, niaka, nekara, nekala. On se sert de ce mot pour marquer une habitude, une continuation ; ainsi Niagara, urons, là où le mugissement est continu ; nom donné sans doute par opposition aux autres chûtes qui ne se font pas toujours entendre, et par extension le nom de Urons ou Hurons donné aux Sauvages qui habitaient les lieux voisins de Niagara, urons, là où l'on entendait un bruit, un mugissement continu.

On pourrait m'objecter que ces endroits ne sont pas dans le pays qu'habitaient les montagnais. Mais je réponds que Champlain et les Pères Jésuites voyagèrent d'abord dans tous ces lieux avec des Sauvages ou guides pris soit à Québec, soit à Trois-Rivières, et que ces Sauvages parlaient la langue montagnaise. Rien de surprenant si Champlain ou les voyageurs entendant nommer ces places ou les peuplades par les montagnais, leur aient donné les noms par lesquels ces Sauvages les désignaient.

CH. ARNAUD, O. M. I.

PREVOYANCE.

Une légende italienne raconte qu'un saint qui avait le don des miracles, emmenant ses compagnons dans une contrée déserte, recommanda à chacun d'eux de prendre sous son bras une grosse pierre pour avoir, au besoin, de quoi reposer sa tête. Tous obéirent ; mais l'un d'eux, trouvant la charge trop lourde, ne se munit que d'un petit caillou. Il cheminait allègrement tandis que les autres pliaient sous le faix. L'heure du repas venue, le saint les fit asseoir et changea soudainement toutes les pierres en pain. Ceux qui avaient accepté la fatigue se trouvèrent amplement nourris ; celui qui avait épargné sa peine, n'eut pour sa part qu'une bouchée de pain. " Mon frère, dit-il, comment donc mangerai-je ? — Eh ! mon frère, lui fut-il répondu, pourquoi n'avez-vous pris qu'un petit caillou ? Les autres ont eu beaucoup de pain parce qu'ils avaient porté beaucoup de pierres."

Ce prodige est beaucoup plus qu'une légende : c'est une leçon et un symbole de l'ordre le plus élevé ; il se renouvelle d'âge en âge, et pour ainsi dire de jour en jour. Le labeur et le sacrifice sont les précurseurs indispensables, les conditions rigoureuses de la récompense. A quelque état que nous appartenions, nous avons tous notre fardeau à porter, nous avons tous à soulever notre quartier de rocher qui attend l'heure et la bénédiction de la Providence pour se transformer en moisson, en bonheur et en repos justement acquis.

Archeologie.

TRIBUT DE RECONNAISSANCE

A LA MÉMOIRE DE

L'Hon. A. N. Morin.

La paroisse de Ste Adèle, dans le comté de Montcalm, a voulu payer un juste tribut d'éloges à cet homme de bien, en élevant dans l'église de cette paroisse, le 17 juin 1868, un marbre qui porte l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE

DE

L'HON. AUG. NORB. MORIN,
NÉ LE 12 OCTOBRE 1803, ET DÉCÉDÉ LE
21 JUILLET 1865.

PAR SES TALENTS ET SON ÉRUDITION,
SON PATRIOTISME DÉSINTÉRESSÉ,
LES NOBLES QUALITÉS DE SON CŒUR,
SES ÉMINENTS SERVICES,
COMME HOMME D'ÉTAT ET CODIFICATEUR DES
LOIS,

IL FUT GRAND CITOYEN.
L'HONNEUR DE SON PAYS,
PAR SA FOI ET SA PIÉTÉ,
UN CHRÉTIEN ÉDIFIANT,
LE MODÈLE DE LA SOCIÉTÉ.

Passants ! ne manquez pas d'aller vous agenouiller devant ce marbre tumulaire. En lisant cette inscription, vous trouverez de hautes leçons de désintéressement et de patriotisme, et il vous semblera respirer un suave parfum de vertus, s'émanant d'un cœur enflammé d'amour pour sa religion et sa patrie.

J. ALPH. NANTEL.

MONUMENT

DU

R. P. MASSE, Jésuite

La population de St. Colomb de Sillery a voulu rendre hommage à la mémoire du Père Masse, en élevant un Monument sur l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Michel, à l'endroit même où ont été trouvés les restes de cet héroïque missionnaire.

Ce Monument, qui occupe un site élevé, est construit en pierre de taille, haut de vingt pieds, et il est surmonté d'une croix en marbre blanc.

Cette colonne repose sur une voûte en brique blanche, renfermant les ossements du Père Massé.

Elle est entourée d'une palissade dans laquelle on a accès par une élégante barrière en noyer tendre. À l'intérieur de la palissade, des poteaux en pierre, reliés entre eux par une double chaîne, désignent précisément les contours de la grande nef et du chœur de l'ancienne église de St. Michel, aujourd'hui disparue.

La colonne porte sur deux de ses faces deux inscriptions françaises dont on lit la traduction en anglais sur les deux autres faces.

Voici les deux inscriptions françaises :

LES HABITANTS DE SILLERY
ONT ÉRIGÉ CE MONUMENT
A LA MÉMOIRE
DU PÈRE ENNEMOND MASSÉ, S. J.
PREMIER MISSIONNAIRE EN CANADA,
INHUMÉ EN 1646
DANS L'ÉGLISE DE SAINT-MICHEL,
EN LA RÉSIDENCE
DE SAINT-JOSEPH DE SILLERY.

L'ÉGLISE DE SAINT-MICHEL
QUI S'ÉLEVAIT EN CET ENDRUIT
FUT BATIE PAR
LE COMMANDEUR DE SILLERY,
FONDATEUR (EN 1637)
DE LA RÉSIDENCE DE SAINT-JOSEPH.

HOMMAGE

A LA MÉMOIRE DU

HEROS DE CHATEAUGUAY

La paroisse de Beauport, près de Québec, a été témoin d'une splendide fête : la pose du marbre commémoratif de la naissance du Lieut-Colonel de Salaberry, laquelle a eu lieu le Dimanche, 27 juin dernier. Cette fête avait été organisée par l'infatigable Secrétaire du Comité de Chambly, M. J. O. Dion, lequel Comité s'occupe également d'élever par souscription publique un splendide Monument à cet intrépide guerrier canadien.

Le marbre porte l'inscription suivante :

Force à superbe,—Mercy à faible.

ICI NAQUIT
LE COLONEL CHARLES M. DE SALABERRY,
Héros de Chateauguay.

—
24 juin 1880.

MONUMENT

DE

JACQUES CARTIER

Le Conseil de ville de Montréal doit bientôt élever un Monument splendide à l'illustre navigateur malouin, JACQUES CARTIER. La base du monument consistera en un bloc carré, dont les quatre coins personnifieront l'agriculture, la science, la navigation et les pêcheries. Les façades porteront de magnifiques gravures représentant :

- 1o Les Sauvages voyant avec surprise l'approche de la *Grande Hermine* ;
- 2o Les Sauvages conduisant Jacques Cartier à terre en canot ;
- 3o Jacques Cartier avec la Croix ;
- 4o Une procession, avec Jacques Cartier en tête, et dans laquelle figurent les Sauvages.

Au-dessus du bloc s'élève une colonne entourée de feuilles de laurier et surmontée d'une statue représentant le grand navigateur. Deux autres statues, représentant un guerrier sauvage et une vierge, soutiennent la statue de Cartier, le guerrier tenant la main du célèbre marin.

MONUMENT

A

JEANNE D'ARC

Un comité de dames, en France, présidé par Mme la duchesse de Chevreuse, vient de décider la mise au concours du Monument relatif à Jeanne d'Arc.

On croit que ce monument représentera l'apparition de St. Michel à Jeanne d'Arc ; il sera en marbre blanc et destiné à être placé à Domrémy. Une somme de soixante mille francs lui sera consacré.

Mgr de Saint-Dié a fait acheter à Domrémy les terrains avoisinant la fontaine de l'apparition. Cette dernière fontaine a déjà subi d'importants travaux de restauration.

L'emplacement de l'ancienne chapelle de Notre-Dame de la Pucelle est également acheté. La souscription va continuer, afin de mener à bonne fin cette œuvre de réparation.

SIMPLE QUESTION

A PROPOS DU

MONUMENT DE CHAMPLAIN !

La ville de Québec doit-elle un jour payer une dette de reconnaissance, et perpétuer, par un Monument, le souvenir des services rendus par l'illustre Samuel de Champlain, premier gouverneur et fondateur de Québec ?

Il faut avouer, avec honte, que l'apathie domine dans les cercles dirigeants ; mais il faudra bien, bon gré, mal gré, que bientôt cette pensée d'amour triomphe, et qu'un éternel hommage soit rendu à la mémoire de celui qui a été le fondateur du pays.

Nous reviendrons sur cette patriotique proposition.

Une réponse vraiment française.

Il y a quelques années, M. Elie de Beaumont, le célèbre géologue, faisait les honneurs au shah de Perse, alors à Paris, de la riche collection de l'école des mines.

Le shah avait été frappé de certains échantillons d'or et de minéral d'or qu'il avait remarqués dans la collection, et il demanda si la France produisait beaucoup de ce métal si cher aux Orientaux.

« Sire, nous ne produisons pas d'or, répondit M. Elie de Beaumont, mais nous faisons mieux : nous travaillons et nous en gagnons. »

Dans cette courte et fine réponse, n'y a-t-il pas toute la différence qui sépare la civilisation chrétienne de la barbarie musulmane ? Le travail est l'honneur de nos sociétés, et, par une loi admirable de la Providence, il rapporte plus que la force.

A méditer.

Quel malheur pour une nation quand l'esprit de scepticisme s'élève dans son sein : les caractères s'affaiblissent, les mœurs se corrompent, la sensibilité s'éteint : l'égoïsme seul demeure.

Chronique.

[Pour l'Album des Familles.]

REVUE

DES INTERETS CATHOLIQUES

Persecutions contre l'Eglise catholique.



N jeune protestant, élevé dans un collège catholique, me demandait un jour : « Pourquoi les prêtres catholiques sont-ils toujours persécutés dans les moments de révolution ? »

Il aurait pu également demander : pourquoi Dieu permet-il que le mal existe dans le monde ? qu'il ait ses apôtres, ses chaires de pestilence et qu'il semble même prévaloir contre le bien, à certains jours ?

Oui, l'Eglise catholique a toujours été persécutée, et elle le sera jusqu'à la fin des temps, parce qu'elle est l'Eglise de Dieu, parce qu'elle travaille à établir le règne de la vertu et fait la guerre aux vices.

Notre-Seigneur a bien voulu l'annoncer à ses disciples. Le monde vous haïra, leur a-t-il dit, parce que vous m'appartenez. Il vous persécutera, comme il m'a persécuté. Le disciple n'est pas plus que le maître ; mais ne craignez pas la rage de la persécution, j'ai vaincu le monde et ma victoire est le gage de la vôtre.

Nous sommes fiers de voir l'Eglise de nos jours toujours digne de cette persécution, parce qu'elle n'a pas cessé d'être l'Eglise bien-aimée du Christ. Et nous ne sommes pas surpris de voir la rage des ennemis de Dieu s'attaquer tout d'abord aux Ordres religieux qui, par leur science et leurs vertus, sont les forteresses de l'Eglise, les plus redoutables à ses ennemis. Ils sont comme la Tour de David, d'où pendaient mille boucliers pour la défense d'Israël.

* * *

La fête de Saint Pierre et de Saint Paul, cette année, a été attristée par de nouveaux actes de persécution dirigés contre l'Eglise, dans deux pays catholiques, livrés par leurs gouvernants à la merci des francs-maçons, la Belgique et la France.

La veille de la Saint Pierre, le gouverne-

ment de Belgique a signifié au Nonce que les rapports diplomatiques avec le Vatican étaient suspendus, et que la légation belge à Rome était supprimée. Le prétexte de cette rupture c'est que le Saint-Père n'a pas obligé les catholiques belges à cesser leur opposition au système d'écoles athées inauguré par l'Etat. Remarquons en passant que cette opposition se borne pour le moment à la fondation d'écoles catholiques indépendantes. Parce que le pape ne défend pas aux catholiques belges de fonder des écoles catholiques, le cabinet belge ne veut plus avoir de rapports avec le Saint-Siège.

* *

Mais c'est vers la France que nos regards se portent, en ces jours de deuil, avec un plus douloureux intérêt ; vers la France catholique qui a le malheur d'être gouvernée par les hommes les plus pervers qui déshonorent notre siècle.

On connaît les décrets du gouvernement qui condamnaient à l'exil les Jésuites et les religieux des autres Ordres qui n'ont pas été reconnus par l'Etat. C'est le 29 juin que les premières victimes de la persécution ont été atteintes. La scène qui s'est passée à cette occasion à l'église des Jésuites, rue de Sèvres, est décrite d'une manière touchante par les journaux de Paris.

II

Les Pères Jésuites expulsés de leurs maisons, à main armée, se sont adressés aux tribunaux civils pour demander que leurs droits de propriété soient protégés.

Les juges leur donneraient presque partout en France gain de cause contre l'injuste spoliation du gouvernement—mais celui-ci a le *Tribunal des Conflicts* à son service. Ce tribunal est présidé par le ministre de la Justice et il peut s'opposer à ce que les tribunaux ordinaires prennent connaissance d'un procès où le Pouvoir est en cause. Ainsi, le gouvernement républicain, voyant que les tribunaux civils vont reconnaître les droits religieux, va faire déclarer tous ces tribunaux incompétents à juger dans ces questions. Ainsi à la face du monde entier, les libéraux français foulent aux pieds la justice, violent les droits les plus sacrés de la propriété, de la conscience et de la liberté. Si la justice, par ses représentants, les magistrats, veut protester, ils ferment la bouche à la justice et ils disent et font crier par leurs adeptes : au nom de la liberté dont nous sommes les apôtres, courbez la tête sous notre autorité, et apprenez que nos caprices font la loi.

Un grand nombre de magistrats français, indignés de cette audacieuse tyrannie, ont renoncé à leur position. Le *Gaulois* publie leur nom sous le titre : *Livre d'Or de la Magistrature*.

L'Eveque de Tournai.

Mgr. Dumont, évêque titulaire de Tournai, en Belgique, vient de faire des démarches qui font voir combien le Saint-Siège a eu raison de lui enlever l'administration de son diocèse. Cet évêque infortuné avait donné des preuves d'excentricité compromettante pour l'honneur de son ministère, aussi le pape lui signifiait de se rendre à Rome, et là il obtenait par ses représentations paternelles et sa douce bienveillance qu'il résignât son siège. Malheureusement, de retour en Belgique, il refusa de se rendre au désir du pape, et après de nouvelles difficultés et même des scandales, le Souverain Pontife fut obligé de nommer Mgr. Du Roussaux, administrateur du diocèse. Mgr. Dumont retenait son titre, mais il cessait de gouverner le diocèse.

Le pauvre évêque tomba alors entre les mains des ennemis de l'Eglise, qui l'avaient attaqué autrefois comme persécuteur et tyran, et maintenant l'exaltaient comme une victime de la persécution. Mgr. Dumont a fait appel aux cours civiles contre la décision du Souverain Pontife et pour être mis en possession de l'évêché de Tournai. Il parut devant la cour d'appel à Bruxelles le 24 juillet, et voici sous quel jour l'avocat général envisage cette cause : "Mgr. Dumont, dit-il, prétend qu'il est encore évêque de Tournai, en dépit de la violence qu'on lui a faite et des haines accumulées contre lui. Il demande non-seulement la protection de ses intérêts matériels, mais encore d'être réhabilité comme prélat injustement dépossédé de son siège. Je m'oppose, dit l'avocat général, énergiquement à cette prétention. Pour les représentants de la loi civile Mgr. Dumont n'est plus évêque depuis que l'autorité qu'il reconnaît comme son Supérieur l'a dépouillé de sa charge. Le gouvernement fournit le logement et paye le traitement seulement à l'évêque nommé régulièrement par le pape. Aujourd'hui c'est Mgr. Du Roussaux et non Mgr. Dumont qui est légitimement en possession du siège de Tournai....."

CARA ! IMPIA.

Pensees sur l'oisivete.

Le travail est une des conditions du bonheur de l'homme : l'oisif n'est pas heureux.

* *

L'oisiveté, qu'on a surnommée la mère de tous les vices, engendre aussi l'ennui et le malaise.

* *

L'homme oisif se dégoûte des aliments les plus sains : il lui faut des apéritifs artificiels.

Biographie.

[Traduit du *Tablet*, de New-York.]

DR. E. B. O'CALLAGHAN, M.D.



Le vingt de mai 1880, s'éteignit dans le silence et la paix une existence qui fit grandement honneur aux lettres et à son pays. Ce noble fils de l'Irlande, le vertueux et savant Edmund Bailey O'Callaghan, naquit à la fin du siècle dernier, à l'époque où sa glorieuse patrie faisait d'étonnantes efforts pour retrouver la liberté. Il était proche parent de la pieuse demoiselle Nano Nagle, qui fonda le premier monastère d'Ursulines en Irlande, et qui, plus tard, y introduisit les Sœurs de la Présentation.

M. O'Callaghan naquit à Mallow, charmante ville de la province de Munster, au comté de Cork, en 1797, y reçut une belle éducation, et de là passa à Paris, où il étudia deux ans. Etant repassé en Irlande, pour quelque temps, il se décida à venir en Amérique pour y faire un établissement et s'y fixer à toujours. C'est en 1832, à l'âge de près de vingt-six ans, qu'il arriva en cette colonie et se décida à résider à Québec. Ce gentilhomme avait déjà étudié la médecine, en Europe, aussi continua-t-il, sous les auspices de savants patrons, à faire ses cours. C'est peu après qu'il fut admis à la profession.

Le Dr. O'Callaghan se fit de nombreux amis à Québec, tout en y pratiquant l'art auquel il s'était dévoué. Sa conversation, enjouée autant que savante et pleine d'intérêt, lui mérita une place dans les salons de la bonne société.

Les démarches en faveur de la grande émancipation catholique de l'Irlande occupaient les esprits, et l'éloquence du grand O'Connell excitait hautement les enfants de la verte Erin transplantés de ce côté de l'Océan. On multipliait les assemblées où, non-seulement on provoquait les plus chaleureuses sympathies en faveur de la noble cause, mais où l'on s'ingéniait à venir en aide à ceux qui, en Irlande, étaient déjà à la tête du mouvement.

Le caractère bouillant du Dr. O'Callaghan le stimula et l'induisit à prêter à la cause des catholiques un concours empressé, constant et généreux. Son nom figure honorablement dans toutes les assemblées où l'on discutait ce qui se rattachait à cette grande mesure, et les journaux de l'époque attestent que le jeune médecin irlandais se distinguait

au premier rang parmi les promoteurs de la noble entreprise religieuse, à Québec.

Pendant cinq ans, et même plus, le Dr. E. B. O'Callaghan avait pris résidence à la basse-ville de Québec, près de la petite église de Notre-Dame des Victoires, visitant constamment ses compatriotes également groupés, et en grand nombre, dans la rue Champlain et dans les rues Saint-Paul et Sault-au-Matelot.

Plus tard, le brillant Esculape alla s'établir à Montréal et prit une grande part à la politique coloniale rangé par ses inclinations dans la phalange de ces ardents patriotes qui croyaient avoir entendu sonner l'heure où il fallait soustraire le Canada aux exigences oppressives et toujours renaissantes du cabinet britannique. Pour le maintien et pour l'expansion de leurs principes, ces hommes dévoués et entreprenants avaient fondé, à Montréal, *The Vindicator*, que dirigeait un vigoureux écrivain, le Dr. Tracy. Lors de son décès (1832), le Dr. O'Callaghan, qui s'était montré le fervent avocat des droits et des privilèges du peuple, fut désigné pour lui succéder dans la tâche de soutenir ses compatriotes et de susciter dans le pays des adhérents à la cause. Ses articles furent goûtés, les sympathies se multiplièrent, l'intérêt s'accrut et bientôt le Dr. O'Callaghan fut appelé à siéger au grand conseil de la nation pour y représenter le populaire comté d'Yamaska.

En 1837, ces ardents amis de la cause canadienne, voyant que la mère-patrie faisait toujours sourde oreille à leurs représentations, crurent devoir recourir aux armes pour appuyer leurs demandes. On se plaignait de griefs nombreux et intolérables. Et les plaintes et les cris et les réclamations étaient méconnus avec une persistance qui encourageait les fauteurs des iniquités politiques et qui exaspérait les chefs du parti patriote. Des provocations souvent renouvelées excitèrent de plus en plus les esprits, et le Docteur, alors à la tête de la rédaction du journal irlandais, fut désigné comme un des coryphées d'un parti de turbulents. Les favoris du pouvoir, les employés des bureaux publics et les ennemis des Irlandais et de la cause canadienne se ligüèrent sous le nom de "Doric Club," et firent une descente hostile dans les bureaux du *Vindicator*, pillèrent les papiers, détruisirent les presses, dispersèrent les meubles et les caractères des ateliers; puis, après ces dégâts et ces échauffourées de gamins espîgles, ils demandèrent la mise aux arrêts du Docteur comme étant l'auteur direct de ces troubles. Bientôt le gouvernement offrit une récompense pour l'appréhension de l'écrivain si longtemps inculpé et auquel on n'avait pas ménagé les déboires ni les persécutions. On sait que l'insurrection tentée à cette époque fut étouffée et réprimée dans le sang de quelques centaines de Canadiens plus malheureux que coupables, plutôt

égarés que rebelles. Les chefs du mouvement cherchèrent refuge aux provinces Unies et le docteur O'Callaghan, dénoncé pour manque de loyauté, comme les autres, gagna la frontière et se rendit à Saratoga où il remercia le ciel d'avoir eu vie sauve malgré bien de périlleuses aventures qu'il avait eu à traverser.

Aux Etats-Unis, comme au Canada, le laborieux docteur se fit de chaleureux amis. Il s'établit bientôt à Albany, se livra à la pratique de sa profession, tout en se donnant aux affaires qui le mirent en relation avec les hommes les plus distingués de cette ville. C'est à Albany que M. O'Callaghan fonda le *New Era*, publié dans l'intérêt des classes commerçantes et de l'industrie. Le peu de temps après, l'agitation causée par les partisans de l'*Anti-rent* eut réveillé l'attention publique, le docteur étudia la question à fond et se livra à l'étude de la langue allemande, puis consulta les anciens documents qui se trouvaient dans les archives de l'Etat et aux mains de quelques anciennes familles. Etonné à la vue de l'immense faisceau de lumières dérobées aux lecteurs anglais par leur défaut de connaissance de la langue allemande, le courageux docteur commença son histoire de la Nouvelle-Hollande, *History of Netherland*, qu'il publia en classant ses documents recueillis et traduits en anglais, d'une manière catégorique.—L'ouvrage parut en deux volumes et produisit une véritable surprise aux lecteurs éclairés. Il ouvrait aux esprits sérieux tout un monde d'aperçus nouveaux.

L'histoire de la colonie hollandaise établie sur les bords de l'Hudson, dans les Etats de Connecticut et de Delaware n'était à bien dire connue que par les écrits humoristiques et peu flatteurs de Washington Irving, intitulé " Histoire de New-York," par Kutkerbocker. A part cela, tout ce qui avait été écrit sérieusement et avec calme, mais par des écrivains qui n'avaient pas étudié les cartons allemands qui recélaient d'intéressantes pièces, était peu lu ; aussi, tout était vague, froid et généralisé. Le docteur, en exhumant et en publiant ces riches et nombreux documents historiques, a plus fait pour la colonie des Allemands qu'aucun de ceux qui la composaient ou de leurs descendants.

Il montra la colonie dans son origine, ferme, pleine de vigueur, composée d'individus industriels, moraux et aussi religieux que les autres colons de la Nouvelle-Angleterre, sans en avoir la froide et égoïste sévérité ; des hommes désireux de travailler et qui pouvaient introduire dans les provinces des animaux, des fruits, céréales d'Europe, qui pouvaient élever des écoles et des églises et même organiser un gouvernement populaire, puis effectuer tout cela sans forfanterie, sans dissimulation et sans ruses.

La publication de son bel ouvrage, *History of New Netherland*, plaça le Dr O'Calla-

ghan au premier rang des hommes de lettres. Ces volumes étaient le fruit de recherches prolongées faites avec persistance, avec un grand jugement et hautement relevé par la vigueur et la fraîcheur du style. Une des conséquences de la publication de cette histoire fut la décision que prit le gouvernement de l'Etat d'envoyer M. John R. Brodhead en Angleterre, en France et en Hollande, étudier et emprunter des archives étrangères, tout ce qui se rattachait à l'histoire de l'Amérique en général et plus particulièrement tout ce qui pouvait contribuer à l'histoire de New-York.

M. Brodhead revint avec une copieuse collection de matériaux précieux pour l'histoire. C'est alors que les chefs de l'Etat, d'après les documents historiques classés systématiquement et publiés intégralement, avec aussi les petites brochures, mémoires, etc., déjà imprimés, mais qui furent réédités et placés dans l'ordre chronologique, dans la série des Documents historiques reproduits en volumes. C'est au savant Dr O'Callaghan que l'on s'adressa pour coordonner ces intéressants papiers, pour les traduire, enfin pour faire publier tous ces documents empruntés aux archives de l'Europe. La tâche qu'on lui confia fut remplie de la manière la plus satisfaisante, et les onze volumes in-quarto qui la composent, comme aussi le volumineux *Index* qui la complète, attestent le savoir, l'intelligence et l'exactitude de l'écrivain.

Les recherches du savant compilateur et traducteur ne furent pas bornées aux annales de l'Etat. Le savant éditeur de ces immenses collections fut un des premiers à connaître l'incontestable valeur des *Relations des Jésuites*, pour l'histoire comme on appelle cette précieuse série de quarante petits volumes, et plus, publiés en France dans le dix-septième siècle, et présentant des rapports de l'état des missions de la compagnie de Jésus en Canada, lorsque, sous ce titre, elles embrassaient l'histoire de toutes celles établies parmi les nations qui habitaient les bords des grands lacs, de la vallée du Mississippi et d'une bonne partie des Etats de New-York, du Maine, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse.

Ce laborieux écrivain lut un jour, devant la Société Historique de New-York, un mémoire détaillé sur le contenu de chacun de ces volumes. Ce travail fut imprimé et mis sous les yeux du public. On en distribua des milliers de copies. Il fut bientôt après traduit en français. Tout aussitôt les hommes de lettres voulurent étudier ces précieuses *Relations*, mais on s'aperçut qu'elles étaient la plupart bien rares et plusieurs d'entre elles introuvables. Quelques favoris de la fortune en avaient réuni un certain nombre de volumes plus ou moins incomplets ; mais on n'en trouvait pas dans les bibliothèques publiques, sauf à Québec, où une main intelli-

gente et dévouée on avait recueilli, mais à grands frais, une collection presque complète. L'actif docteur O'Callaghan, sans arrière-pensée, avait donné une liste de ce que chacun des amateurs avait en sa possession de volumes des relations. Or, il arriva que feu M. Albert Gallatin, l'ancien secrétaire de la trésorerie, avait amassé bon nombre de ces relations et que grand nombre de personnes, curieuses de faire la connaissance avec ces importantes publications, allèrent successivement demander la faveur de visiter ces rares collections, et comme plusieurs de ces indiscrets visiteurs, pour pallier leur importunité, employaient le nom du docteur O'Callaghan pour légitimer leur curiosité, l'ex-secrétaire du département du trésor finit par regarder le savant historien comme le plus cruel ennemi de son repos, quoique le docteur écrivain ignorât entièrement ce qui se passait entre M. Gallatin et ses nombreux visiteurs.

Un jour le célèbre écrivain eut occasion de se rendre chez M. Gallatin pour des affaires. Il fut introduit et présenta sa carte au maître du logis qui jeta sur lui un regard d'étonnement. Il voyait avec surprise dans sa maison l'implacable ennemi de son repos, qui venait le houspiller jusque dans ses pénates ! Il se livra, en présence du cher docteur, à une crise de colère et l'abreuva de reproches durs et humiliants. Le visiteur qui était chatouilleux et susceptible ne revenait pas de la surprise que lui causa pareille réception. Ne concevant nullement en quoi il eut pu irriter celui qu'il visitait respectueusement, il se leva et dit, lorsqu'il trouva moyen de dire un mot : " M. Gallatin, j'ai souvent entendu parler de la petiteesse française, mais je n'en avais eu aucun échantillon avant ce jour." Puis, s'inclinant avec politesse, il laissa l'appartement. Ce ne fut que longtemps après que le docteur raconta cet incident à ses amis ; encore y mettait-il beaucoup de réserve.

Pendant qu'il demeurait à Albany, M. O'Callaghan était attaché au département du secrétaire d'Etat et fit imprimer bon nombre de volumes pour enrichir les archives coloniales—les journaux du Conseil législatif, précédés d'une esquisse historique, un répertoire des papiers d'Etat, une liste des lots de terres octroyés à divers particuliers, une série des documents relatifs à l'histoire de la révolution américaine et autres de cette espèce, mais il trouva plus important de compiler au *Régistre de la Nouvelle Hollande*, dans lequel il réunit, à force de patience et de travail, une liste de toutes les personnes qui ont eu quelque emploi public dans la colonie allemande tant qu'elle fut soumise au gouvernement de la Hollande. On doit aussi au docteur et laborieux écrivain une série de cahiers comprenant le "Journal du gouverneur Clark," "Robin's Letters," "Voyages of Slave Ships," "Commissary Wilson's Orderly Book," et de plus "Order-

ly book of general Bourgoyne," etc. Pendant son séjour à Albany, l'éminent docteur donna constamment un concours empressé à toutes les œuvres religieuses et laissa comme un monument de son zèle et de sa piété un bel autel qui fait encore l'ornement de l'une des belles églises de cette ville. (*) Ce fervent catholique contribua généreusement à la construction de l'église cathédrale de cette ville épiscopale, comme il avait pris une part signalée à la construction de l'église de Saint-Patrice de Québec.

Les registres et les premières minutes de la municipalité de New-York qui avaient été rédigées en allemand, n'avaient jamais été imprimées, non plus que les premiers volumes des registres rédigés en Anglais. Pendant plusieurs années les autorités municipales avaient engagé le docteur O'Callaghan à préparer ces intéressants papiers pour la presse. On était convaincu que la connaissance qu'il avait acquise des langues et de l'idiôme à cette époque le rendait plus qu'aucune autre personne apte à faire ce travail convenablement. Ce ne fut toutefois qu'en 1870 que ce grand citoyen, si dévoué à la cause publique, consentit à se charger de la tâche, devenue plus difficile encore, vu le grand âge auquel il était parvenu et les infirmités qui se faisaient sentir. On prit de part et d'autre des arrangements pour livrer à la presse les documents mis en ordre, et le savant docteur devait en surveiller le travail, corriger les épreuves et préparer des tables ou index aux volumes. Cette somme de labeurs assez ingrate fut accomplie. De plus, on lui demanda de préparer pour la presse d'autres actes dont les copies se trouvaient dans les archives, mais par malheur les travaux de l'impression furent donnés par la municipalité à des entrepreneurs peu qualifiés. Bientôt l'œuvre fut suspendue et les feuilles imprimées, déjà en nombre suffisant pour former plusieurs volumes, furent saisies et n'ont jamais été distribuées au public. Ce fut un terrible échec qu'eût à souffrir le docteur toujours si désintéressé. Il avait laissé sa résidence d'Albany où il comptait de nombreux amis ; il avait dû rompre avec des associations qui allaient merveilleusement à son caractère et à ses habitudes pour aller travailler à New-York et s'y livrer au travail de l'arrangement des archives et du choix des papiers à traduire et à coordonner pour l'impression, puis on l'arrêtait, sans raison plausible, dans l'exécution de sa tâche. Il voulut compléter, on l'en empêcha ! Bref les officiers de la municipalité et les autorités feignirent d'ignorer les conventions qui avaient été stipulées pour le déterminer à entreprendre cet important travail.

Le laborieux écrivain, auquel on rognait le salaire si bien mérité, ne voulut pas contester ni s'engager dans des procédures désagré-

(*) L'église de Sainte-Marie d'Albany.

ables ; il abandonna tout, quoiquo de pareils procédés lui ravissent presque tout moyen d'existence. Cependant, son esprit toujours actif et fécond le poussait à tenter d'autres entreprises. Après les travaux littéraires déjà mentionnés, M. O'Callaghan dirigea son attention sur les éditions des livres de la Bible faites aux Etats-Unis ; ses longues et patientes recherches furent couronnées de succès. Il mit en ordre les volumes de divers formats qu'il a vut pu recueillir, les classa et en publia la liste, nous donnant par ce moyen un travail intéressant on un petit volume in-12 d'environ cent cinquante pages, petit texte, mais plein d'informations curieuses et édifiantes. Nous devons aussi à l'infatigable écrivain une réimpression élzévirienne de la Relation du R. P. Biard, S. J., écrite en 1813, et bon nombre d'essais, de dissertations, mémoires, etc., etc., relatifs aux époques primitives de notre histoire. Son dernier travail fut une *Table pour l'Histoire de la Révolution*, par Jones, qui raconte en vmi tory les événements de la grande lutte pour l'indépendance américaine.

Depuis l'époque de son établissement à New-York, le docteur O'Callaghan fut appelé à faire partie du conseil de l'*Union Catholique*, à laquelle il rendit des services qui ont été hautement appréciés. Il proposa divers plans de réforme pour améliorer la position des catholiques, trop souvent privés de leur liberté quand ils étaient attachés au service d'institutions pénales ou charitables. Les nominations de chapelains ou aumôniers dans l'armée et de missionnaires pour les tribus sauvages catholiques l'intéressèrent beaucoup et occupèrent grandement son esprit.

Une chute que fit le laborieux docteur l'obligea, pendant quelques années, de garder sa maison ; et même peu après, il dût se condamner à garder ses appartements. D'abord il s'occupa, au milieu des livres rares qu'il avait réunis pendant sa carrière et qui constituaient une bibliothèque historique considérable et d'une grande valeur. Mais comme la maladie faisait toujours son œuvre, il se vit cloué sur son lit de souffrance qu'il ne devait jamais quitter. Il languit deux ans dans un état de souffrances continuelles, mais toujours calme et patient comme il s'était montré tous les jours de sa longue carrière et soutenu sur son lit de douleur par la pratique de ses œuvres de piété, qui avaient fait, pendant sa longue vie, sa consolation et son principal appui.

Samedi, le 20 mai dernier, le pieux écrivain se trouva dans un état de faiblesse bien grande ; il reçut les sacrements avec tous les sentiments d'une vive piété et expira le même soir, sans agonie, sans résistance aucune, retenant jusqu'aux derniers moments sa parfaite connaissance et faisant le signe de la croix, ce signe du salut, ce signe de la foi qu'il avait pratiqué toute sa vie d'une manière si édifiante.

Son service funéraire et sa sépulture eurent lieu dans la cathédrale de New-York, au milieu des associés de diverses institutions de bienveillance, des membres de plusieurs sociétés savantes et d'un grand concours de citoyens. Son Eminence le cardinal McCloskey, l'évêque Lynch, de Charleston, l'évêque Conroy, démissionnaire d'Albany, étaient au chœur, entourés d'un nombreux clergé. Après la messe, un prêtre d'Albany, le Rév. M. Walworth, prononça l'oraison funèbre. L'orateur appuya sur les mérites du Dr. O'Callaghan toujours attaché à la foi, à la vérité. Il le montra toujours patient dans ses investigations, toujours anxieux de montrer toute vérité et, par dessus tout, toujours zélé pour dissiper l'ignorance et les ténèbres qu'elle amoncelle dans les esprits peu cultivés ou dans ceux qui cèdent à l'apathie.

Son Eminence le cardinal-archevêque de New-York ne voulut céder à personne la consolation de rendre les derniers devoirs à un homme de bien qu'elle avait connu et honoré de son estime pendant bien des années. Ayant revêtu les ornements funèbres, l'éminent dignitaire prononça l'absoute après laquelle le corps fut conduit au cimetière du Calvaire.

Une singulière prophétie.

Le *Christian Herald*, journal de Londres, qui tire à 20,000, exemplaires, prédit gravement d'après l'*Apocalypse* et les prophéties de Daniel, que d'ici à quelques années, la France non-seulement recouvrera l'Alsace et la Lorraine, mais s'emparera aussi de la frontière du Rhin.

Cette victoire, dit-il, sera peut-être remportée à la suite d'une alliance avec la Russie, mais il en résultera une prépondérance de la France et des races latines sur l'Allemagne et même sur la Russie. En revanche, l'Angleterre perdra l'Irlande et les Indes, et, à la suite de ces remaniements, s'établira la confédération des dix rois, annoncée dans la Bible :

" Mais ensuite surviendra un onzième roi, d'abord peu puissant, mais qui s'étant allié aux juifs du monde entier, se révélera comme l'Anté-Christ, en personne."

Or, toujours d'après le *Christian Herald*, le personnage de notre temps qui aurait le plus de titres pour devenir l'incarnation de l'Anté-Christ, ne serait autre que le prince Jérôme Napoléon. Les lettres de son nom fourniraient, paraît-il, le chiffre attribué à la bête de l'Apocalypse ;

Varietes.

FRAGMENTS

POUR LES

VEILLEES EN FAMILLE.

GETHESEMANI.



QUAND l'amère douleur de l'Homme jeta cette parole vers le ciel, l'ombre de la croix s'apesantissait sur lui, les nuages descendaient pour le soutenir, mais non pour l'exaucer, et les générations de quarante siècles, ensevelies dans les Limbes, se levaient pour recueillir le fruit des promesses divines.

Alors le traître s'avancait à la tête d'une troupe armée ; les disciples choisis dormaient à quelques pas du Maître, et une nuit profonde enveloppait Jérusalem.

Le monde subissait le joug des Romains : la métropole de l'univers s'était avilie jusqu'à subir un Tibère et nourrir un Caligula ; la surface de la terre était pétrie d'une boue sanglante et l'âme de l'humanité ressemblait à ce limon.

Au-dessus de Jésus, prosterné contre terre, le ciel se faisait d'airain ; autour de lui, les hommes étaient en proie à toutes les passions ; la haine grandissait contre la Vertu et le plus grand de tous les crimes allait se consommer.

L'Homme-Dieu restait accablé sous le poids de sa mission ; la foi qu'avaient en lui les générations éteintes ne pouvait se relever ; la religion qu'attendait l'avenir s'ensevelissait dans cette grotte obscure ; l'humanité mourante d'un Dieu semblait devenir impuissante à nous sauver : c'était l'heure de l'agonie, du découragement et de l'effroi ; c'était le temps de l'intervention divine : c'était quatre jours avant la résurrection.

Mais il faut bien le reconnaître : si le christianisme n'avait été soutenu dans ce moment par l'humanité, la rédemption n'aurait pu s'accomplir ; si Jésus n'avait pas réuni dans sa personne, si atrocement éprouvée, la divinité à l'humanité, c'en était fait de notre salut et de notre réconciliation avec Dieu.

Le passé nous répond du présent et de

l'avenir ; nous aurions tort aujourd'hui de nous désespérer. Comme autrefois sur Jérusalem, un voile funèbre s'est étendu sur la ville sainte et l'on se demande avec anxiété sur tous les points du globe, si quelque grand dessein de la Providence ne va pas s'y accomplir dans une époque très-rapprochée.

Le cercle de ses ennemis s'est refermé sur elle, et nul ne sait ce qu'elle sera demain. Quand les dieux s'en allèrent de Rome, l'ancien monde se transforma, l'Europe devint la première contrée de l'univers et tous les progrès y établirent leur demeure autour de l'Eglise, de la Papauté, des moines et des paroisses : si la politique foule aux pieds la couronne d'or des Papes, si elle ne leur laisse que la gloire, qu'ils tiennent de Dieu, si la révolution les persécute et les supprime, qui sait ce qu'il peut advenir de nous ?

Un nouvel état de chose est en formation : l'Angleterre en donna le premier signal en tuant juridiquement son roi ; nous avons suivi l'exemple de l'Angleterre, et nos idées se sont répandus par toute l'Europe ; l'Allemagne snbit le courant qui est venu de chez nous, l'Italie s'en est fait une puissance, la Russie le voit s'étendre dans ses immenses possessions, l'Autriche lutte contre lui et perd du terrain, la Turquie va fuir devant le progrès ; les peuples sont libres et veulent être souverains ; les peuples se remuent partout et les deux mains de fer qui tiennent le mors en respect ne les empêcheront pas d'arriver à leurs fins. Les Italiens s'organisent, et malgré leur opiniâtreté les Musulmans se sauvent ; les Russes meurent de se voir affranchis, tous les peuples de l'Europe attendent leurs destinées.

Et dans le même temps le nouveau-monde s'affermir dans sa vie nouvelle, l'indépendance y est plus enracinée que partout ailleurs ; pour y organiser la société, il ne faut pas, comme dans l'ancien monde, lutter contre les abus d'un régime déchu, mais contre la nature indomptée et les mœurs sauvages. Nous assistons sur tous les points de l'univers à une époque de transition.

Les distances sont effacées, les contrées les plus lointaines communiqueront entre elles et avec chaque centre de population comme les plus voisines de nous ; le mouvement qui prend naissance sur un point du globe se prolonge indéfiniment, jusqu'à ce qu'il en ait fait le tour ; l'idée qui germe et qui brille en ces endroits éclate et resplendit partout en même temps ; la voix qui se fait entendre dans une de nos assemblées a son écho chez tous les peuples ; on discute les intérêts des Indes à Londres, au jour le jour ; on parcourt sans s'arrêter les plus vastes puissances et leurs voisines dans le seul but de voir ce qui s'y passe, et pour rapporter chez soi, les progrès que l'on a rencontrés. Nous sommes obligés de compter avec toutes ces forces et ces moyens d'action.

Au moral, on a familiarisé les hommes avec l'indépendance absolue, le libre examen, la façon de vivre la plus éhontée ; il y a confusion entre le bien et le mal ; de par la loi défense à Dieu de s'immiscer dans nos affaires publiques, de par l'égoïsme défense à la loi d'entrer dans le domaine privé de l'individu, défense à la sagesse d'être plus sage que le dernier venu ; le peuple est souverain, l'homme est libre, le bien-être présent est le seul dont la valeur ne soit pas fictive ; honni soit qui mal y pense, chacun pour soi, sans souci de la vérité, de la justice, ni des principes de morale ; tout ce qui n'apporte aucune jouissance immédiate est compté pour un embarras.

Tel est le mouvement, telle est la morale et tels sont les hommes ; l'ensemble de toutes ces nouveautés donne une idée du progrès.

En pareille circonstance il est assurément permis de se demander ce qu'on fera de la Papauté, ce que deviendra l'Eglise et quelle sera la liberté de notre foi ? Sommes-nous destinés à être les témoins d'une transformation aussi complète que celle qui s'est opérée au commencement de notre ère ? Verrons-nous la Providence emporter la lumière de l'Evangile vers le Nouveau-Monde, et ne laisser au nôtre que des dieux sensibles à la force, à l'égoïsme ou à la volonté des masses ?

Que ce calice s'éloigne de nous s'il est possible.....

Nous sommes loin des voies de la justice et de la vérité, nous sommes bien au-dessous des générations qui nous ont légué le souvenir de leurs fautes et les leçons de leurs malheurs. On dit que nous touchons à une époque où la décadence devient rapide, et après laquelle il n'est plus possible de se relever.

Que ce calice d'amertume et de honte s'éloigne de nous !.....

Si le courant des passions qu'engendre la mort nous entraîne, les élans des grandes vertus ne nous font pas défaut, si les présages de notre ruine sont menaçants, si notre foi courbée par les malheurs des temps, semble épuisée, souvenons-nous du moins de son caractère divin, n'oublions pas que la divinité seule soutint le Rédempteur à Gethsémani.

Que le calice des grandes épreuves s'éloigne de nous !.....

Mais encore n'avons-nous plus la force de souffrir ! ne savons-nous plus ce que c'est qu'être abandonnés de Dieu, pourrions-nous croire que Jésus l'a été le dernier ? Depuis que l'Eglise a été fondée, les adversités de toutes sortes n'ont cessé de se déchaîner contre elle, sa vie est un long combat, et il y a des époques dans son histoire qui ne sont ni moins sombres, ni moins décourageantes que la nôtre.

Que le calice de la persécution s'éloigne de nous !.....

La tyrannie d'un seul homme est secrète, elle n'a de frein que dans sa conscience. Or,

que peut-elle être chez un tyran ? La domination des peuples est plus violente que celle d'un seul homme, dès qu'elle s'éloigne de la justice. mais souvent la volonté du peuple change et se partage ; dans l'excès même de nos malheurs nous pouvons en entrevoir la fin.

Que le calice de la dernière affliction s'éloigne de nous ! Que l'Eglise de Dieu ne demeure jamais veuve de son chef !.....

Et cependant, si cette épreuve l'attendait, si, plus tard dans le lointain avenir, l'erreur avait résolu d'empêcher qu'il y eût un représentant de la Papauté, il ne faudrait pas oublier que Jésus a laissé ses douze apôtres pour se livrer à ses ennemis et pour mourir, qu'il y a eu des interruptions considérables dans la succession des Papes, et que l'Eglise n'en a pas moins survécu à ses persécuteurs. Il ne faudrait pas oublier surtout que l'absence du pasteur est moins funeste que la présence d'un mercenaire à la tête du troupeau, ou celle du loup dans la bergerie. Notre foi cependant connaît tous ces tourments et n'y a pas succombé.

Si Dieu nous abandonne, songeons du moins à ne pas abandonner Dieu. Parfois le Christ s'endort dans la barque qui chancelle ; la mer monte, les vagues nous menacent, nous irions vers lui, c'est tout notre droit ; si nous perdons l'espérance, c'est que nous manquons de foi. Dans la nuit la plus profonde, notre liberté ne court aucun danger ; elle est, à elle seule, notre vie. Au cri de notre cœur, Dieu se réveillera et notre barque sera sauvée !

Le capitaine NEMO.

Un Sonnet.

A un ami qui lui demande en un sonnet pourquoi il ne fait plus de vers, M. L. H. Fréchette répond ainsi :

Pourquoi chanter, ami, lorsque l'homme n'écoute
Que le son du métal, et qu'il va délirant,
Comme un fol insensé, laisser indifférent
Les lambeaux de son âme aux épines du doute ?..

Bien longtemps j'ai voulu résister au torrent,
M'attacher aux rameaux dont s'ombrageait ma route ;
Mais des illusions le baume goutte à goutte
S'échappa de mon cœur pour suivre le courant....

Au choc des passions ma lyre s'est brisée ;
A lutter vainement ma main s'est épuisée :
J'ai fui le sol mouvant qui manquait sous mon
[pied]

Et si le pauvre barde aujourd'hui chante encore
C'est qu'il reste en son cœur une corde sonore
Qui vibrera toujours au nom de l'amitié.

AU COIN DU FEU.



Et que le réateur C a fait de plus beau, de plus charmant, de plus aimable, de plus réjouissant, de plus joyeux, de plus suave, de plus merveilleux, c'est l'enfant.

L'enfant, qui à l'éclat des fleurs les plus brillantes, et la seule beauté dont on puisse dire qu'elle est complète, parce qu'elle

est le reflet de la parfaite pureté, de l'entière sérénité, de l'admirable innocence. Quelle rose ne paraît décolorée à côté de ces joues ? Quel bleu peut lutter avec l'azur de ses yeux ? Quelle perle d'une eau plus chatoyante que ses dents mignonnes, et quel diamant plus limpide que la larme qui tremble au bord de sa paupière ?

L'enfant c'est la joie de la maison, le trésor auquel on sacrifierait ses trésors, fut-on le plus opulent de ces princes de l'Inde qui éblouissent des splendeurs de leur faste le royal héritier du trône d'Angleterre, — et auquel on se résigne à ne sacrifier que sa vie, quand on ne possède que cela.

En cette frêle créature, effleurant la terre de ses pas incertains, et toujours prête à s'envoler au ciel pour y rejoindre les anges, ses frères, l'aïeul revoit sa jeunesse, ombre d'un souvenir à demi effacée, et voit l'avenir de sa race, la perpétuité du nom qu'il s'est efforcé de garder sans tache et qui est la gloire de ses cheveux blancs.

Il revit en cette âme candide dont il envie l'ignorance et qu'il s'effraye de savoir destinée à tant d'épreuves qu'il a traversées, à tant de tristesse, à si peu de joie. Il admire en elle l'œuvre divine, toujours renaissante et toujours belle, et quand il étend, pour la bénir, ses mains tremblantes sur cette tête blonde, il sent que son cœur est inondé d'un bonheur tel qu'il est le précurseur de celui qu'on goûte au paradis.

Le père est orgueilleux de l'enfant. Il se plaît à le louer de tout ce qu'il croit avoir de qualités ; à le dépouiller de tout ce qu'il sait avoir de défauts. Il forme des plans gigantesques d'éducation ; il réforme tout ce qu'on a fait avant lui. Non ! l'enfant ne sera ni Anacharsis, ni Emile, ni Tristan le Voyageur, ni un prodige, ni un embryon d'homme célèbre.

Un citoyen ? Oui : un citoyen de la République chrétienne. Et il voit déjà, ou noir de poudre et fou de bravoure sous l'habit du soldat, ou resplendissant de charité sous la soutane rapée du prêtre, ou fier et calme dans sa force, sous la veste du laboureur.

Et quand ce père, après une longue journée donnée au travail, à ce travail opiniâtre, acharné, soutenu avec persévérance et cherché avec passion, qui est le pain de la famille, rentre dans sa demeure ; quand il approche de l'âtre, fatigué, le corps meurtri, ou l'esprit accablé du poids des affaires et des soucis, il ne faut pour le distraire des regrets du passé, ou des préoccupations du lendemain, qu'un sourire de ce petit être, qui est la chair de sa chair et le sang de son sang.

Alors, il soulève le petit enfant, le prend sur ses genoux, l'embrasse, le caresse, le taquine, excite son rire, divine musique que ni Mozart ni Weber n'eussent pu noter... Il se fait conter les espiègleries de la journée ; il rit aux larmes du bégaiement, du langage incohérent, des mines malicieuses... Il est tout pénétré d'un attendrissement singulier et qui ne saurait être comparé qu'à cette complète absorption de soi-même qu'on éprouve en priant Dieu, au moment d'un grand chagrin ou d'une joie profonde.

Et tout s'épanouit dans l'âme et dans le cœur de cet heureux père... son bonheur tient là, dans ces yeux qui le regardent et ce sourire qu'il admire, et ces baisers qu'il donne et qu'il reçoit.

Etre père !... C'est une récompense et c'est une promesse. Aucune dignité n'égalait celle-là, et les païens l'honoraient plus que nous.

Mais que dire de la mère ? L'ange que Reboul a chanté a-t-il laissé tomber sur la terre une plume de ses ailes, et quelque poème harmonieux comme Virgile, savant comme Dante, épris du beau comme Racine, scrutateur de l'être humain comme Shakespeare, a-t-il trouvé cette plume ? Alors, c'est à ce poète qu'il faut demander ce que c'est qu'une mère et comment elle aime l'enfant. C'est avec cette plume que le poète vous l'écrira...

Ce mot de mère est à lui seul un poème, une ode, une épopée. Il signifie l'amour dans sa plus radieuse incarnation, l'amour qui donne tout et ne demande rien, qui survit à tout ce qui meurt, qui s'avive de tout ce qui fait souffrir, qui ne s'affaiblit jamais et s'exalte toujours, et qui n'a point son couronnement ici-bas.

Voilà la mère au chevet de son enfant malade. Si faible qu'elle soit, elle ne le quitte point. Elle n'est plus soumise aux nécessités de l'existence humaine. Elle vit par un suprême effort de sa volonté. Elle supporte les pires fatigues, sans se plaindre. Elle braverait une lionne affamée ; elle lutte, elle combat, elle vainc... Si elle est vaincue, il lui reste Dieu !

Oh ! ce petit enfant, comme il est aimé, de quelle sollicitude il est l'objet, quo de soins on lui prodigue ! On ne pense qu'à lui, on ne travaille que pour lui, on ne vit que pour lui. C'est un tyran, moins cruel que Denys de Syracuse, mais aussi capricieux... Et comme

on lui pardonne ses caprices ! Il demanderait la lune, qu'on la lui... prometterait.

Fourtant cet enfant-là, si aimé, si choyé, qui est le nœud et le lien de la famille, n'a rien de commun avec le bébé.

Le bébé !... Quel être insupportable !... C'est un produit de notre civilisation, une manière de monstre, joli à croquer, ravissant, bon à mettre sous cloche, poupée admirablement articulée, parlant à charmer, et qui est aussi antipathique et désagréable que l'enfant est aimable.

On a inventé ce vilain mot de Bébé, pour que nourrices et bonnes, pussent parler du sire de cœns à la troisième personne, sans dire pourtant *monsieur Anténor* d'un gentleman de six mois.

A Bébé des dentelles, de la soie, des roderies, du ruban, oripeaux et clinquailles, au lieu de la bonne blouse de toile qui lui permettrait de jouer sans crainte de se salir.

Quand Bébé a huit ans, on le gante, on le pommade, on le guêtre, on le serre dans sa veste. Il a lorgnon à l'œil, montre au gousset, canne à la main. On jurerait le Brunmel de Lilliput, ou le tambour-major du pays des pygmées.

Il fait des mots ; il se permet d'avoir de l'esprit ; on l'imprime tout vif dans la gazette.

Il tapotte le piano de maman ; c'est Talberg ou Planté en herbe.

Il macule ses cahiers de bonshommes : ce sera un émule d'Ingres.

Il fredonne un couplet, en vogue : incomparable ténor... de l'avenir !

Bref, un prodige destiné à faire l'ébahissement des générations futures.

Bébé joue à la Bourse aux timbres-poste, fait courir, à un oheval favori ; il sait quelle opérète nouvelle a trompé M. Offenbach et quelle pièce "physiologique et sociale" a fait siffler au Gymnase le fils de tel père célèbre. A dix-huit, Bébé est un *gommeux* ou un petit-crevé, ou tous les deux : l'un n'exclut pas l'autre.

Ah ! je ne voudrais pas que mon fils (si j'en avais un), fût un bébé. Qu'il reste un *enfant*, un bon petit enfant, que je puisse caresser à mon gré sans crainte de froisser ses atours. Qu'il soit naïf et simple, modeste ; qu'il endosse sa première paire de gants, au sortir du collège ; qu'il ne sache qu'alors qu'on améliore la race chevaline en l'estroquant, et qu'on corrige les mœurs avec la *Mère Angot* et le *Voyage dans la lune* ; qu'il ignore l'art du calombourg, qu'il ne fasse jamais aucun mot à publier dans le *Figaro* ; qu'il soit plutôt *bête*, enfin, que d'avoir l'esprit des bébés !...

Je l'aimerais mieux avec cette belle et naïve effronterie de l'innocence, avec ses phrases anti-grammaticales et ses gros mots, avec son franc sourire, avec ses habits de toile, avec son ignorance et son insouciance, que l'élégant baby correctement habillé, beau diseur,

moqueur, embryon de sportman, serinette remontée chaque jour.

L'un devient homme, l'autre devient gandin.

Le capitaine Nemo.

DIEU ET LE MONDE



Un tendre enfant, paré encore de la robe immaculée de l'innocence, venait de clore sa paupière à ce monde. Tandis que l'ange de la mort s'efforçait d'arrêter les pleurs d'une mère désolée, et que l'airain redisait aux cieux sa complainte amère, la jeune âme emportée par le céleste gardien de sa vie, fuyait rapide vers l'Eternel !

* *

Mais voici qu'avant de quitter la terre pour toujours, l'enfant voulut une dernière fois la contempler. Il rabassa son regard vers le monde, et le monde lui envoya le superbe spectacle de ses grandeurs et de sa puissance, de son orgueil, de ses honneurs... Et l'âme souriant de pitié, secoua le front avec tristesse et s'écria : Oh Terre ! oh Néant !

* *

Et tout à coup l'Océan s'avance dans sa terrible majesté. A la lueur des tonnerres déchainés, les vents perçaient ses vagues de toutes parts ; ses eaux en tumulte se précipitaient les unes contre les autres, et de formidables montagnes sortaient de leur sein : des colonnes immenses partaient de l'abîme pour s'élançer jusqu'aux cieux, comme afin de leur prêter un orgueilleux appui ! Et l'âme dit : Océan, vous n'êtes pas Dieu !

* *

Et gravissant les espaces amoncelés, l'âme vit le soleil. L'astre des jours lui apparut dans toute sa magnificence et sa majesté, ses rayons que nul obstacle n'arrêtait, projetaient leur chaleur et leur lumière à d'innombrables distances. Mais, repoussant d'un pied dédaigneux le roi du jour, l'âme s'en fit un marchepied pour s'élançer plus haut, tandis qu'elle murmurait encore : soleil, néant !

* *

Puis l'âme aperçut des milliards de monde qui se mouvaient avec une incalculable rapidité : leur course suivait des lois fixes. A

la vue de ces immenses corps brillants exécutant par eux-mêmes d'admirables révolutions au sein d'un majestueux silence, comme s'ils étaient les maîtres et les régulateurs de l'espace, l'âme fut effrayée : elle était muette à l'aspect de tant de grandeurs... Mais l'ange éleva la main, et l'âme à ce signe se souvenant de Dieu, jeta de nouveau ce défi sublime aux princes des immensités : Vous n'êtes que le néant !

* * *

Et l'âme ne vit plus que l'espace. Et son œil effrayé plongea de toutes parts : et l'espace seule répondit à son regard.... Alors l'âme s'arrêtant regarda l'ange. Et l'ange lui dit : Ce n'est pas encore ton Dieu !

* * *

Et l'âme monta encore. Et au sein des profondeurs de l'immensité, au milieu des ténèbres, l'âme vit la lumière. Alors l'ange lui dit : Le royaume de l'Éternel approche. Et voici que, dans le lointain, apparaît au milieu d'un temple magnifique, un trône d'azur sur lequel une croix est plantée ; et les trois augustes personnes de la Trinité y reçoivent les adorations des anges et des saints. Des milliers de cantiques mélodieux, d'une tendresse infinie, frappent l'oreille de l'enfant Et l'enfant s'évanouit de bonheur à des chants si doux. L'ange le porta dans le sein du Très-Haut. Et l'enfant s'écria : Mon Seigneur ! mon Dieu !

A. G.

L E

Clocher Paroissial.

SURSUM CORDA !

“ A l'œuvre donc, enfants ! dans la gloire ou l'abîme,
 “ Riche ou pauvre, bon ouvrier,
 “ A chaque cœur humain, cette sainte maxime :
 “ Aimer, travailler et prier.”

LONGFELLOW.

I.



NOUS, pour qui l'église paroissiale résume l'amour suprême de Dieu et de la patrie ; à nous, pour qui le clocher natal est encore le premier et le dernier sanctuaire de notre dignité, et de notre seule régénération sociale ; à nous tous, chrétiens sincères et croyants, que nous dit ce clocher paroissial, qui de sa flèche élevée

perce toujours la brume, linceul de plomb, dont le poids pèse si tristement sur les vivants et sur les morts, oppresse nos poitrines et intercepte les splendeurs du ciel, notre dernière espérance.

Que nous répète cette cloche, grande voix de bronze, aux accents tour à tour joyeux ou tristes ?

Travaille, espère et prie... Que toujours du fond de ton cœur s'échappe ce cri suprême de notre suprême espérance :

Sursum Corda !

II

Plus particulièrement tous ces chers morts n'ont-ils pas, eux aussi, pour nous tous une voix non moins éloquente, eux tous qui, à l'ombre de leur clocher paroissial, reposent dans la paix du Seigneur ?

Certes oui ! car pour ses bien-aimés, penser à eux, prier pour eux, c'est penser et prier pour nous ; les aimer, c'est nous aimer nous-mêmes.

Pour ces bien-aimés, c'est une joie de nous revoir les mains pleines de fleurs, les yeux pleins de larmes, le cœur rempli de douces et tendres prières.

Et bien qu'ils s'attristent de nos vains et stériles efforts pour aller à eux, ils ne laissent pas, comme aux jours de leur vie, d'unir leurs voix aux nôtres et de s'écrier avec nous :

Sursum Corda !

III

Ah ! si comme en un volcan, brûlant foyer, dans notre cœur la chair, lave ardente, à l'esprit livre de cruels combats ; courbons nos têtes et, humiliant nous-mêmes notre propre orgueil, allons courageusement à celui qui, d'un geste, apaise la tempête.

Vite, vite, allons à lui ! sa demeure n'est pas loin ; chaque église paroissiale est la résidence de ce Maître bien-aimé, où il tient les grandes assises de sa miséricorde infinie.

Pour nous sauver il s'est fait chair, lui pur esprit ; pour nous soutenir dans notre marche chancelante, il a voulu habiter toujours au milieu de nous, et par la voix de nos pasteurs, ses ministres de prédilection, sans cesse il nous crie d'une voix plus haute, toujours plus haute :

Sursum Corda !

IV

“ O Jésus, mon pasteur, doux pasteur des âmes, où le droit ? où la justice ? où le pouvoir et l'autorité ?—Où, pauvres enfants égarés ?

Mais dans mon église paroissiale, qui enseigne et prêche d'exemple une si belle doctrine. Ils sont les successeurs directs de mes apôtres.—Mais que disent-ils ?—Ce que j'ai dit moi-même dans mon sermon sur la montagne : " Bienheureux les doux et les miséricordieux !

" Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice !

" Bienheureux les pacifiques ! "

—Mais les méchants nous frappent sur la joue droite ?

—Tendez leur la joue gauche !

—Mais d'hypocrites-sycophantes nous tendent des pièges pour nous faire périr . .

Démasquez-les comme jadis j'ai démasqué les Pharisiens.

—Mais nous ne sommes ni si habile, ni si pervers !

—Priez alors Dieu notre père, pour qu'il vous éclaire, et quand vous l'aurez bien prié, ce cri reconfortant des découragés jaillira alors plus librement de vos cœurs :

Sursum Corda !

V

Mais, doux Sauveur, que faire au sein de toutes ces défections, de toutes ces trahisons hypocrites, au milieu de toutes ces luttes acharnées du mal contre le bien, du fort contre le faible, que faire ?—Combattre, prier, se montrer partout et toujours indulgent et charitable pour les hommes, implacables contre les institutions anti-chrétiennes.

—Fort bien ; mais par quels procédés ?

Que chacun d'entre vous consacre toute son intelligence pour soutenir et défendre l'église paroissiale ; tout son cœur pour l'aimer ; toutes ses ressources pour l'aider, car elle est à la famille ce que la famille est pour chacun d'entre vous, une bonne mère.

—Mais pourquoi nous imposerions-nous tant de fatigues et tant de peines ?

—Pour que tous vous viviez comme doivent vivre entr'eux des frères ; pour que la liberté, l'égalité, la fraternité et le progrès ne soient plus de vains mots aussi creux que sonores.

Haut donc le cœur, et en avant ! Sans crainte et plus que jamais, entonnons ce chant de triomphe suprême.

Sursum Corda !

E. DE JACOB DE LA COTTIÈRE.

Education.

LA FAMILLE ET L'ENFANT.

I

LE FOYER DOMESTIQUE.



On estimait autrefois que de nombreux enfants étaient la bénédiction du foyer domestique.

Les familles nombreuses, disait-on, sont celles qui réussissent le mieux.

Aujourd'hui on est en général d'un autre avis.

Moins on a d'enfants, prétend-on, moins on a de charges.

Et on ajoute :

Moins il y a de parts à faire dans le gâteau, plus grosses sont ces parts.

Triste raisonnement ! calcul insensé ! on oublie donc qu'il y a pour la famille d'autres richesses que les maisons et les terres, d'autres trésors que les écus.

On oublie la force que donne le nombre quand ce nombre réuni en un seul faisceau ne forme qu'un cœur, qu'une volonté.

Or, c'est la puissance que possède toute famille nombreuse dont les membres sont unis entre eux par la confiance et l'amour.

Réjouissez-vous donc et bénissez le Seigneur, ô vous qui voyez beaucoup d'enfants groupés autour de votre foyer ; ce peut être une rude charge pour le moment, mais il dépend de vous que ce soit une source inépuisable de joie et de prospérité pour l'avenir.

Oui, cela dépend uniquement de la manière dont vous élèverez ces chers petits êtres : de la tendresse, de la confiance, de l'intimité que vous établirez entre eux ; des forces vives que vos exemples, vos leçons développeront dans leur âme.

Si vous avez su former des caractères virils, des cœurs dévoués, vous serez étonnés vous-mêmes de la puissance avec laquelle ces frères, ces sœurs s'entr'aideront, se pousseront dans la vie.

Si l'un est faible, les autres seront forts pour lui ; s'il chancelle, ils le soutiendront ; s'il tombe, ils le relèveront.

L'un d'eux est-il incapable ? les autres mettront à son service leur savoir, leur intelligence et lui applaîtront la voie.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : une éducation forte et chrétienne est le seul pivot sur lequel puisse être solidement établie cette union, ce désintéressement qui font la puis-

sance des familles, et, en particulier, des familles nombreuses.

L'amour, avons-nous dit, et nous ne saurions trop insister à cet égard, l'amour est la base de la famille. Mais qui dit amour ne dit pas faiblesse, loin de là.

L'amour divin qui est la source de l'amour paternel et maternel, auquel il doit servir de modèle et comme de type, n'implique-t-il pas la double idée de l'autorité et du respect ?

La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, dit la sainte Écriture.

Appliquons cette grande parole au foyer domestique si nous voulons véritablement y établir les bases d'avenir de la société.

Que tout d'abord l'autorité paternelle y soit vénérée et respectée. Pour cela il faut que cette autorité se montre toujours ferme et digne ; il faut que le père de famille ait toujours présente à la pensée cette grande parole descendue, il y a quelques années de la chaire de Notre-Dame :

“ La paternité est un sacerdoce ! ”

Il ne suffit donc pas que le père et la mère aiment leurs enfants, il faut qu'ils les aiment sans faiblesse.

La faiblesse ! En écrivant ce mot, je viens de mettre à nu une des plaies vives de la famille à notre temps.

Ce qui abonde, en effet, autour de nous, et cela dans tous les milieux sociaux, ce sont les parents faibles.

Les uns par manque de principes, c'est heureusement le petit nombre ; d'autres par excès de tendresse ; le plus grand nombre par égoïsme ou apathie.

Ces derniers ne veulent être père et mère que le moins possible et, en quelque sorte, pour l'acquit de leur conscience.

“ Ce n'est pas ainsi, ” et nous nous en sommes trop aperçus au moment de nos épreuves et de nos désastres, “ ce n'est pas ainsi que l'on forme des caractères énergiques, des âmes viriles, susceptibles de devouements vrais et de généreuses luttes ; l'éducation dépourvue de fermeté d'une part, de respect et de docilité de l'autre, fait des âmes molles, incapables de résistance, d'indépendance et de loyauté. ”

Que récoltent les parents après avoir si aveuglément préparé l'avenir ?

Hélas ! trop souvent la ruine de ce foyer domestique qu'ils avaient le devoir et l'ambition de transmettre à leurs descendants, agrandi et honoré.

Sur leur tombe à peine fermée on voit les frères, les sœurs se disputer avec apreté jusqu'au plus mince lambeau du patrimoine de la famille et s'étrangler les uns des autres de peur d'être, à l'occasion, forcés de s'entraider.

La haine suit presque toujours ces discordes....., la haine ! quel mot, surtout quand il est question de la famille.

Et cependant ces enfants s'aimaient, entre eux quand, tout petits, ils jouaient sous les

yeux de leur mère. Cette mère les chérissait et en était chérie !

Quo s'est-il donc passé ? Quel ouragan est survenu qui a déraciné toutes ces affections et les a dispersées sans en laisser de trace ?

Une condition a manqué dans cet intérieur, condition indispensable de durée, ce sacerdoce domestique que le père et la mère exercent grâce à l'ascendant d'une autorité tendre, mais ferme et respectée.

Cette famille où ne régnait pas une volonté unique, où les espérances et les joies de chacun n'étaient pas formées avec les espérances et les joies de tous, cette famille n'était pas la vraie famille, celle dont nous avons à cœur de tracer le tableau et de montrer les devoirs.

II

PREMIÈRE ÉDUCATION MORALE

“ Deux époux qu'unit un indissoluble lien et qui s'aiment de cet amour unique au monde où tout est respect, confiance, pureté ; des enfants élevés à l'école de la tendresse, de l'obéissance et du devoir ; parfois un grand-père, une grand-mère, débris vénérés de l'ancienne famille qui ont cherché un refuge dans la nouvelle. ” Voilà la bonne, la vraie famille, telle que l'a fondée et que la conserve, parmi nous, la loi évangélique.

A ces foyers bénis d'où est exclu tout égoïsme, tout mobile personnel, l'avenir des enfants, leur bonheur est naturellement le but principal, l'intérêt majeur de la vie des parents et pour eux ce devoir, qui prime tous les autres, se résume dans un des mots les plus grands et les plus saints du langage humain : *l'éducation*.

Sous l'influence incomparable de cet intérieur, où les bons exemples réciproques, agissant de l'un sur l'autre, entretiennent dans tous les cœurs l'heureuse imitation de la vertu et les excitent tous aux plus généreux, aux plus persévérants efforts, l'enfant puise une science qu'aucun professeur ne saurait lui communiquer, il apprend ce que c'est que le don de soi, le charme d'aimer, la joie de bien faire.

Les battements de son cœur répondant à ceux de la femme douce et aimante qui le berce dans ses bras, qui sonde son regard, qui presse ses petites lèvres tremblantes, s'apaisent aux moments de colère, se précipitent quand il s'agit du beau et du bien. Son sourire se règle sur celui de sa mère et c'est dans ses yeux qu'il cherche l'approbation ou le blâme, non-seulement pour charmer de ses actes enfantins, mais en quelque sorte pour chacune de ses pensées.

Comprenant instinctivement qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien par lui-même, ce cher petit être, dont les facultés vont une à une naître et se développer, emprunte à tout ce qui l'entoure l'expérience, nous oserions

presque dire, la vie intellectuelle et morale qui lui manque.

Sa mère est sans doute sa première, sa plus habile institutrice ; c'est d'elle qu'il aspire à tout recevoir et elle serait heureuse et fière de lui tout donner.

Il est impossible cependant qu'elle suffise seule à cette grande et douce tâche.

Par la force même des choses, d'autres affections, d'autres exemples, d'autres leçons involontaires et inconscientes surgissent autour d'eux.

La famille entière, c'est-à-dire la famille agrandie de tous ceux qui vivent habituellement sous le même toit, parents, amis, serviteurs, est appelée plus ou moins directement à prendre part à l'œuvre maternelle.

Il importe donc que la mère exerce sans relâche une intelligente surveillance, non-seulement sur sa jeune famille, non-seulement sur elle-même, mais sur tout son entourage, afin qu'aucune contradiction ne soit apportée à l'influence qui lui appartient d'exercer sur ces chers petits êtres dont l'avenir tout entier, on ne saurait trop insister sur ce point, dépend des impressions qu'ils reçoivent dès leur berceau.

A quel moment précède l'intelligence s'éveille-t-elle chez l'enfant ?

A quel moment commence-t-il à réfléchir et à comprendre ?

Nul ne résoudra jamais ce problème ; mais ce que l'on peut affirmer, c'est que bien avant de pouvoir exprimer sa pensée, l'enfant reçoit des impressions si nettes et si profondes qu'elles peuvent être décisives pour son bonheur ou son malheur à venir.

C'est là une vérité dont la plupart des jeunes mères ne se pénètrent pas assez. Il leur suffirait cependant d'observer avec attention les regards, les sourires, les mouvements de leur enfant pour s'en convaincre.

En effet, tout ce qu'on fait devant lui, l'enfant veut le faire ; tout ce que l'on dit, il cherche à le redire : toute émotion vivement exprimée, il la ressent et ce n'est pas un des moindres bienfaits de la Providence, que d'avoir donné à ces petites créatures si dénuées de toute volonté, de toutes forces propres, une si prodigieuse puissance d'impressionnabilité morale.

Rien autant que cette faculté providentielle, ne vient en aide aux efforts et à la bonne volonté des parents.

Ceux-ci veulent-ils, par exemple—et ce doit être la première et la principale de leurs préoccupations—ouvrir l'âme de leur enfant aux sentiments religieux, ils l'habituent à la prière ; ils lui font balbutier les noms sacrés de Jésus et de Marie.

L'enfant d'abord agit sans comprendre ; mais ses gestes, l'intonation de sa voix se modelant sur ceux de sa mère, un mystère de grâce s'accomplit dans cette âme innocente : l'amour des choses célestes le pénètre, l'envahit et avant que ce que nous appelons l'âge

de raison soit arrivé pour lui, ce charmant petit être a déjà d'ineffables communications avec les anges.

Non-seulement prenez garde de troubler l'œuvre divine qui allume ainsi une flamme immortelle dans cette âme pour vous si précieuse, mais encore appliquez-vous avec ardeur à alimenter, à développer cette vie spirituelle qui va s'associer, pour la féconder et l'élever, à la vie physique qu'il tient de vous et qui éclairera et dirigera si merveilleusement la vie intellectuelle que, dans un temps prochain, il devra à votre sollicitude et à vos soins.

L'enfant est incontestablement un être sensible beaucoup plus qu'un être raisonnable. C'est donc bien plus par des impressions que par des raisonnements qu'il faut frapper son esprit.

Ces impressions doivent être imprégnées de tendresse, de douceur, de confiance surtout. Il est donc essentiel que l'enfant sache bien que ceux qui s'occupent de lui, ne songent ni à le tromper ni à l'effrayer, mais qu'ils sont, au contraire, fermement résolus à lui parler toujours le langage de la vérité et de la raison.

De là, l'importance, pour toute mère tendre et sage, d'écarter de son foyer ces contes, ces menaces puériles qui malheureusement jouent un si grand rôle dans la première éducation.

De là, pour les parents la nécessité de se montrer toujours parfaitement vrais et mesurés dans leur langage.

Que dans une seule occasion, un enfant s'aperçoive qu'on a sciemment abusé de sa bonne foi, qu'on lui a fait une menace fictive ou qu'on lui a promis une récompense qu'on ne voulait pas, qu'on ne pouvait pas lui donner, et c'en est fait de l'ascendant qu'on exerçait sur son esprit.

Il n'a plus, il ne peut plus avoir cette confiance absolue, base essentielle de son respect et de sa docilité. Il faudra bien des efforts, bien du temps pour effacer cette funeste impression... peut-être même ne sera-t-il pas possible de la détruire entièrement.

Encore n'est-ce point seulement la confiance de votre enfant que vous vous êtes aliénée ; vous avez faussé sa propre nature.

Et ainsi, au lieu, comme vous l'ordonnent les lois divines et humaines, de faire beaucoup de bien à cette âme qui attend tout de vous, c'est beaucoup de mal que vous lui avez fait.

N'oubliez pas, la sincérité ainsi que la confiance qu'elle fait naître est une fleur délicate que le moindre souffle flétrit et qui, une fois fanée, ne reprend plus son éclat primitif.

Ménagez donc ces fleurs précieuses ; tenez-les soigneusement à l'abri de tout contact dangereux ; cultivez-les avec intelligence, avec sollicitude ; quittez-les plus rarement

possible ces chères petites créatures, et quand vous êtes forcés de vous décharger sur des personnes étrangères d'un soin si doux, sachez à qui vous remettez votre autorité.

Soyez en quelque sorte, plus sûrs de ceux qui vous suppléent que vous n'êtes sûrs de vous-mêmes.

Si vous aviez un trésor à garder, le confieriez-vous au premier venu ?

Evidemment, non ; vous exigeriez des garanties ; vous éprouveriez tout au moins la probité du dépositaire, et, certes, tout le monde approuverait votre prudence, votre sagesse.

Comment se peut-il donc faire que lorsqu'il s'agit de l'innocence de nos enfants, de leur caractère, nous soyons imprévoyants au point de ne pas prendre la centième partie des légitimes précautions dont nous entourons la moindre parcelle de notre fortune ?

Le gardien de notre or doit être un homme éprouvé, et nous remettons nos enfants aux mains des premiers domestiques venus. Par une aberration de cœur et d'esprit qui est vraiment inconcevable, parmi nos domestiques mêmes, ce sont ceux qui ont cette mission que nous choisissons le plus légèrement et auxquels nous demandons le moins de garanties.

Il faut qu'une cuisinière, une femme de chambre aient fait leurs preuves pour être admises, l'une à alimenter notre table, l'autre à prendre soin de notre toilette ; la bonne d'enfants seule peut se passer de précédents !

Il y a ainsi dans nos mœurs de ces bizarreries, ou plutôt de ces contre-sens, dont on ne songe pas à s'indigner parce qu'ils sont si profondément ancrés dans les habitudes contemporaines qu'ils passent inaperçus.

Celui que nous entreprenons de combattre ici n'est pas assurément un des moins funestes dans ses résultats.

Nous n'insisterons cependant pas. Il nous semble que signaler le danger doit suffire pour réformer un abus de cette gravité.

Nous appuierons plutôt sur le dévouement personnel que toute mère chrétienne doit à ses enfants et, nous résolvant, nous vous dirons, nous vous répéterons sans nous lasser :

—O vous, heureuses femmes, à qui Dieu a accordé la joie et la gloire de la maternité, ne vous déchargez que par force majeure sur des aides étrangères du soin de votre jeune famille. Cultivez vous-même et sans relâche les jeunes plantes remises en vos mains par la Providence afin de les façonner pour la vie du temps et pour celle de l'éternité. Gardez dans toute son intégrité la fleur de leur innocence ; qu'aucun exemple, venant directement de vous, ou leur arrivant du dehors par le fait de votre imprudence n'effleure leur pureté ; qu'aucune atteinte à la vérité n'altère en eux le brillant éclat de ce

diamant moral qu'on appelle franchise, loyauté !

Le mensonge proprement dit n'a point, grâce à Dieu, accès dans la famille honnête, dans la famille chrétienne ; mais que de faux-fuyants, que de fables inventées comme à plaisir pour fausser le jugement de l'enfant, que de pitoyables excuses, que de paroles exagérées trouvent le moyen de se glisser au foyer le plus vertueux.

Si les femmes pouvaient se bien pénétrer de la puissance que leur donne dans la famille, l'esprit de droiture et de sincérité ; si elles comprenaient bien à quelle hauteur morale cet amour et ce respect constant de la vérité les élèvent, aucun effort ne leur coûterait pour combattre cette tendance aux petites cachotteries, aux équivoques plus ou moins habiles, qui est trop souvent le fond du caractère féminin et qui justement tient au défaut d'éducation que nous signalons ici.

Nos lectrices, nous l'espérons, nous sauront gré de citer à l'appui de cette vérité l'exemple d'une famille que nous avons le bonheur de connaître intimement et où la mère a su conquérir et conserver cette autorité, ce respect inébranlables qui s'attachent à un caractère loyal et vrai.

Les enfants de cette femme vraiment forte parce que la duplicité et le mensonge n'ont jamais souillé ses lèvres, arrivés aujourd'hui à l'âge mûr, n'ont pas d'assurance plus positive à donner de la vérité d'un fait que ces paroles qui, il y a trente ans, étaient comme le refrain de leur paisible enfance :

—Notre mère l'a dit !

C'est que cette mère, non-seulement ne les a jamais induits sciemment en erreur, mais qu'il ne lui est jamais arrivé de chercher à éluder leurs questions.

A celles de ces questions qui la prenaient au dépourvu :

—Je ne sais pas, répondait-elle franchement.

Lorsque ces questions étaient de celles auxquelles on ne peut, en s'adressant à des enfants, donner une réponse explicite :

—Vous ne pourriez me comprendre maintenant, disait-elle ; vous saurez cela plus tard.

Et cette assurance suffisait à ces esprits confiants et dociles.

Quelquefois même, allant plus loin, elle ajoutait :

—Il ne serait pas bon que vous arrêtiez votre pensée sur ces sortes de sujets ; ils sont au-dessus de votre portée, et chercher à les pénétrer à présent serait le fait d'une curiosité malsaine et dangereuse.

C'en était assez non-seulement pour qu'on n'insistât pas, mais encore pour qu'on oubliât aussitôt la malencontreuse question et les incidents qui l'avaient provoquée.

On n'a pas idée des résultats obtenus par ce système d'éducation franche et loyale.

Les trois fils de cette heureuse mère sont

des hommes remarquables par leur intelligence et leur caractère ; ils ont fourni chacun une brillante carrière, au cours de laquelle ils ont rendu des services réels à l'État.

Ses deux filles, après avoir porté dans de nouvelles familles le bienfait de l'éducation qu'elles ont reçue y continuent les traditions de respect, de sincérité, de dévouement éclairé et vrai qui, par les aimables enfants qu'elles forment à leur tour, iront se répandre et se perpétuer au loin.

Telle est, en effet, la puissance de l'éducation qu'on ne saurait lui assigner de limites.

Elle ne se borne pas, si elle est sage et bonne, à moraliser, à élever ceux qui la reçoivent ; si elle est mauvaise à les abaisser, à les pervertir ; elle sème ses fruits, bons ou mauvais, à travers le temps et l'espace, transmettant de génération en génération, les traditions du bien ou celles du mal.

—Quelle effrayante responsabilité ! s'écrieront sans nul doute quelques-unes de nos lectrices.

—En effet, leur répondrons-nous, responsabilité effrayante ! Mais en même temps mission sublime qui est la gloire de notre sexe et qui aux jours des épreuves douloureuses que nous traversons, sera un des plus sûrs moyens dont la Providence se servira pour la régénération de la société et le relèvement de la France.

Que toutes les mères qui lisent ces lignes le sachent et ne l'oublient pas : ce n'est pas seulement l'avenir de leurs enfants qui est entre leurs mains, c'est, dans la mesure du rang et de l'influence dont elles jouissent dans le monde, celui de la patrie elle-même.

III

L'HYGIÈNE MORALE DE L'ENFANT.

Sauvegarder l'esprit et le cœur de ses enfants en écartant soigneusement de leur chemin tout ce qui pourrait fausser le premier, corrompre le second, est, ainsi que nous venons de l'établir, le premier devoir d'une mère.

—Mais sa mission se borne-t-elle là ?

—Evidemment non. L'éducation serait, relativement du moins, une tâche trop facile si elle n'avait à se préoccuper que de diriger, de développer les germes latents du bien et du beau que Dieu dépose dans chaque âme en la créant à son image et à sa ressemblance.

Malheureusement, à côté de ce germe, présent divin, le péché a placé de mauvais instincts qui dès qu'une jeune intelligence s'ouvre à la vie, cherchent à se produire au dehors.

Ces mauvais instincts, il faut les surveiller, les combattre, les déraciner ; il faut lutter avec eux corps à corps, sans s'inquiéter des efforts à faire, des déchirements à subir.

Le combat souvent se poursuit dans l'an-

goisse et des larmes amères sont le prix du triomphe,

O mères dévouées, ne vous laissez arrêter ni par ces angoisses, ni par ces larmes. Affermissez votre volonté et arrachez d'une main sûre l'ivraie pendant qu'elle ne se confond pas encore avec le bon grain.

N'hésitez pas à vous montrer sévères et résolus. Toute transaction avec un défaut serait un acte de complicité dont l'avenir se chargerait de vous punir en votre enfant lui-même.

Ici d'ailleurs, comme dans la culture des qualités naturelles, le moteur par excellence est l'exemple.

Un courant magnétique, plus fort que sa volonté, relie l'enfant à ceux qui l'entourent et qu'il aime, de telle sorte que pour peu que ceux-ci y mettent de la suite et de la volonté, ils font passer toutes leurs impressions dans l'âme de la chère creature que l'on voit aussitôt s'empresse de s'assimiler, pour les reproduire, les sentiments dont ils sont animés.

Ces impressions, il est vrai, sont plus vives que profondes ; souvent même elles s'effacent presque aussitôt qu'elles sont formées, emportées par cette mobilité de caractère et de pensée qui est le propre de l'enfance.

Cependant s'il ne faut pas s'attendre à graver tout d'abord dans une âme si malléable, mais si changeante des traits durables, on peut compter que ces traits patiemment renouvelés finiront par s'incruster au plus profond de cette âme et ne s'en effaceront jamais.

Dieu a donné aux parents, et en particulier à la mère, une intuition merveilleuse au moyen de laquelle elle pénètre au plus intime de la pensée de ses enfants ; elle en peut ainsi arracher tout ce qui est dangereux ou mauvais, pour y semer largement le germe du bien.

La femme la plus vulgaire, quand elle aime réellement ses enfants, n'a pas de peine à s'élever à la hauteur de sa mission.

Le cœur, chez elle, supplée à ce qui peut lui manquer sous le rapport du développement intellectuel.

Quo ne doivent donc pas attendre la famille et la société des femmes auxquelles leurs habitudes, le milieu dans lequel elles vivent, les loisirs qui leur sont faits, facilitent ce précieux apostolat.

Quelles excuses les femmes pourraient-elles donner si elles n'apportaient pas à l'accomplissement de cette tâche tout leur cœur et tous leurs soins ?

Dans une famille bien réglée tout doit servir à l'éducation des enfants.

Pas un mot, pas un geste, pas un battement de cœur qui ne réclament leur place dans cette œuvre grande entre toutes, puis que se prolongeant bien après que ceux qui l'ont accomplie, auront disparu de ce monde,

elle se perpétuera jusque dans l'éternité.

Le pouvoir des parents est donc immense et leur responsabilité égale leur pouvoir.

La bonté, la bienveillance, le parfait accord qui règnent autour de lui, ou la rudesse, l'égoïsme, les mésintelligences dont il est le témoin, s'imposent à l'enfant pour former le fonds de sa nature. Il est donc évident qu'avant de songer à agir directement sur lui, il faut s'observer, se modérer, et, s'il est permis d'employer ce terme, se discipliner soi-même.

Par de tendres caresses, par de perpétuels exemples bien plus sûrement que par des recommandations et des remontrances on l'accoutumera à chérir ses frères, ses sœurs, ses petits camarades.

Devant un animal qui souffre, on lui inspirera la compassion en lui enseignant à le secourir, en sollicitant pour lui ses petites caresses.

On lui inculquera le respect pour la vieillesse, la pitié pour la misère en l'associant à ses charités, à ses aumônes. Et quoi de plus touchant qu'un petit enfant, courant de son pas incertain au devant d'un pauvre mendiant pour lui souhaiter la bienvenue et lui présenter le pain qui apaisera sa faim, la pièce de monnaie qui lui aidera à satisfaire ses besoins les plus urgents.

Après qu'on lui aura ainsi, par sa propre bonté, par sa propre justice, fait prendre en horreur la méchanceté et la cruauté si commune chez les enfants que le moraliste a pu dire d'eux : "*cet âge est sans pitié*," on veillera attentivement afin de réprimer par une prompte punition tout sévère contre plus faible que soi : domestiques, petits camarades, innocent animal.

On encouragera au contraire par des éloges et des récompenses tout acte de justice, de bonté, de générosité.

Et ne croyez pas que cette éducation de l'âme, cette discipline morale soit sans action sur cette éducation physique dont trop de mères s'imaginent avoir uniquement à s'occuper pendant les premières années de la vie de leurs enfants—éducation essentielle dont nous n'avons rien à dire, enseignée qu'elle est de toutes parts par des maîtres plus compétents que nous.

"L'hygiène morale de l'enfance" dont nous nous sommes fait le défenseur est en effet inséparable de l'hygiène physique. Elle lui vient en aide et reçoit d'elle les éléments puissants qui concourent à son développement.

Nul n'ignore, en effet, combien la santé, la force du corps influent sur celle de l'âme.

Mais tout le monde peut-être ne sait pas assez combien cette corrélation est réciproque, combien la discipline des passions influe sur la conservation de la santé, et, en ce qui concerne l'enfance, sur le développement des forces physiques.

On nous permettra donc de répéter avec

un hygiéniste habile et expérimenté dans quelle mesure des habitudes de docilité, de bonté et de bienveillance procurent à l'enfant, à ses parents, une heureuse sécurité contre les dangers qui menacent le corps.

"N'est-il pas vrai, en effet, que l'enfant bien élevé ne sera pas exposé à une foule d'accidents qui sont le lot des étourdis et des méchants.

"Il ne se battra pas avec ses camarades.

"Il ne dénichera pas les oiseaux ; il n'escaladera pas les murs, et il n'ira pas en mer.

"Il se soumettra aux précautions que prendra pour lui la prudence de ses parents.

"S'il est malade, il acceptera avec docilité les remèdes qui lui seront offerts.

"En état de santé, il ne mangera pas outre mesure ; il ne s'échauffera pas de courses folles ; il ne boira pas glouglou de l'eau froide quand il est en transpiration.

"En un mot, moralement et corporellement, il sera dans les conditions les plus favorables pour le bonheur, la tranquillité de la famille et pour sa propre sûreté."

Voilà les fruits que recueilleront les mères dès la période qui suivra la première enfance de leurs chers bébés, si elles ont su commencer dès le berceau l'œuvre bénie de leur éducation.

Et dans un autre ordre de faits, que de causes de maladies sont écartées par les habitudes de propreté, d'ordre, de régularité, conséquences d'une éducation bien réglée.

Que d'accidents plus graves encore sont évités par la douceur, la docilité de l'enfant et que produisent la colère, la violence d'un caractère livré à lui-même ou mal dirigé : — accès de fureur aboutissant à des convulsions et parfois même à des maladies incurables ; affaiblissement des organes de la digestion par excès de gourmandise ou même par inexactitude dans les heures de repas ; engourdissement des facultés intellectuelles par parti-pris de paresse ou de résistance.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer ici tous les cas où la santé de l'enfant peut et doit souffrir des défauts de son éducation.

Nous avons dans cette première étude essayé d'esquisser le rôle admirable de la mère au point de vue de la première éducation des enfants.

Nous disons *esquisser*, car qui oserait définir et limiter tout ce dont une mère est capable pour former et élever le cœur de ses enfants ?

Il est des qualités de droiture, de conscience, de courage qui devancent l'âge et qui ne se trouvent en germes qu'au foyer domestique, qui ne se développent et ne fructifient que sur les genoux et sous les caresses d'une bonne mère.

C'est le privilège et la gloire de la famille : c'est en même temps sa force et sa couronne !...
Comtesse DROHOJOWSKA.

Bulletin Religieux.

LES JESUITES.

La chasse aux Jésuites que poursuit avec une fébrile activité le gouvernement Français (notons qu'une grande partie de la nation Française proteste par son attitude contre les décrets du mois de mars dernier), a su inspirer l'Amérique à protester contre cet acte d'hostilité à la liberté sociale, civile et religieuse.

Entre autres lieux du Canada, la ville de Montréal a protesté avec une énergie de foi religieuse qui l'honore grandement aux yeux du monde catholique.

Voici ce document :

A. M. D. G.

Amende honorable au Sacre-Cœur de Jésus.

Et protestation solennelle des citoyens de Montréal, contre les proscriptions des Ordres religieux du sol de la France, le 29 juin 1880.

O Christ ! Roi du ciel et de la terre, votre père céleste vous a donné les nations en héritage, mais vous avez voulu conquérir le genre humain par les souffrances de la croix ; et c'est par l'amour immense de Votre Cœur Adorable que vous avez voulu régner sur tous les cœurs.

C'est par vous que les Rois règnent ; c'est par vous que les maîtres des empires administrent la justice ; mais vous avez voulu, dans votre divine miséricorde, établir sur les cœurs et les intelligences un règne de douceur et d'amour, le règne d'une mère sur des enfants bien-aimés. C'est pour cela que, de votre cœur adorable, est sortie, avec les dernières gouttes de votre sang divin, votre glorieuse épouse, notre mère, la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

O Roi des Nations ! c'est dans les bras de cette mère que, d'après vos admirables décrets, les nations devaient être portées du berceau à la félicité éternelle !

Mais la malice et l'ingratitude d'enfants rebelles les a fait arracher de ces douces étreintes, et déchirer le sein de cette mère bénie.

Par un mystérieux décret de votre éternelle sagesse, vous avez permis, pour l'exaltation de votre nom et la gloire de vos saints,

que l'enfer fit une lutte terrible et incessante à cette Eglise votre divine épouse, et qu'il la frappât au cœur dans ses ordres religieux, qui sont ses enfants les plus chers, afin qu'elle eût avec vous, ô Divin Crucifié ! ce nouveau trait de ressemblance, Vous dont le cœur a été transpercé d'une lance.

Il y a trois mois, le gouvernement d'une nation fille aînée de l'Eglise, notre mère-patrie, nation qui fit jadis l'honneur du nom chrétien, le soldat du nom de Dieu, et durant tant de siècles, l'épée du Christ et la sentinelle du Vatican, a lancé, contre les ordres religieux, un décret de proscription. C'est aujourd'hui que doit être mis à exécution cet odieux décret.

Tout pouvoir vous a été donné dans le ciel et sur la terre, ô Roi des nations ! C'est donc au mépris de votre loi et de votre autorité, qu'aujourd'hui le gouvernement de la République Française, gouvernement qui ne peut avoir aucune autorité à moins qu'elle ne vienne de Vous, frappe l'Eglise au cœur en proscrivant les ordres religieux.

Parmi ces ordres religieux, il en est un, que vous avez voulu, ô notre Divin Maître ! associer plus spécialement, aux douleurs de votre passion et aux ignominies du Calvaire. Vous l'avez baptisé de votre nom, O Jésus ! afin sans doute qu'en lui se vérifiât, d'une manière plus éclatante, cette prédiction sortie de vos lèvres divines :

"Vous serez haïs de tous à cause de mon nom."

O divin Sauveur ! c'est surtout en haine de votre nom que la persécution semble s'acharner plus spécialement, contre la Société de Jésus. C'est parce qu'ils se distinguent parmi les plus ardents et les plus fidèles propagateurs de votre doctrine, que les Jésuites ont été choisis pour être les premières victimes de la proscription.

Cette proscription, c'est une suprême injure à votre nom, ô notre Roi ! Et par cette proscription des ordres religieux, les impies ont de nouveau transpercé Votre Divin Cœur.

Prosternés à vos pieds, ô Rédempteur du genre humain ! nous, les citoyens catholiques de Montréal, faisons à votre Sacré Cœur une amende honorable pour tous ces outrages et pour tous ceux, hélas ! si nombreux ! que vous recevez de tant de peuples, de tant de gouvernements.

Nous déposons à vos pieds, O Jésus ! notre protestation solennelle contre l'acte de proscription, du sol de la France, des Jésuites et des autres ordres religieux. Nous réclamons avec indignation, au nom de la civilisation et de la liberté chrétienne, au nom du droit et de la justice, au nom surtout des droits sacrés de notre Dieu et de son Eglise, contre cette proscription barbare.

O Agneau de Dieu, qui portez les péchés du monde ! le péché est la source de tous les maux. Hélas ! ce sont nos péchés, ce sont

les péchés de nos frères de France, qui sont la cause de cette persécution ! Pour apaiser votre divine justice, ô Jésus ! Vous avez permis que tant d'âmes pures, déjà consacrées à votre service, que tous ces bons religieux voués à notre bien fussent les victimes de propitiation et payassent pour nous. O Cœur de Jésus ! que leurs angoisses soient suffisantes pour apaiser votre colère et arrêter le châtiement. Nouveaux Isaac, ils s'offrent au couteau du sacrifice ; suspendez le bras de votre Père céleste !

Changez le cœur des persécuteurs, comme vous avez, sur la croix, changé celui du bon larron.

Cœur qui voulez régner par l'amour ! Oubliez votre justice, pour ne vous souvenir que de votre miséricorde.

Rendez la paix à votre sainte Eglise. Et pour nous, ô Jésus, comme gage de notre amour, nous rappelant vos promesses : que le salut des nations doit venir de votre Sacré Cœur, et voulant réserver notre chère patrie des maux qui affligent la France, nous la consacrons cette patrie, à votre Divin Cœur : Ôui ! nous consacrons au Sacré-Cœur de Jésus notre cher Canada, notre Ville-Marie, nos personnes, nos familles, tous nos biens, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes.

Daigne agréer cette offrande, ô Cœur adorable, et nous accorder le salut dans le temps et dans l'éternité.

Montréal, 29 juin 1880.

UNION UNIVERSELLE

Pour le tribut quotidien

DU

SOUVERAIN PONTIFE.

APPEL AU MONDE CATHOLIQUE.



Voici un document d'une très grande importance que publie l'*Aurora*, de Rome, et que nous nous empressons de mettre sous les yeux des lecteurs de l'*Album des Familles* :

CATHOLIQUES !

Quand, à la suite des derniers événements politiques, le Saint-Siège fut dépouillé du pouvoir temporel que la Providence et les siècles lui avaient sage-

ment accordé pour assurer sa parfaite indépendance, cette violence provoqua aussitôt dans tout le monde catholique une si éloquente démonstration d'unité, d'attachement et de foi, que les adversaires mêmes du christianisme furent, malgré eux, frappés d'admiration.

Le gouvernement nouveau qui venait de s'installer à Rome assigna bien au Souverain Pontife une mesquine dotation annuelle ; mais les plus justes raisons de dignité et de convenance, et l'honneur de sa personne sacrée, ne lui permettaient pas de l'accepter.

Quel compte, du reste, aurait-il pu faire d'une dotation basée sur une loi de durée incertaine, qui, établie alors, pouvait plus tard être révoquée avec une égale facilité par suite du changement de ministère ?

Dans cette occurrence, tous les fils de l'Eglise catholique se hâtèrent, avec un élan unanime et une générosité jusque-là inconnue, d'accourir au secours de leur père commun ; ils voulurent partager son sort et soutenir sa pauvreté en lui offrant ses propres biens. Que de splendides exemples de nobles sacrifices et de privations personnelles furent ainsi donnés ! C'est au moyen de ces filiales aumônes que le suprême pasteur put faire toujours face à ses plus urgents besoins et à ceux du troupeau mystique confié à ses soins.

Mais cette généreuse charité, qui n'a jamais fait défaut par le passé, ne saurait maintenant s'arrêter ; bien plus, le zèle des catholiques doit nécessairement augmenter, puisque les mêmes causes qui l'ont fait naître, non-seulement subsistent toujours, mais deviennent de plus en plus graves et insistantes par suite de la fureur croissante de la tempête soulevée par la révolution contre l'Eglise catholique.

Le moment est en effet venu où la charité commence à devenir un devoir impérieux, ce devoir qu'ont les fils de soutenir leur père, pour lui permettre de bien diriger sa maison et sa famille.

Du reste, il ne s'agit pas ici de secourir simplement la pauvreté personnelle du Pape, car, pauvre et sobre dans sa vie par le passé, il désire toujours rester tel. Mais, comme pontife, il a de pressants besoins et de nombreux devoirs ; et c'est à ceux-ci qu'il s'agit de pourvoir. En sa qualité de chef de l'Eglise universelle, il doit veiller sur cet immense peuple confié à ses soins. Il y a des légats, des nonces et des représentants auprès de toutes les puissances, à maintenir aussi bien que de nombreuses congrégations et divers ministères ecclésiastiques où viennent aboutir toutes les affaires du monde catholique. Il y a, en outre, des missions lointaines à conserver dans des pays infidèles pour y propager la foi.

Or, à toutes ces dépenses que nous appelons ordinaires, qui pèsent sur le chef de la catholicité, viennent, s'en ajouter, d'extraor-

dinaires qui lui sont imposées par les circonstances impérieuses des temps.

En effet, aux périls incessants d'une presse impie et licencieuse, d'une civilisation faussée et corrompue et d'une éducation immorale et perverse, il faut opposer une puissante digue et sauver ainsi la société par la fondation d'écoles chrétiennes. Et puis enfin le cœur paternel du pasteur suprême peut-il rester insensible et fermé à l'évangélique libéralité, quand tant de religieux des deux sexes et tant de pauvres, tombés aujourd'hui dans une condition déplorable aussi bien dans d'autres pays qu'en Italie, et surtout à Rome, tendent vers lui les bras pour en obtenir des secours matériels ?

Mais le Pape, dans la situation actuelle, d'où peut-il attendre les moyens de pourvoir à tant d'œuvres de nécessité et de charité ? N'est-ce pas de la charité seule de ses fils ?

Il suit de là, nous le répétons, que cette charité bien loin de diminuer, doit au contraire grandir tous les jours. Ce sera, si l'on veut, une offrande du cœur, une oblation spontanée ; mais du moment que cette offrande et cette oblation nous sont imposées par un devoir de charité filiale, souvenons-nous que la charité doit être ordonnée et réglée, et soumettons-les à un ordre et à une règle certaine.

C'est justement dans ce but, ô catholiques ! que nous vous adressons aujourd'hui cet appel, en vous invitant tous à faire partie d'une association qui a pour but, non-seulement d'unir la grande famille catholique, mais aussi de recueillir un faible tribut quotidien pour le Saint-Père. Ce tribut lui sera présenté comme un témoignage de gratitude pour les prières qu'il offre tous les jours pour le salut de tous les fidèles, et nous participerons davantage à leur mérite.

L'association a son siège principal à Rome et des centres dépendants dans tout le monde catholique. Elle porte ce titre : *Union universelle pour le Tribut quotidien du Souverain Pontife*. Les associés se divisent en deux classes : les associés actifs et les associés adhérents. Les premiers sont ceux qui font partie *pro tempore* des divers conseils ; chacun peut appartenir aux seconds ; il suffit pour cela de verser tous les mois une offrande de 30 centimes. (5 centins du Canada.)

Catholiques !

Cet appel fait à votre charité, vous impose pas, vous le voyez bien, de grands sacrifices. On ne vous demande que peu, pour que tous, sans exception, vous puissiez donner. *Il ne s'agit que d'un centime par jour*. C'est pour le Pape qu'on implore cette charité. En donnant au Pape, vous donnez au pauvre la plus auguste de la terre, et vous prenez part avec lui aux plus grandes œuvres de bienfaisance du monde. Vous concourez à la propagation de la foi, vous aide-

rez les malheureux, les hôpitaux, les orphelins, les églises pauvres et les institutions pieuses qui ont le plus besoin de secours ; vous donnerez enfin à vous-mêmes et à vos âmes, parce que celui qui a promis aux miséricordieux le royaume des cieux et a déclaré qu'il considérait comme fait à lui-même tout ce qui serait fait en faveur des pauvres, ne pourra qu'à plus forte raison accorder cette haute récompense à ceux qui se seront montrés généreux envers son vicaire.

Le Président du Conseil général de l'Union Universelle pour le Tribut quotidien au Souverain Pontife.

AVIS DE PRÉSIDENCE.

Les divers conseils déjà fondés doivent pour le moment se dévouer exclusivement à la formation des centres dépendants d'après les règles établies, afin de pouvoir commencer, dès le 1er octobre, à agréger des associés adhérents et à recueillir les offrandes pour le 4e trimestre de cette année 1880.

Association de Bienfaisance

EN FAVEUR DE

L'ÉVÊCHE DE MONTREAL.



L'est pas un cœur chrétien qui ne soit profondément affligé de l'état où se trouvent les affaires de l'Évêché de Montréal. Voir, en effet, l'institution la plus nécessaire dans un embarras pénible ; assister à la gêne d'une corporation dont la prospérité est si intimement liée avec nos plus chers intérêts, n'est-ce pas une bien cruelle souffrance pour

des âmes vraiment catholiques ?

L'Évêché de Montréal a voulu se fonder solidement en se créant des ressources suffisantes pour faire face aux dépenses qu'entraîne le personnel nécessaire à l'administration diocésaine. Pour arriver à ce résultat il s'est jeté dans les entreprises qui donnaient les plus belles espérances. Hélas ! on avait compté sans la crise lamentable qui est venue s'abattre sur les affaires financières de tout un continent et dont les plus habiles n'ont pu prévoir les ravages !

L'Évêché de Montréal s'est cru capable de prêter main-forte à une foule d'œuvres naissantes, surtout en se faisant caution en faveur d'églises absolument nécessaires pour le bien

des âmes ; et il lui faut reconnaître aujourd'hui que son zèle a été plus grand que ses ressources. Si, sous ce rapport, son crédit a diminué aux yeux des hommes, il a dû augmenter aux yeux de Dieu, témoin du bien incalculable qui se fait dans les diverses paroisses érigées par Mgr. Ignace Bourget ; et si Dieu approuve, est-il permis à l'homme de condamner ?

Aussi, en face de la triste position que la crise vient de faire à l'Evêché, tous les vrais catholiques ont été émus et ont conçu le désir de travailler énergiquement au rétablissement de ses finances. Déjà la bonne volonté s'est manifestée, et l'élan imprimé fait bien augurer de l'avenir. Mais, jusqu'ici les dons modestes ont pu difficilement donner leur précieux concours au grand résultat qu'il s'agit d'obtenir. Voilà pourquoi bien des cœurs généreux mais timides n'ont pu satisfaire leurs desirs.

C'est à tous et à ceux-ci, en particulier, que s'adresse l'Œuvre de l'Association de Bienfaisance en faveur de l'Evêché de Montréal. C'est le petit sou réclamé de tous par une main paternelle sous le regard de St. Joseph.

Voici le but, les conditions et les avantages de l'Association.

A. M. D. G.

St. Joseph, patron de l'église universelle, protégez le diocèse de Montréal !

Association de Bienfaisance en faveur de l'Evêché de Montréal.

" Le but de cette association est de secourir l'évêché de Montréal que des difficultés financières ont mis dans un état de gêne.

" Pour en faire partie il suffit de donner une aumône de 5 centins par mois, ou, en payant d'avance, de 50 centins par année. Il n'est exigé des enfants qu'un centin par mois ou dix centins par année.

" La susdite offrande peut être faite en faveur d'une autre personne vivante ou défunte.

AVANTAGES.

" Une messe, chaque semaine, à la cathédrale de Montréal, pour tous les associés.

" 40 jours d'indulgence pour tout acte propre à favoriser la dite association.

" De plus, les associés ont part aux avantages des bienfaiteurs de la cathédrale, c'est-à-dire, 1^o à deux grandes messes célébrées à la cathédrale, tous les ans pendant 25 ans, à 7 heures a.m., l'une le second mercredi de mai, pour les vivants, l'autre le second mercredi de novembre, pour les morts ; 2^o à une grande messe chantée également à la cathédrale, à 7 heures a.m. le dernier mercredi de chaque mois. Les noms des donateurs et

les montants fournis par eux sont inscrits dans des livres gardés à l'évêché."

N. B.—Les aumônes doivent être remises aux collecteurs munis d'une autorisation spéciale, ou aux curés des diverses paroisses, ou être portées aux bureaux de la corporation épiscopale.

APPROBATION :

Nous approuvons et nous bénissons de tout notre cœur l'association de bienfaisance en faveur de l'évêché de Montréal.

10 août 1880.

† EDOUARD CHAS., Ev. de Montréal.

Chaque associé peut payer sa contribution de suite et il est même engagé à le faire afin que les ressources fournies par l'association soient plus vite opposées à la dette et à ses lourds intérêts.

Devant le but éminemment noble et chrétien, devant les conditions faciles qui en permettent l'accès à tout le monde sans exception, devant les immenses avantages qu'elle assure à tous ses membres, il est impossible qu'un catholique refuse d'y prendre part.

Tous, sans exception, s'empresseront de mettre en pratique le conseil que nous donne N. S. de nous faire des amis dans le ciel avec la richesse de la terre.

Melanges.

[Du Courrier du Canada.]

NOCE D'OR

DE

Mgr. J. D. DEZIEL



A célébration des Noces d'Or de Mgr. Déziel a commencé hier après midi, (31 août) à Lévis, par une séance à l'Hospice de St. Joseph de la Délivrance, où une adresse a été présentée à Mgr. Déziel.

Mardi soir, à 7 heures, il y a eu séance au collège de Lévis. Une Adresse présentée par le collège a été lue par M. le Vice Supérieur Sauvageau, et

un discours de circonstance a été fait par M. Alphonse Bernier, élève finissant. La cantate, parole de M. Legendre, musique par M. G. McNeil, a ensuite été chantée avec un plein succès par un chœur nombreux.

A la fin de la séance, un feu d'artifice magnifique de la valeur de \$600 a eu lieu au collège. C'était le signal d'une illumination générale de la ville, pour laquelle chaque citoyen a rivalisé d'ardeur. Nous avons remarqué, entre autres résidences brillamment illuminées, celles de MM. De Gaspé, Chs. Darveau, avocat, Pierre Bourassa, George Couture, C. Lemieux, M. Roy, N. P., Sen. P. Bourget, A. Damour, Dr Marsan, W. Carrier, Ed. Carrier, I. N. Belleau, avocat.

L'effet de l'illumination vue de la Terrasse Frontenac de Québec, était magnifique. Le couvent et autres vastes édifices présentaient un beau coup-d'œil.

Pendant le feu d'artifice et l'illumination, le corps de musique de l'Union Musicale, de Saint-Joseph de Lévis et de Saint-Jean Baptiste de cette ville ont fait entendre les plus beaux morceaux de leur répertoire. Des coups de canons ont été tirés ds temps à autre dans la soirée.

Ce matin, à 9 heures, le canon annonçait l'entrée solennelle de Mgr l'Archevêque et des membres du clergé dans l'église Notre-Dame.

Mgr Déziel officiait, assisté de M. l'abbé Philippe Beaulieu, directeur du collège de Lévis, comme diacre, et de M. Anselme Déziel, vicaire à Lévis, comme sous-diacre. M. Léandre Brassard, ancien curé de Saint-Michel des Saints, diocèse de Montréal, célébrait sa cinquantième année de prêtrise, à côté de Mgr Déziel, en aube et en chappe.

Sur un trône d'honneur, Mgr l'Archevêque avait à ses côtés MM. les grands vicaires Poiré et Doucet.

Mgr Lafèche assistait dans le chœur, ayant à ses côtés M. Aubry, curé de Saint-Léon, et M. Boucher, curé de la Rivière du Loup (en haut). Mgr Langevin était assisté de M. le grand-vicaire Langevin et de M. le chanoine Cloutier, de Cacouna. Il y avait deux cents prêtres présents.

Le sermon a été donné par Mgr l'Archevêque de Québec.

Pendant la messe, un chœur composé de 120 voix, sous la direction de M. G. McNeil, organiste de Lévis, a fait entendre la messe musicale harmonisée par M. G. Gagnon.

Aussitôt après la messe, les Adresses suivantes ont été présentées à Mgr Déziel, sur l'estrade préparée à cet effet, dans l'ordre suivant :

- 1o Des citoyens de Lévis, présentée par l'hon. J. G. Blanchet.
- 2o De la paroisse de St. Joseph de Lévis.
- 3o De la paroisse de St. David.
- 4o De la paroisse de Saint-Pierre les Becquets.

L'Union Saint-Joseph de la ville de Lévis, les corps de musique mentionnés plus haut étaient sur le terrain et jouaient ayant la présentation de chaque Adresse.

A 1 heure P. M., il y a eu banquet aux messieurs du clergé dans les salles du collège de Lévis.

Parmi les nombreux présents donnés à Mgr Déziel, voici les plus en vue : Son portrait en peinture à l'huile, grandeur naturelle, fait par l'artiste du Bon Pasteur, a été donné par le Couvent de Notre-Dame de Lévis.

Le collège de Lévis lui a fait présent du corps de Saint-Victor mis dans une chape artistiquement travaillée par M. Villeneuve, architecte de St-Romuald. C'est un ouvrage d'un goût magnifique.

L'intérieur de l'église et les principales rues de Lévis étaient magnifiquement décorées.

La paroisse de Lévis a présenté à Mgr Déziel trois magnifiques tableaux à l'huile faits par l'artiste du Bon Pasteur. Les sujets sont : *L'Assomption de la Ste. Vierge*, *le Christ en Croix* et *le Sacré-Cœur de Jésus*.

II

Mgr. Joseph-David Déziel, est né à Maskinongé, le 21 mai 1806. Il fut ordonné prêtre le 5 septembre 1830. D'abord vicaire à la Rivière-du-Loup, puis à Gentilly en 1831, et à Maskinongé en 1832, il fut nommé, en 1835, curé de St. Patrice de la Rivière-du-Loup. En 1838, il fut transféré à la curé de St. Pierre les Becquets, où son nom est encore en grande vénération. Les citoyens de St. Pierre n'ont pas voulu laisser passer cette belle fête sans venir saluer leur vénéré et digne curé.

En 1843, M. Déziel vint à St. Joseph, de Lévis, et y séjourna pendant neuf années. Enfin, en 1852, il fut nommé curé de N.-D. de Lévis. La ville ne faisait que de naître quand M. Déziel vint s'installer à Notre-Dame, qui n'avait pas encore eu de curé. Cette jolie ville lui doit son temple superbe, son collège, son couvent et son hôpital, sans compter toutes les autres œuvres qu'il a si habilement dirigées. En 1865, M. Déziel fit un voyage en Europe dans l'intérêt de sa santé, et ne reprit possession de sa cure que l'année suivante : on se rappelle encore l'enthousiasme indescriptible de la population de Lévis lors de son retour à Québec.

En récompense des services rendus à son peuple et à la religion en général, Sa Sainteté Léon XIII a daigné lui conférer l'honneur de la Prélature.

Pour se faire une idée de la joie et de l'enthousiasme qui régnaient parmi la population de Lévis et des paroisses avoisinantes, il faut connaître la grandeur du respect que Mgr. Déziel a toujours su inspirer, et de l'estime dont il est entouré.

Nous nous joignons aux paroissiens de Lévis, en cette circonstance, pour offrir à ce prêtre éminent l'hommage de nos félicitations et lui souhaiter encore de longues années.

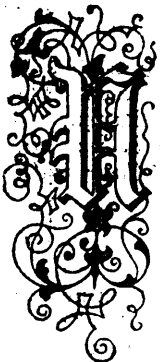
UNE PAGE D'HISTOIRE

SUR

MANITOBA,

PAR

MGR. LAFLECHE.



OUS avons essayé à retracer de mémoire—dit le *Journal des Trois-Rivières*—les principaux traits de l'instruction que Mgr Lafleche a donnée à la cathédrale dimanche, le 1er août, sur son voyage à Manitoba.

On sait que Sa Grandeur est un des premiers missionnaires de ce pays ; il en parle avec l'affection d'un apôtre et la clairvoyance d'un homme d'état. Notre analyse, quoique bien imparfaite, sera au moins une légère consolation pour ceux qui n'ont pas eu l'avantage d'entendre ces intéressantes considérations.

Prenant pour texte ces paroles de St. Paul : "J'ai planté, Apollon a arrosé, mais Dieu seul a fait croître," l'éloquent prédicateur en a fait l'application aux premières semences de religion jetées par les premiers missionnaires dans le Nord-Ouest, arrosées par les continuateurs de leur œuvre et grandies sous le souffle du Dieu tout-puissant.

La découverte du Nord-Ouest se rattache intimement à l'histoire des Trois-Rivières. C'est un homme né dans notre ville, Varennes de la Vérendrye, fils d'un ancien gouverneur des Trois-Rivières qui a découvert le Nord-Ouest canadien. Avant lui, les Français avaient pénétré jusqu'au Mississipi et parcouru le littoral du lac Supérieur, mais l'intérieur du pays était inconnu. C'est en 1738 que Varennes commença ses explorations du Nord-Ouest qui durèrent quatorze ans. Il visita la Rivière-Rouge du Nord, fut le premier blanc qui ait vu les Montagnes Rocheuses. Monseigneur fait remarquer que les missionnaires français de cette époque ne s'occupaient point de prêcher l'Évangile aux peuples sauvages de l'Ouest, mais s'occupaient surtout de parcourir les divers postes de traite pour administrer la religion aux européens. Ce n'est que plus tard que commencèrent les véritables missions pour les sauvages.

Au temps de Hennepin, celui qui découvrit les chutes de St. Antoine, extrémité de la navigation du Mississipi, le 3 juillet 1680, comme au temps des Varennes, la traite des pelleteries et la découverte du passage à la mer de l'Ouest étaient les deux grandes préoccupations. Plus tard la compagnie du Nord-Ouest qui avait remplacé les traitants français employait un grand nombre de canadiens qui, une fois dans les pays d'en haut, épousaient des sauvagesses et de ces alliances devenues des plus en plus nombreuses sortit une génération nouvelle, les métis. Élevés par des mères généralement idolâtres, ces métis ne différaient des sauvages que par un penchant naturel vers la religion des blancs. Mais il n'y avait là aucun missionnaire pour développer en eux ces généreux instincts et tout le Nord-Ouest était en proie à la barbarie, à des guerres à peu près continuelles entre les diverses nations. Et la rivalité entre la compagnie de la Baie d'Hudson et la compagnie du Nord-Ouest menaçait de devenir aussi sanglante que les guerres des tribus sauvages, lorsque lord Selkirk, qui venait d'acheter une immense étendue de territoire pour fonder une colonie, éclairé par la bataille de 1816, où vingt-deux anglais étaient tombés sur le champ de bataille, écrivit à Mgr. Plessis pour lui demander des missionnaires catholiques. Même en ne consultant son intérêt matériel lord Selkirk comprenait qu'il ne pouvait fonder une société durable sans le concours de la religion. Mgr Plessis s'empressa d'envoyer à la Rivière-Rouge deux hommes particulièrement chers à notre ville des Trois-Rivières, les Révérends MM. J. N. Provancher et S. Dumoulin, l'un, premier évêque sacré à Trois-Rivières en 1822 devint premier évêque du Nord-Ouest, et l'autre mourut curé d'Yamachiche. C'est en juillet 1818 que MM. Provancher et Dumoulin arrivèrent d'abord à la Rivière-Rouge pour y planter l'arbre de la foi. Ils étaient réellement les premiers missionnaires de ces régions lointaines et ils auraient pu dire comme l'apôtre : *ego plantavi, j'ai planté.* C'est dans l'âme des métis que la semence de la foi a été déposée et qu'elle a porté des fruits si consolants.

En 1844, Mgr Provancher fait un appel au zèle des prêtres canadiens, et Mgr Lafleche qui venait alors d'entrer dans le sacerdoce, nous raconte comment il se sentit appelé de Dieu vers ces missions.

II.

Quelle était alors la condition de l'église de la Rivière-Rouge ?

Il y avait Mgr Provancher, qui était à St. Boniface, assisté du Rév. M. Mayrand ; le Rév. M. Belcourt, qui s'occupait surtout de la mission de la Baie Saint-Paul et le Rév. M. Thibault, qui était en charge de la mission du Lac au Diable qu'il s'empressa de baptiser Lac Ste. Anne.

Monseigneur était évidemment ému en relataut que sur quatre Sœurs Grises qu'il avait emmenées avec lui, en 1844, il en a retrouvé, cette année, deux encore vivantes, les Sœurs Lafrance et St. Joseph ; les deux autres, les Sœurs Valade, supérieure, et Delagrave, assistante, sont allées goûter la récompense de leur courageux dévouement.

Combien tout a grandi depuis 1844, observe l'éloquent prédicateur. Aujourd'hui il y a un Archevêque à St. Boniface, qui est Mgr. Taché, avec trente-trois prêtres sous sa juridiction ; il a un évêque suffragant, Mgr. Grandin, évêque de St. Albert ; il y a, en outre, Mgr. Faraud, vicaire apostolique du Mackenzie, qui relève du St. Siège. Dans l'archidiocèse de St. Boniface, il y a dix-huit paroisses ou missions organisées et possédant des écoles ; il y a un collège en construction à St. Boniface, capable de contenir 150 à deux cents élèves ; il y aura cette automne, à Winnipeg, une Académie des frères de la doctrine chrétienne ; les Sœurs-Grises ont un pensionnat pour les jeunes filles, outre l'Hôpital et l'Hospice, et sans compter les écoles qu'elles soutiennent dans plusieurs paroisses ; elles ont fondé trois missions principales : à l'Isle à la Croix, à 250 lieues au nord-ouest de Winnipeg ; à Edmonton, et une autre au lac des Esclaves, presque sous le cercle polaire. Les missionnaires ont pénétré partout, et Mgr. Laflèche rapporte en passant que Mgr. Grandin lui a raconté comment il avait vu une nuit durer trente-cinq jours au fort Good Hope, sur le Mackenzie, près du pôle nord.

Mgr Laflèche calcule que la population métisse a triplé depuis vingt-cinq ans et que les progrès matériels ont été très-sensibles. Les métis ont généralement une nombreuse famille. Toutefois, si le métis a hérité de ses ancêtres, les vieux voyageurs canadiens, une foi profonde, il a conservé du sauvage la nonchalance et souvent la paresse.

Sa Grandeur nous montre ensuite le sauvage rebelle à la loi de Dieu, sourd aux enseignements des missionnaires, se consumant dans des guerres sans but, s'affaiblissant dans une existence immorale, souvent pire que la brute et disparaissant ainsi peu à peu, pendant que les métis, au contraire, qui ont écouté l'enseignement de la religion et se sont pliés aux lois de la morale, se multiplient et se fortifient ; mais les métis eux-mêmes ne pourront se maintenir et vivre qu'à la condition d'accepter la dure loi du travail et de se résigner à demander à la terre la nourriture et le vêtement.

Monseigneur termine en nous disant combien est belle et fertile cette vallée de la Rivière-Rouge, cette région qui comprend le Minnesota, le Dakotah et le Manitoba, en quelle abondance y poussent les céréales, et avec quelle rapidité surgissent les grandes villes au sein de la prairie. Tout de même, il faut compter avec certains désavantages, le

manque d'eau et de bois, les inondations et les sauterelles, fléaux qui ravagent parfois le pays. En un mot, c'est encore au Canada que les Canadiens sont le mieux, dit en finissant Monseigneur ; mais pour ceux qui veulent absolument émigrer, qu'ils aillent au Manitoba, où ils retrouveront en grande partie les institutions qui leur sont les plus chères et un sol fertile ; mais, de grâce, qu'ils n'aillent pas dans ces boutiques de la Nouvelle-Angleterre, où, suivant l'expression du major Mallet, la condition des Canadiens est pire que celle des Nègres au Sud.

AVIS.

Pour une cause mesquine et indépendante de la volonté de MM. DRAPEAU et DUQUET, la publication annoncée de *l'Album Illustré de la Fête St. Jean-Baptiste de Québec* ne se fera pas.

En conséquence de l'abandon forcé du projet susdit, nous commencerons, le mois prochain, la publication des renseignements importants recueillis sur quelques-uns des principaux groupes franco-canadiens des Etats-Unis.

UNE EXPLICATION.

Un incident inattendu et tout particulier nous oblige à cesser dès aujourd'hui la publication de la musique.

Comme compensation, nous imprimons *l'Album des Familles* avec des caractères plus petits, ce qui permet de donner un quart de plus de matière à lire.

Entendons-nous.

L'Administration actuelle de *l'Album des Familles* n'a rien à voir dans la collection des comptes dus au ci-devant *Foyer Domestique*, ni ne saurait être tenu responsable des difficultés qui peuvent surgir entre M. F. H. CHABOT, acquéreur des livres de comptes, et les ci-devant abonnés à la dite publication, pour les années 1876-1877-1878 et 1879.

Quant à l'année 1880, appartenant à l'Administration de *l'Album des Familles*, c'est à cette dernière administration qu'on devra s'adresser, et nullement à d'autre.

Dans ce dernier cas, on pourra s'adresser comme suit :

A M. l'Administrateur de
l'Album des Familles,
Ottawa.

(B. P. Boîte 1,012.)

Necrologies.

IN MEMORIAM !

O Dieu, accordez-leur
un repos éternel ;
Et permettez que la lu-
mière divine brille à
jamais sur eux.

F. M. DEROME.



IMOUSKI vient de perdre un de ses citoyens les plus distingués. François-Magloire DEROME, écuyer, avocat, né à Montréal en 1821, s'éteignait tranquillement, entouré des siens, à 10 $\frac{1}{2}$ A.M. jeudi, 29 juillet, après une maladie de quelques jours seulement.

Après un cours d'étude aussi brillant que solide fait au collège Ste. Anne, M. Derome étudia le droit sous l'hon. A. N. Morin et fut admis au barreau ; mais il ne se livra que peu de temps à l'exercice de sa profession. Ses goûts et ses talents littéraires lui firent embrasser la carrière du journalisme. Déjà pendant qu'il étudiait le droit, il avait écrit plusieurs articles dans les journaux qui furent bien appréciés par le public. En 1851 il prit le fauteuil de rédacteur en chef des *Mélanges Religieux*. Il publia à Montréal en 1853 un petit traité qui a pour titre : *Manuel élémentaire et pratique de l'art agricole*. En 1854, il remplaça à la rédaction du *Canadien* M. Ronald Macdonald.

Il fut nommé en 1857 protonotaire et clerc de la couronne et de la paix pour le district de Rimouski, poste qu'il a occupé avec distinction jusqu'en 1878.

Pendant sa longue carrière comme protonotaire, M. Derome a fait preuve de grandes connaissances légales ; dans les questions difficiles, les membres du barreau de Rimouski l'ont consulté plus d'une fois avec avantage.

M. Derome était doué d'une âme essentiellement poétique, et tous les moments de loisir que lui laissait sa charge de protonotaire, il les passait dans sa bibliothèque à écrire et à faire des recherches. On trouve

de ses pièces de poésie dans le *Répertoire national*, *Le Foyer Domestique*, *La Revue Canadienne*, *La Voix du Golfe*, *La Gazette d'Ottawa* et dans *Le Nouvelliste de Rimouski*.

Il a aussi écrit dans l'*Album des Familles* jusqu'à ces derniers temps.

En 1878, il a été nommé conseil de la part du gouvernement fédéral dans les réclamations à l'occasion des travaux du chemin de fer Intercolonial.

Il a épousé en premières noces Mlle Théotiste Labadie, de Québec, et en secondes noces Mlle Malvina Langevin, sœur de M. le M. de Rimouski.

Ses funérailles ont eu lieu à la cathédrale. Les citoyens de Rimouski ont tenu à honneur à rendre hommage à sa mémoire en se rendant en foule au service funèbre offrir une dernière prière au Dieu des miséricordes pour le repos de son âme.

Rev. Messire Sauvé.

Nous regrettons d'apprendre la mort de M. l'abbé J.-Oscar SAUVÉ, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa. Depuis quelques mois, M. Sauvé était souffrant, mais remplissait courageusement les devoirs de son ministère. Il avait commencé la retraite ecclésiastique lorsque les souffrances le forcèrent à retourner chez lui. La maladie— inflammation de poumon—s'aggrava bientôt et il fallut le transporter à l'hôpital, où il est mort.

M. l'abbé Sauvé avait été ordonné prêtre en 1871. Il fut successivement nommé vicaire des paroisses de Saint-Henri des Tanneries et de Sainte-Scholastique, diocèse de Montréal, et pendant trois ans desservit la paroisse de Chambly, en remplacement du curé, qui voyageait en Europe.

Au mois d'octobre 1878, il fut nommé curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, où il a fait beaucoup de bien et laissé de profonds regrets.

Il a été enterré à St. Henri des Tanneries, au milieu d'un concours fort considérable d'amis et de parents accourus pour lui témoigner ainsi un dernier acte de sympathie personnelle.